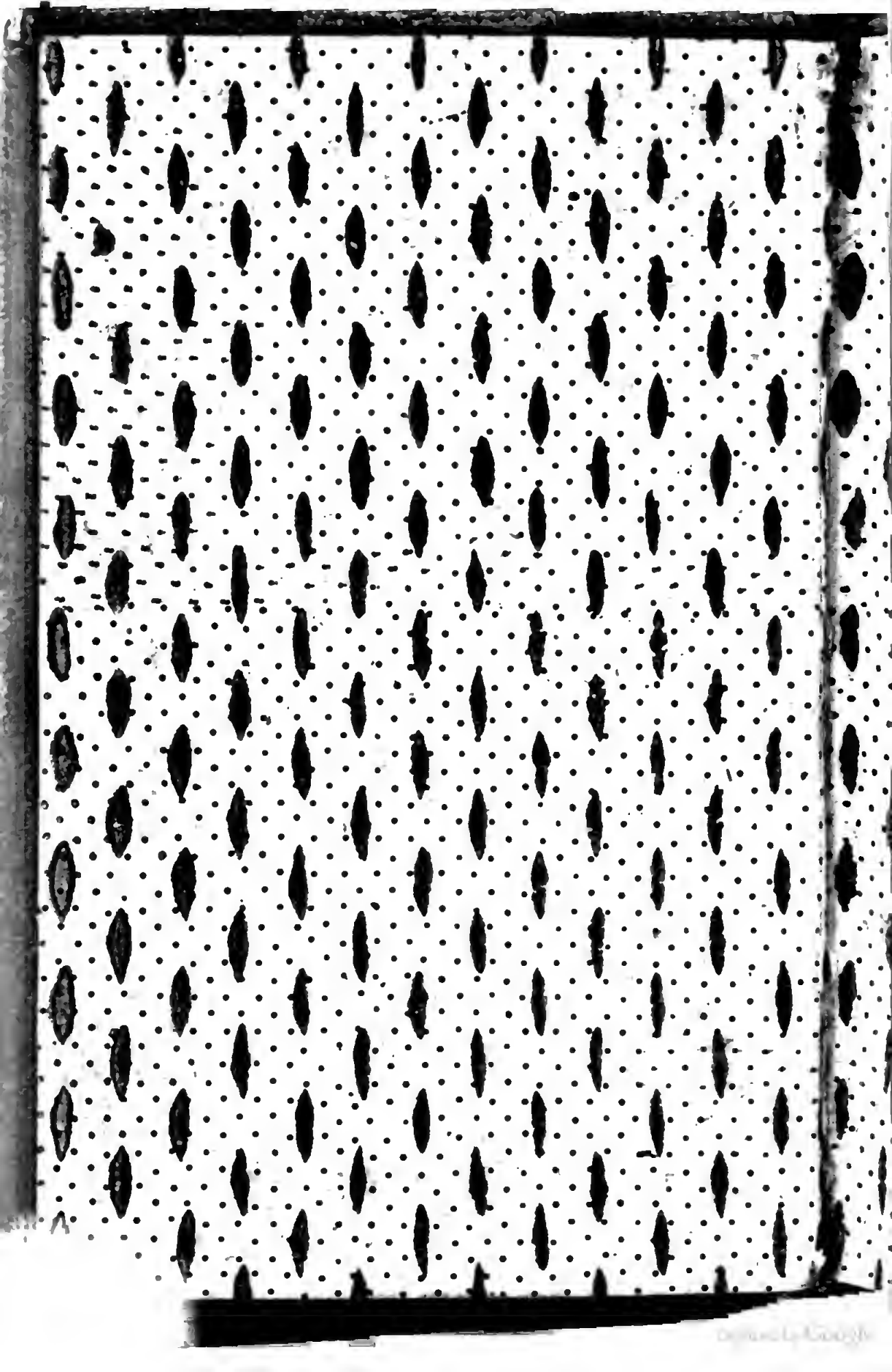
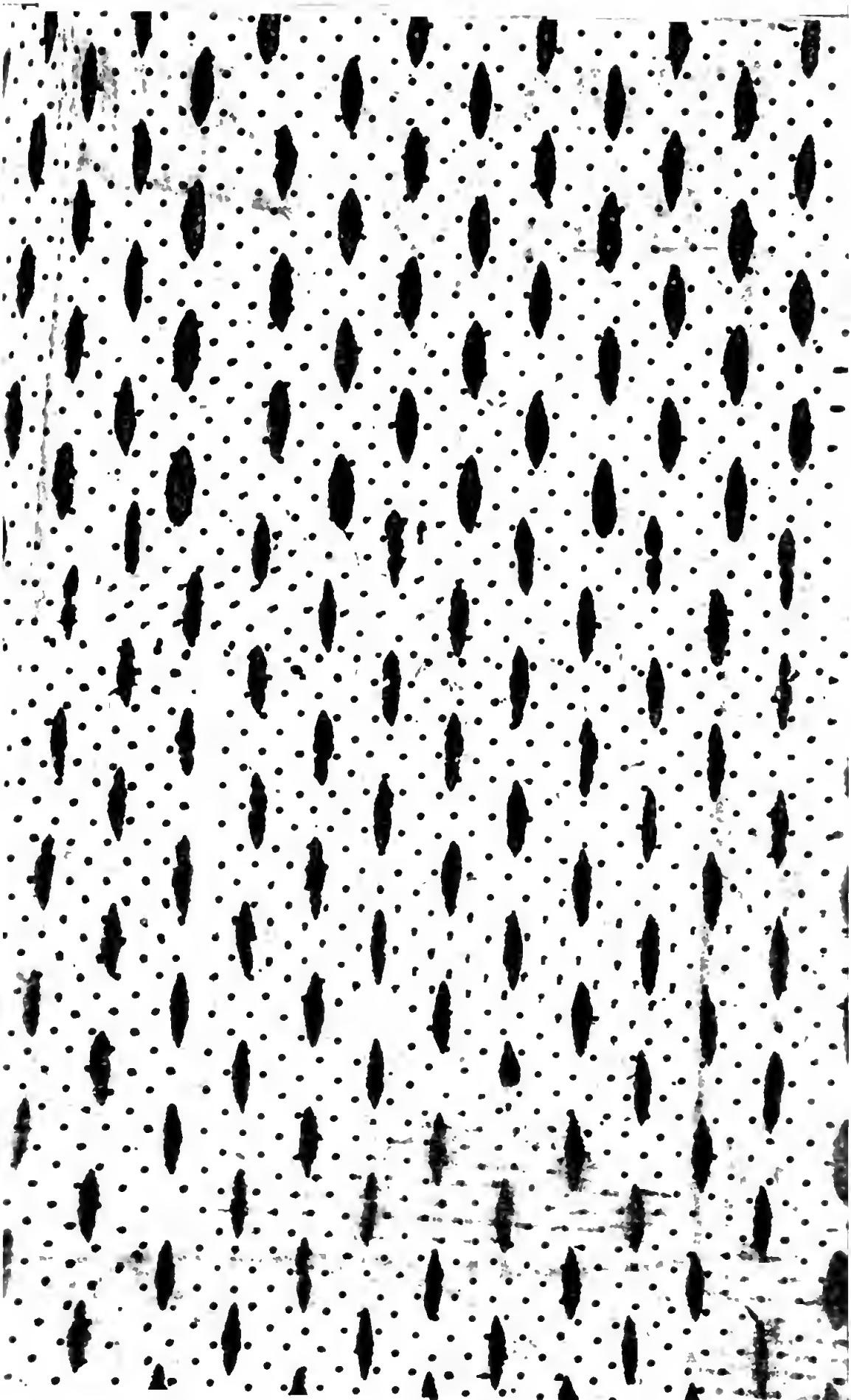




10291

Digitized by Google

Palat. Impr.

CLARISSE HARLOWE.

TOME QUATORZIÈME.

CLARISSE
HARLOWE.

Traduction nouvelle & seule complète ;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson ; *avec figures d'après* M. Chodowiecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

—— Humanos mores noſſe volenti
Sufficit una Domus.

TOME QUATORZIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Comp.
Imprimeurs-Libraires.

MDCCLXXXVI.

HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

(¶) *LETTRE I.*

M. MORDEN à M. BELFORD.

Samedi 16 Septembre.

JE viens de m'acquitter de la plus triſte tâche, ... de lire le teſtament de la chère défunte!

La malheureuſe mère & Mde. Norton n'ont pu prendre ſur elles d'aſſiſter à cette déchirante lecture. Mais Mde. Harlowe, avant de ſe retirer, a expreſſément recommandé qu'on accomplît ponctuellement toutes les diſpoſitions.

Ils ont tous été extrêmement touchés du préambule.

Les premiers mots du teſtament : *Moi Clariſſe Harlowe actuellement logée, par un étrange enchaînement de mal-*

heurs &c., ont tiré des larmes de pluſieurs, & des ſoupirs de tous.

Les ordres qu'elle donne pour ſes funérailles, ſelon que le tranſport de ſon corps au château d'Harlowe ſeroit permis ou refuſé, ceux qu'elle avoit laiſſés ſur la manière dont elle vouloit être placée dans ſon cercueil, & la préſence viſible d'eſprit qui avoit préſidé à tout, ont excité leur admiration, qu'ils ont exprimée en levant les yeux & les mains vers le ciel, & en verſant des flots de larmes.

Lorſque j'ai lu ſa recommandation, que ſon corps ne fût expoſé à la vue de perſonne, excepté de ceux de ſes parens *qui daigneroient lui faire la faveur de jeter ſur elle un dernier regard:* ils ſe ſont éloignés, puis ſont revenus à moi, par trois ou quatre fois : Mde. Hervey & Miſs Arabelle ſanglotoient : les deux oncles eſſuyoient leurs yeux: le frère avoit les ſiens attachés en terre : le père ſe tordoit les mains.

J'ai été obligé de m'arrêter aux mots : " qu'elle ne tenoit à perſonne ". Mais lorſque je vins aux paroles qu'elle veut qu'on adreſſe à ſon perſécuteur, ſi l'on ne pouvoit le diſſuader de la conſidérer *morte*, celle qu'il avoit une fois vue

auparavant *comme morte*; l'exécration, & les déſirs & les vœux de vengeance ont rempli toutes les bouches.

Les imprécations ont redoublé avec plus de force encore, quand ils ont entendu lire le pardon qu'elle accordoit, même à lui.

Vous pouvez vous rappeler, Monſieur, les obſervations que je fis, à la première lecture que nous fîmes enſemble à Londres du teſtament, ſur l'infâme traitement qu'il eſt évident que cette ſublime créature a eſſuyé de ce libertin abandonné, & ce que je dis à cette occaſion. Je ne ſuis pas accoutumé à répéter des choſes de cette nature.

Le noble mépris de la chère créature pour ce qu'elle nomme ſi noblement *le néant*, ſur lequel elle avoit donné des inſtructions ſi particulières, je parle de ſon corps; & ſon apologie pour être deſcendue à tous ces menus ſoins, tirée des circonſtances où elle étoit, ont fait ſur moi une auſſi forte impreſſion, qu'à la première fois que je lus ce paragraphe ſi plein d'ame & de force; & mes yeux qui ſe portèrent ſur toute l'aſſemblée, les regardant l'un après l'autre, les virent tous également affectés.

Lorſque je vins à lire l'article où elle

légue à ſon père la terre de ſon grand-père, & la raiſon qu'elle donne, raiſon ſi pleine de généroſité & de reſpect filial, le père ne put tenir plus long-temps : il ſe leva & ſe retira, eſſuyant ſes yeux & levant ſes mains étendues vers M. James Harlowe, qui ſe leva auſſitôt pour l'accompagner juſqu'à la porte, comme fit auſſi Miſs Arabelle. — Tout ce qu'il put dire fut — ô mon fils! mon fils! ô ma fille! ma fille! comme s'il leur eût reproché le rôle qu'ils avoient fait, & qu'ils lui avoient fait faire. Et cependant dans quelques occaſions, ce frère & cette ſœur ſe ſont montrés d'un caractère à diſputer le teſtament.

Que la langue & les yeux parlent tel langage qu'ils voudront, M. Belford : la première lecture du teſtament d'une perſonne qui laiſſe une fortune un peu conſidérable, eſt en général la pierre de touche de l'affection des parens pour le défunt.

Les habits, les trente guinées allouées pour le deuil de Mde. Norton, avec la récommandation de placer cette digne femme intendante *du boſquet*, parurent un legs raiſonnable & ſuffiſant : mais l'article de 600 livres ſterlings fut traité

d'exorbitant, qui ne devroit pas s'y *trouver* ajouté. Quelques autres diſpoſitions furent appelées des écarts, des fantaiſies qui diſtinguent toujours les perſonnes qui ont de l'imagination, de celles qui ont du jugement.

On envia la bibliothéque à ma jeune couſine Dolly. Miſs Harlowe dit que *comme* ſa ſœur & elle n'achetoient jamais les mêmes livres, elle la garderoit pour elle, & en remplaceroit la valeur à ſa couſine Dolly d'une manière ou l'une autre.

Mon intention, M. Belford, eſt de ous épargner la peine de vous mêler *e cet* article. — Je vous promets que bibliothéque ſera pour ma couſine olly.

Mde. Hervey avoit bien de la peine à contenir ſur ſa chaiſe. Néanmoins *it ce* qu'elle dit à cette occaſion, fut e la chère & à jamais chère nièce *oit* trop de bonté pour elle & pour ſiens ; mais dans un autre moment, : déclara, en pleurant, qu'elle ne ſe donneroit jamais une lettre qu'elle it écrite, (jetant un regard ſur Miſs *belle*, qu'il paroît qu'elle avoit conée alors, ſans que perſonne le ſût, *it* de l'écrire) & qui, dit-elle,

devoit avoir bleſſé un cœur qui, elle le voyoit à préſent, n'avoit été que trop cruellement bleſſé dès auparavant. — O ma tante! dit Arabelle, ne parlons plus de cela. — Qui auroit penſé que la chère créature eût été ſi repentante?

M. Jules & M. Antonin Harlowe furent ſi touchés à la lecture des articles qui étoient en leur faveur, (legs faits ſans être accompagnés d'un ſeul mot de reproche ou de récrimination) qu'ils ſe mirent à s'en accabler eux-mêmes; & ils regrettoient que leur aimable nièce, comme ils l'appelèrent, ne ſe fût pas miſe au-deſſus de toute marque de reconnoiſſance & de retour.

Ces reproches mutuels; ces expreſſions de la douleur & des regrets de chacun de l'aſſemblée, à chaque article où ils étoient appelés à recevoir quelque faveur, m'interrompirent ſi ſouvent, que la lecture du teſtament employa plus de ſix heures. Mais les malédictions & les imprécations contre le miſérable ſéducteur étoient la reſſource à laquelle ils avoient ſouvent recours, pour ſe décharger eux-mêmes.

Que c'eſt une choſe cruelle & déchirante, M. Belford, qu'un pardon généreux & bien prononcé! quelle vengeance

plus efficace, plus noble, ſi l'intention étoit de ſe venger, & de frapper un cœur coupable, un cœur ingrat, d'un remords profond ! Mais les motifs de *ma chère* couſine étoient tout amour & reſpect filial. Elle ſemble en effet avoir été, autant que le pouvoit être une mortelle, l'amour lui-même ; l'amour épuré par une délicateſſe ſublime & vraie, dont preſque aucune femme avant elle n'a pu ſe vanter. O M. Belford, quel *exemple* elle auroit donné dans tous les états de la vie, comme épouſe, comme mère, comme maîtreſſe, comme amie, ſi le ſort lui eût fait tomber en partage un mari doué d'une ame ſemblable à ſienne !

Les ſix cent livres de revenu à Mde. *Norton*, la bibliothéque à Miſs Hervey, les articles légués à Miſs Howe n'ont pas été les ſeuls qui ayent excité l'envie. Cependant à quoi bon ces regrets ſur ces legs pécuniaires, puiſque ſans ces legs, ce ſeroit le fonds des pauvres & non pas eux qui en auroit profité.

*Mais j'*en ai aſſez vu, pour être convaincu que ma couſine avoit fait un acte de ſageſſe en ſe choiſiſſant un exécuteur teſtamentaire hors de la famille. Elle en avoit choiſi un parmi ſes pa-

rens, j'oſe dire que ſon teſtament n'auroit pas été plus reſpecté que celui d'un roi mort; que celui de Louis XIV caſſé par ſon neveu; la ſeule volonté peut-être de ce monarque qui eût jamais été contredite & conteſtée.

Mais M. James Harlowe ne ſe doute peut-être guères que tandis qu'il eſt ſi ardent à ſaiſir quelques centaines d'écus de rente de plus, il perdra probablement des milliers de guinées, s'il doit me ſurvivre. Un homme d'une ame ſi étroite & ſi égoïſte ne ſera point mon héritier. — Vous concevez aſſez, M. Belford, ſans que je vous le décrive, combien ils ont été choqués & affectés de l'idée, que la chère perſonne eût été dans la néceſſité de vendre une portion de ſes effets pour ſubſiſter.

Le reproche ſecret de leur conſcience les a tous ſaiſis quand je ſuis venu au paſſage où elle dit qu'elle différoit encore de remplir quelques eſpaces blancs, dans l'eſpérance de recevoir leur pardon & leur dernière bénédiction.

Je n'ajouterai plus qu'une obſervation: c'eſt qu'ils n'ont pu entendre la concluſion touchante du teſtament, où elle s'adreſſe, par une prière ſi ſolemnelle, à ſon rédempteur. Ils ſe ſont tous levés, &

& ſont ſortis précipitamment de l'appartement où nous étions raſſemblés ; &, comme je l'ai ſu enſuite, ils ſe ſont retirés chacun dans leur chambre pour chercher dans leur retraite ſolitaire une conſolation qu'ils ne pouvoient guère eſpérer de trouver dans leurs propres réflexions, mais qu'ils avoient encore moins lieu d'attendre dans la compagnie l'un de l'autre.

Je ſuis, Monſieur, &c.

MORDEN. (S)

LETTRE II.

M. BELFORD à MILORD M...

A Londres, 14 Septembre.

MILORD,

J'APPRÉHENDE extrêmement que, malgré les dernières recommandations de feue Miſs Clariſſe Harlowe, ſes infortunes ne produiſent quelque nouveau déſaſtre après ſa mort. Cette crainte, Milord, me porte à vous propoſer de faire partir inceſſamment votre neveu

pour l'Italie, où je compte que ſon ſéjour éteindra bientôt tous les reſſentimens. Mais, comme il ne faut pas eſpérer qu'il s'éloigne de cette isle, s'il ſe défie des motifs qui doivent vous le faire ſouhaiter, on peut lui donner pour prétexte ſon propre repos & ſa ſanté. Tous les pays du monde ſont égaux pour M. Mowbray & M. Tourville. Ils conſentiront peut-être à l'accompagner. — J'apprends avec joie qu'il commence à ſe rétablir : mais c'eſt une raiſon de plus pour preſſer ſon départ; & je crois que le délai ſeroit dangereux.

Vous n'ignorez pas, Milord, que cette incomparable perſonne m'a fait l'honneur de me confier l'exécution de ſes dernières volontés. J'en vais tranſcrire un article (*), qui regarde votre illuſtre famille; & je prends la liberté de mettre ſous mon enveloppe, une lettre, dont il ſeroit inutile de nommer l'auteur & d'expliquer le ſujet. Votre prudence,

(*) Miſs Clariſſe laiſſoit, par ſon teſtament, une bague, ſuivant l'uſage d'Angleterre à Milord M..., aux deux dames ſes ſœurs & à ſes deux nièces, avec des témoignages fort vifs de reconnoiſſance & d'affection. M. Belford leur demande leurs ordres ſur ces legs.

Milord, vous fera juger s'il eſt à propos, & dans quelles circonſtances il convient qu'elle ſoit remiſe à ſon adreſſe. J'aí l'honneur, &c.

BELFORD.

LETTRE III.

Miſs CHARLOTTE MONTAIGU à M. BELFORD.

Au château de M..., 15 Septembre.

UNE attaque de goutte à la main droite ôtant à Milord le pouvoir de ſe ſervir de ſa plume, il m'ordonne, ainſi que Lady Sara, & Lady Betty, de vous informer qu'avant l'arrivée de votre lettre, M. Lovelace ſe diſpoſoit à paſſer dans les pays étrangers. Nous nous efforcerons, par les motifs que vous nous repréſentez, de lui faire hâter ſon voyage.

Vous ne ſauriez vous imaginer combien nous ſommes pénétrés de la mort de Miſs Harlowe. Depuis cette fatale nouvelle, mes deux tantes n'ont pas eu un moment de repos & de ſanté. Nous nous étions propoſé, avec complaiſance,

de cultiver ſa connoiſſance & ſon amitié après le départ de M. Lovelace ; & nous nous ſerions ſoumiſes à toutes les conditions qu'elle auroit voulu nous impoſer. La bonté qui l'a fait penſer à nous, dans ſes dernières diſpoſitions, renouvelle nos regrets pour cette irréparable perte ; mais elle ne ſauroit les augmenter. Nous donnerons des ordres à M. Finek notre bijoutier de paſſer chez vous. Il a nos inſtructions ſur les bagues. Nous porterons long-temps ces chers gages du ſouvenir de la chère teſtatrice.

Tout le monde ici eſt aſſuré que vous n'épargnerez rien pour arrêter les ſuites de ce malheureux événement. Milord me charge de vous marquer particulièrement ſon eſtime. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

CHARL. MONTAIGU.

(¶) Ce recueil étant devenu beaucoup plus volumineux qu'on ne l'auroit ſouhaité, on a cru devoir ſupprimer pluſieurs lettres écrites entre le Colonel Morden, Miſs Howe, M. Belford & M. Hickman, relativement à l'exécution du teſtament de Clariſſe, &c.

Il eſt cependant néceſſaire d'obſerver, à ce ſujet, que la malheureuſe mère, ſecondée des deux oncles, eut aſſez d'empire ſur le père

affligé pour le faire paſſer par-deſſus toutes les objections de ſon fils, & diriger lui-même l'exécution exacte du teſtament; pour l'engager encore à faire remiſe de toutes les ſommes dont il étoit autoriſé par le teſtament à ſe rembourſer, & à prendre ſur lui tous les frais funéraires.

M. Belford obliga tellement Miſs Howe par ſa fermeté, ſon équité, ſon zèle & ſa promptitude à contribuer à la collection projetée, qu'elle lia volontairement correſpondance avec lui comme avec le repréſentant de ſa plus chère amie. Il communiqua à Miſs Howe en confidence les lettres écrites entre lui & M. Lovelace, & du conſentement du Colonel, celles écrites entre lui & ce gentilhomme.

Il envoya à Miſs Howe avec le premier paquet des lettres qu'il avoit tranſcrites pour elle; une lettre à M. Hickman datée du 16 Septembre dans laquelle il s'exprime en ces termes:

" J'aurois dû, M. mettre de côté une lettre
„ qui fait partie de cette collection. C'eſt celle
„ qui a rapport à votre entrevue avec M.
„ Lovelace, chez M. Dormer (*) & dans
„ laquelle M. Lovelace vous traite avec une
„ légèreté que ne méritoit ni votre perſonne,
„ ni votre caractère, ni la commiſſion dont
„ vous étiez chargé, mais qui lui étoit ordi-
„ naire avec toutes les perſonnes dont le meſ-
„ ſage ou le miniſtère lui déplaiſoient.

(*) Voyez lettre I. Tome XI.

„ J'eſpère, Monſieur, que vous avez trop „ d'élévation dans l'ame pour être affecté du „ contenu de cette lettre, ſi Miſs Howe jugeoit „ à propos de vous la communiquer; d'au- „ tant plus qu'il eſt impoſſible qu'elle vous „ faſſe aucun tort dans ſon eſprit. „

Enſuite M. Belford, excuſe autant qu'il lui eſt poſſible M. Lovelace, & le peint comme un homme d'un bon naturel malgré tous ſes défauts; il cite à M. Hickman pluſieurs exemples de liberté beaucoup plus grandes qu'il avoit priſes avec lui-même.

M. Hickman y répond en ces termes par une lettre du 18.

„ Quant à la manière dont M. Lovelace „ me traite dans la lettre dont vous parlez, „ en quelques termes qu'elle ſoit conçue, je „ je n'y ſerai jamais ſenſible. Avant d'aller „ remplir ma commiſſion auprès de lui, je „ m'attendois à une conduite bizarre de ſa „ part, & je n'ai pas été trompé dans mon „ attente. Dans toutes les occaſions ſemblables „ à celle-ci, je raiſonne avec moi-même, „ comme fait Miſs Howe d'après les princi- „ pes de ſa chère amie, & je me dis: *ſi les* „ *traits de cenſure lancés ſur moi ſont juſtes,* „ *je dois non-ſeulement les pardonner, mais* „ *encore tâcher d'en profiter. S'ils ſont injuſtes,* „ *je dois les mépriſer & leur auteur auſſi; car* „ *il ſeroit inexcuſable de fournir par ſon reſſen-* „ *timent de nouvelles armes à un ennemi dont* „ *la malice peut être déſarmée par le mépris.* „ D'ailleurs, je ſerois très-fâché d'entendre „ mon éloge dans la bouche d'un homme qui

„ a pu traiter, comme il a fait, une jeune „ dame qui étoit l'ornement de ſon ſexe & „ de l'eſpèce humaine.

„ Je vous remercie cependant, Monſieur, de „ cette marque de conſidération de votre part „ & de toute votre lettre qui me donne une „ preuve ſi flatteuſe de l'amitié dont vous vou- „ lûtes bien m'aſſurer la dernière fois que je „ fus à Londres, & dont j'accepte l'offre „ avec le même empreſſement & la même „ cordialité que je veux mettre à la cultiver. „

Miſs Howe dans une lettre du 20, accuſe la réception des lettres, papiers & legs que M. Belford lui avoit envoyés, avec ſa lettre à M. Hickman, & l'aſſure: " qu'il ne ſera „ fait d'autre uſage de ſes communications, „ que celui qu'il approuvera lui-même. „

Comme il avoit parlé avec une ſorte de compaſſion des chagrins de la famille des Harlowes. " Que ces gens qui ont le cœur ſi „ compatiſſant, dit-elle, prennent pitié d'eux „ s'ils veulent : moi, je ne ſuis pas de ces „ gens-là. Sans doute, Monſieur, que vous „ avez auſſi pitié de l'autre infernal ſcélérat. „ Pour moi, c'eſt du fond du cœur que je „ lui envie juſqu'à ſon délire, parce qu'il „ l'affranchit de ce remords qui, je l'eſpère, „ le reſaiſira à ſon rétabliſſement, & ne le „ quittera plus de toute ſa vie. A préſent, „ Monſieur, permettez-moi de vous dire que „ cet homme fait haïr tout votre ſexe, même „ les hommes d'un caractère irréprochable, „ car je ne peux regarder ceux-là que comme

„ des êtres à découvrir, & qui ne me ſont „ pas encore bien connus.

„ Si l'on vous envoie pour les vendre, les „ bijoux qui appartenoient en propre à ma „ chère amie, je déſirerois bien les acquérir, „ même au plus haut prix, — ſurtout le „ collier & le ſolitaire.

„ O combien la lecture de ce teſtament de „ ma bien-aimée m'a coûté de larmes! ..... „ Mais je ne veux pas toucher à ce ſujet „ qui me perce le cœur. Je ne puis ni le „ reprendre, ni le quitter, ſans charger d'exé- „ crations l'homme qui doit être l'exécration „ de tout l'univers. „

M. Belford dans ſa réponſe, lui promet qu'elle ſeule aura les diamans, s'ils viennent entre ſes mains. Il l'informe que la famille a donné au Colonel Morden les clefs de tous les effets qui appartenoient à la chère défunte; que l'infortunée mère avoit fait mettre de côté pour elle, (comme le teſtament le portoit) une pièce d'ouvrage à l'aiguille; qu'elle avoit permis à Mde. Norton de tranſcrire le petit livre de *méditation*, & gardé pour elle l'original, écrit en entier de la main de ſa chère fille, & qui pourroit lui apporter quelque conſolation quand elle auroit la force d'y jeter les yeux: qu'elle avoit auſſi réſervé pour elle le portrait de Clariſſe peint à la manière de Vandyke.

M. Belford envoie avec cette lettre à Miſs Howe les tablettes de ſon amie, & lui promet des copies de pluſieurs lettres poſthumes. Il lui dit qu'ayant appris que M. Lovelace avoit

recouvré ſon bon ſens, il avoit envoyé la lettre poſthume deſtinée pour lui à Milord M.... qui la lui remettroit ou différeroit encore, ſuivant qu'il le jugeroit ou non en état d'en ſoutenir la lecture. Voici la copie de cette lettre : (§)

A M. LOVELACE.

Je vous ai dit, Monſieur, dans ma lettre de mardi dernier (*), que vous en recevriez une autre de moi, lorſque je ſerois entrée dans *la maiſon de mon père*. Je me flatte d'y être arrivée au moment ou

(*) Voyez Lettre XII Tome XII.

(§) Le lecteur peut voir à la date de cette lettre, qu'elle a été écrite deux jours après la lettre allégorique à laquelle elle ſe rapporte, & dans le temps que Clariſſe voyoit ſa maladie augmenter par le trouble, les mouvemens & les terreurs que lui avoient cauſés le ſoin d'éviter la viſite que M. Lovelace vouloit abſolument lui rendre chez Smith. Elle s'y étoit priſe de ſi bonne heure pour n'être pas ſurpriſe par la mort, & reſter ſous le ſoupçon d'avoir violé en apparence ſa parole. Quoique ſes ſentimens chrétiens ſoient bien marqués dans cette lettre, le lecteur a vu dans la lettre XII, Tome XIII & dans d'autres qu'elle s'eſt élevée à de plus hautes exaltations, & de plus divines aſpirations, à meſure qu'elle approchoit de ſa fin. (§)

vous la recevez; & je vous invite à me ſuivre, auſſitôt que vous ſerez préparé pour cet important voyage.

Pour ne pas pouſſer l'allégorie plus loin; au moment que ces caractères frappent vos yeux, mon ſort eſt décidé, ma ſentence prononcée, & je ſuis un être éternellement heureux ou malheureux. Si je ſuis heureuſe, je le dois uniquement à la divine miſéricorde. Si je ſuis malheureuſe, je le dois à votre cruauté, que je n'avois pas méritée. Conſidérez à préſent, pour votre propre intérêt, léger, cruel & malheureux jeune homme! conſidérez ſi le plaiſir du barbare & perfide traitement que j'ai reçu de vous, valoit le haſard où vous avez mis votre ame immortelle. Pour en venir à vos indignes fins, il falloit violer les vœux & les ſermens les plus ſolemnels que jamais homme ait faits; il falloit joindre à la violence une baſſeſſe indigne d'une créature humaine.

Il en eſt temps encore, & je vous avertis pour la dernière fois, d'ouvrir les yeux & de conſidérer vos œuvres. Votre ſonge doré ne peut durer long-temps. Votre genre de vie ne peut vous procurer de plaiſir, qu'autant que vous écartez toute penſée, toute réflexion ſérieuſe. L'endurciſſement & l'inſenſibilité ſont les

ſeules baſes de votre tranquillité. Si une maladie dangereuſe vient à vous ſurprendre, ſi une fois les remords pénètrent dans votre ame, que votre ſituation ſera terrible! Que vous trouverez mépriſable ce que vous regardez aujourd'hui comme autant de triomphes! Séduire de jeunes créatures ſans expérience, qui, avant de vous connoître, ne connoiſſoient peut-être que leur devoir; ſous le nom de la galanterie & de l'intrigue, les entraîner au précipice par une conduite artificieuſe & par de lâches complots!.... Pas une bonne action dont vous puiſſiez vous ſouvenir à l'heure de la mort! pas une bonne intention pour vous conſoler dans ce moment d'effroi! tout ne ſera qu'horreur & reproche au-dedans de vous, & votre eſpoir ſera dans le néant.

Penſez, Monſieur, qu'en vous écrivant comme je fais, je ne puis me propoſer que votre bonheur particulier & le ſalut des innocentes que vous pourriez ſéduire encore par vos artifices, ou tromper par vos parjures. Mes ſouhaits pour votre bonheur à venir, ne ſont pas ceux d'une épouſe ſuppliante, qui, autant pour ſon intérêt que pour le vôtre, feroit des efforts pour vous engager à reformer votre conduite; ils ſont déſintéreſſés,

& aucun devoir ne m'y oblige. Mais je douterois de ma converſion, ſi j'étois capable de vous ſouhaiter le mal pour le mal, & ſi malgré l'attrocité de vos offenſes, je ne pouvois vous pardonner comme je déſire être pardonnée.

Je vous répète donc que je vous pardonne; & veuille le Tout-Puiſſant vous pardonner auſſi! Quant à moi, je n'ai d'autre ſujet de regrets, que le chagrin que j'ai donné à des parens qui étoient remplis d'indulgence pour moi avant que je vous connuſſe, le ſcandale dont j'ai couvert toute ma famille, la honte qui, de ma faute, réjaillit ſur mon ſexe, & l'affront que ma chûte fait à la vertu.

Pour ce qui me concerne perſonnellement, vous ne m'avez enlevé rien de plus que la ſatisfaction d'exécuter mes plans favoris, dans cette vie paſſagère, que j'aurai quittée quand vous lirez ces mots. Vous avez été cauſe que j'ai été moiſſonnée dans mes premiers & mes plus beaux jours. Vous m'avez ôté un temps que j'aurois pu paſſer agréablement ou déſagréablement, ſelon que la Providence en auroit ordonné. Et ne dois-je pas lui rendre grâces de ce qu'elle m'a garantie du malheur de porter le joug nuptial avec un homme ſi *malheureux*,

(c'eſt

(c'eſt le ſeul mot que je me permettrai,) que ſans doute chaque heure de mon union avec lui, m'auroit apporté quelque nouvelle amertume! Si donc, d'un côté, j'ai à me plaindre de vous, de l'autre, je vous ai l'obligation d'avoir fait changer en autant d'années de gloire, des années qui, peut-être, auroient été pour moi pleines de tentations, de périls & de ſouffrances. Il eſt vrai qu'il m'en a coûté de violentes afflictions & des chagrins mortels.

Ainſi, Monſieur, quoique je ne doive nulle reconnoiſſance à vos intentions, vous m'avez rendu un ſervice réel, & en retour je fais des vœux pour vous. Votre vie a été juſqu'ici de nature à ne vous plus permettre de différer votre converſion. Si le repentir eſt difficile, même à ceux qui, n'ayant jamais ſongé à corrompre l'innocence, ne ſont coupables que d'avoir négligé leurs devoirs, quelle peine n'aurez-vous pas à obtenir le ſecours de la grâce; vous dont le crime a été prémédité & compliqué, & qui vous y êtes livré ſi volontairement.

Dire qu'il a été un temps où j'ai eu pour vous un ſentiment de préférence, c'eſt ce que je dois rougir d'avouer, puiſque dans ce temps même je ne vous

croyois pas un homme de bonnes mœurs; mais auſſi, j'étois bien loin de penſer que vous, ou quelqu'autre mortel pût être ce que vous avez montré que vous étiez. Mais il y a long-temps que je me vois bien élevée au-deſſus de vous; je vous ai mépriſé du fond du cœur, vous & vos mœurs, dès que j'ai ſu voir quelle eſpèce d'homme vous étiez. Et vous ne ſerez pas ſurpris de la contrariété de ces ſentimens; car la préférence que je vous donnai, n'étoit pas fondée ſur d'ignobles motifs. J'étois aſſez foible, aſſez préſomptueuſe, pour me regarder comme un inſtrument, entre les mains de la Providence, propre à ramener à la vertu un homme que je ne trouvois pas indigne de l'entrepriſe.

Et à Dieu ne plaiſe que, même à préſent, j'aie perdu toute eſpérance de ce côté-là! Vous voyez qu'il m'en reſte, par la peine que je prends dans cette occaſion ſolemnelle, pour vous réveiller de cette léthargie où vos ſens ſont plongés. Ecoute-moi donc, Lovelace, comme une voix qui ſort des tombeaux; ne perds point de temps; hâte-toi de te convertir. Ceſſe d'être l'agent de l'enfer. Ceſſe de tendre à de pauvres innocentes des piéges où à la fin tu te trouveras

pris toi-même. N'entaſſe plus offenſe ſur offenſe, à un tel excès qu'il ne ſoit plus, pour ainſi dire, au pouvoir de la miſéricorde divine de te pardonner, ſonge que la *juſtice* auſſi-bien que la *clémence*, eſt un des attributs du Tout-Puiſſant.

Tremble & te réforme, en liſant quel *ſort Dieu réſerve au méchant*. Il eſt écrit :

" Le triomphe du méchant eſt de
„ courte durée, & la joie de l'hypocrite
„ n'a qu'un moment. Il donnera dans le
„ piége ; ſous ſes pieds eſt un précipice.
„ La terreur l'environnera, & il fuira de-
„ devant elle. Sa force lui ſera ôtée, &
„ la deſtruction ſe tiendra à ſes cotés.
„ Le fils aîné de la mort engloutira ſa
„ puiſſance ; la terre l'oubliera, & on ne
„ ſe ſouviendra plus de ſon nom. Il
„ ſera effacé du monde, & il n'aura ni
„ fils, ni ſucceſſeur dans ſon pays. Ceux
„ qui l'auront vu, ſe demanderont : *où*
„ *eſt-il ?* Il diſparoîtra comme un ſonge,
„ & s'évanouira comme une viſion dans
„ la nuit. Son pain ſera rempli d'amer-
„ tume. Le fer le moiſſonnera, & la
„ flêche qui part de l'arc, le tranſpercera.
„ Un feu inviſible le conſumera. Le ciel
„ dévoilera ſon iniquité, & la terre s'élé-
„ vera contre lui. Il deviendra la pâture

„ des vers, & ſa mémoire ſera abolie. „ Telle ſera la fin de celui qui aura „ méconnu Dieu „.

Quand vous conſulterez les ſacrés oracles d'où ces menaces ſont tirées, vous y trouverez auſſi des paroles conſolantes pour un cœur vraiment pénitent.

Puiſſe le vôtre s'amollir, Monſieur Lovelace! Puiſſiez-vous vous mettre en état d'échapper au deſtin de l'homme abandonné de Dieu! Ne mépriſez pas les grâces de ſa longue tolérance, & méritez d'être un objet de ſon infinie miſéricorde. C'eſt la ſincère prière de

CL. HARLOWE.

LETTRE IV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M..., Jeudi 14 Septembre.

DEPUIS ce 7 du mois, le plus funeſte de tous les jours, je ne me connois plus moi-même, & j'ai perdu avec la raiſon le ſentiment de tous les plaiſirs de ce monde. (¶) Je pourrois remonter plus loin dans le paſſé que ce fatal ſept,

jour que je ne verrai jamais ramené par le cours de l'année, que ſous les ombres les plus noires: avant cet exécrable jour quelques rayons d'eſpérance du moins perçoient de temps en temps la ſombre nuit de mon ame. — (§) On me parle d'une lettre fort étrange que vous avez reçue de moi (1). Je me ſouviens bien de vous avoir écrit; mais il ne me reſte aucune idée du contenu de ma lettre.

Que j'ai paſſé par un cruel état! Il me ſemble qu'une juſtice rétributive n'a pas ceſſé de tourmenter mon ame! Je n'ai jamais été aſſez fou pour douter d'une Providence; mais on ne me fera pas attribuer aiſément au courroux du ciel, tous les événemens qui peuvent offrir l'apparence de ſa vengeance. Cependant, s'il eſt vrai que toutes nos mauvaiſes actions doivent être punies, ou dans ce monde ou dans l'autre, je crois volontiers qu'il vaut mieux que ce ſoit dans celui-ci. Je trouve mon intérêt à me perſuader, non ſeulement que ma punition eſt commencée, mais qu'elle eſt déjà complète; puiſque ce que j'ai ſouffert, & ce que je ſouffre encore, eſt

(*) Voyez la lettre de ſon délire, N°. XLI. Tome XIII.

au-deſſus de toute deſcription. Je ne veux qu'un exemple de ce que j'appelle juſtice rétributive : moi, ce barbare qui ai fait perdre, pendant une ſemaine entière, l'uſage de ſes ſens à la plus incomparable de toutes les femmes, je me ſuis vu puni à mon tour, par la perte des miens. C'eſt un prélude à.... qui ſait à quoi ? Hélas ! hélas ! quand commencerai-je à goûter une heure de joie ?

Je ſuis dans le plus exceſſif abattement. Cette lettre poſthume de ma trop chère Clariſſe ne me ſort pas un moment de l'eſprit. Toutes les perfections de cette incomparable fille ſe préſentent ſans ceſſe à ma mémoire : mais je n'oſe pas me livrer à ces mélancoliques réflexions. Je ſens que ma tête eſt dans un étrange déſordre. Plume, va-t-en.

❀

Vendredi, 15.

Je crois avoir repris un peu de gaieté. Mowbray & Tourville viennent dans le moment de.....

Mais que peuvent Mowbray & Tourville ? Que peut le monde entier, & toute la race humaine ?

Cependant ils ſont fort irrités contre

toi, pour la dernière lettre que tu t'es aviſé de leur écrire (*). Tu es un barbare, diſent-ils, un homme ſans amitié, ſans pitié. —

Mais rien n'eſt capable de me diſtraire. Il faut que je quitte encore la plume. — O Belford! Belford! je ſuis, je ſuis toujours dans une miſérable abſence de moi-même. Jamais, jamais je ne redeviendrai ce que j'étois.

❀

Samedi, dimanche, paſſés dans le néant! — Incapable de tout!

Lundi, 18 *Septembre*.

Je me ſens d'une peſanteur, d'une peſanteur que je ne puis comparer à rien; malade, oh! juſqu'au fond de l'ame. Il faut que je faſſe l'eſſai de leur expédient; je veux éprouver ce que fera le changement de climat.

(¶) Tu leur parles à eux, & à moi, de nous repentir, de nous réformer. Mais je ne puis faire ni l'un ni l'autre. Pour le pouvoir, il faudroit n'avoir pas à

(*) Cette lettre ne s'eſt pas retrouvée.

répondre de la deſtruction d'une Clariſſe Harlowe. — *Harlowe!* Malédiction ſur ce nom! Et malédiction ſur moi pour ne l'en avoir pas fait changer, comme il avoit dépendu de moi de le faire! — Mais je n'ai pas beſoin d'invoquer tant la malédiction du ciel ſur ma tête. — J'en ſuis déjà frappé.

" Dire qu'il a été un temps où j'ai eu „ eu pour vous un ſentiment de préfé- „ rence „. (*) — Dans quel froid langage la modeſtie virginale s'exprime dans ces occaſions délicates! — „ *Dire qu'il fut* „ *un temps où je vous aimai*; „ voilà l'expreſſion naturelle & la ſeule qui ſoit coulante & vraie. — " Dire *donc* „ qu'il fut un temps où je vous aimai, „ c'eſt ce que je dois rougir d'avouer „.

Et tu fais donc cet aveu! ſublime créature! tu fais donc cet aveu! Quelle mélodie, quel charme dans ces paroles ſortant de la bouche d'un tel ange! — Que ne donnerois-je pas pour que ma Clariſſe fût encore au monde, & qu'elle *pût* & *voulût* avouer qu'elle m'aimoit!

" Mais, il y a long-temps, Monſieur, „ que je me vois bien élevée au-deſſus „ de vous „ —! Long-temps, ma divine

(*) Voyez lettre précédente.

enchantereſſe? Oui, long-temps, en effet! Car vous avez *toujours* été au-deſſus de moi, & au-deſſus de votre ſexe, & au-deſſus du monde entier.

" Cette préférence n'étoit pas fondée „ ſur d'ignobles motifs „. — Quel miſérable je ſuis, d'avoir été ſi diſtingué par ſes ſentimens, & d'être cependant ſi indigne de ſon eſpérance de me ramener à la vertu!

Quelle généroſité dans ſes motifs! Ce n'étoit pas ſeulement pour ſon intérêt, ni pour le mien ſeul qu'elle avoit eſpéré me retirer du vice : c'étoit auſſi pour l'intérêt des innocentes créatures qui pouvoient encore ſe perdre & devenir mes victimes.

Et pourquoi encore a-t-elle écrit cette lettre; pourquoi a-t-elle voulu qu'on ne me la remît qu'après le plus affreux des événemens, ſi ce n'eſt pour mon bien & dans la vue de ſauver des innocentes qu'elle ne connoiſſoit pas? — Et quand a-t-elle écrit cette lettre? N'étoit-ce pas dans le temps, dans le temps même que je la pourſuivois, pour ainſi dire, de place en place? Quand ſon ame étoit humiliée, atterrée par la perſécution & la calamité? lorſque tout pardon lui étoit

refuſé à elle-même par ſes implacables parens.

Sublime & divine créature! As-tu bien pu ſitôt, & en pareil temps, en pareilles circonſtances avoir dompté tes juſtes reſſentimens, juſqu'à ſouhaiter le bonheur du principal auteur de tes infortunes? Souhaiter le bonheur à l'homme qui t'avoit dépouillée de toutes tes plus chères eſpérances dans cette vie: à l'homme qui a été la cauſe, que tu aies vu trancher le fil de tes jours dans la fleur de ta jeuneſſe?

Ame céleſte & n'aſpirant qu'au ciel! Dans quelle divine diſpoſition tu devois être, pour être capable de n'employer que le mot *rien de plus*, en parlant de tant de biens que je t'ai enlevés: & comme c'étoit avant que tu euſſes quitté ta dépuille mortelle, ne puis-je pas préſumer, qu'à préſent,

d'un œil de pitié généreuſe,..... qui n'ôte rien à ta félicité parfaite, tu promènes tes regards dans l'eſpace du firmament, en ſouhaitant de m'y rencontrer?

« Conſidérer mes œuvres!» Chère ame de mon ame! Eh! de quoi me ſert maintenant de conſidérer & de réfléchir, lorſque j'ai perdu la chère créature, qui

pouvoit ſeule me faire attacher du prix à la faculté de réfléchir! – Lors que je l'ai perdue ſans retour! – Engloutie par la tombe dévorante – à jamais perdue pour moi. – Voilà, voilà le poignard qui me déchire. — Femme incomparable! Que cette réflexion me fait cruellement ſouffrir!

" Votre ſonge doré ne peut durer long-temps.„ – divine prophéteſſe. Il eſt déjà fini mon ſonge doré! " Il eſt temps de „ ne plus écarter de vous la penſée & la „ réflexion.„ – Elle ne continue plus – „ cette inſenſibilité endurcie „ que tu me reproches. " Le remords m'a pénétré – „ ma ſituation eſt terrible! „ Tout eſt hor-„ reur, reproche au-dedans de moi! „ – Mille vautours ſe relayent pour déchirer mon cœur.

Mais ceſſons ces infructueuſes réflexions. – Puiſque je ſuis incapable d'écrire autre choſe; puiſque ma plume s'enfonce toujours dans ce ſombre & triſte ſujet, malgré tous mes efforts; je veux encore m'y arracher, pour ne plus le reprendre que lorſque je ſerai plus en état de le maîtriſer, ainſi que moi-même.

Rien de ce que je voulois écrire, quand j'ai pris la plume, n'eſt écrit encore; c'étoit en deux mots, pour te prier de

continuer de m'envoyer tes récits, comme auparavant. Et pourquoi ne continuerois-tu pas? puiſque je ſais trop que dans ſa mort à jamais déplorable, tout eſt révoltant & déſaſtreux! fais-moi donc connoître tout ce que tu ſais, & que je ne ſais pas : Quel effet elle produit ſur ſes parens, ſes cruels parens, & ſi maintenant le trait hériſſé de ta tardive réflexion ne s'enfonce pas tout entier dans leurs cœurs, comme il s'enfonce dans le mien, de la pointe à la tête. (§)

Je quitterai bientôt ce royaume. A préſent que ma Clariſſe n'eſt plus, que reſte-t-il dans l'Angleterre, dans le monde entier, qui mérite que je prenne ſoin de ma vie? Mais dois-je partir ſans m'être ſignalé par quelque illuſtre attentat ſur ſa maudite famille, pour ſa vengeance & pour la mienne? (¶) L'exécrable femme, me dit-on, s'eſt caſſé la jambe? pourquoi pas le cou? Tout ce qui n'eſt pas le crime de ſes cruels parens, eſt le crime de ce monſtre & de ſes filles, filles de l'enfer. *Plus la femme eſt vertueuſe, plus le triomphe eſt glorieux*, étoit une ſentence qu'elles avoient ſouvent à la bouche. (§) Il m'eſt venu pluſieurs fois l'idée d'aller mettre le feu, de mes propres mains, à l'exécrable maiſon de la

Sinclair

Sinclair, & de faire la garde aux portes & aux fenêtres, pour empêcher que pas un de ces démons n'échappe aux flammes. Si l'édifice ne tenoit pas à d'autres, je l'aurois déjà fait. Mais il me ſemble que, ſans mon ſecours, ce vieux monſtre touche à ſa récompenſe. On me parle d'une lettre révoltante qui la regarde. — Elle eſt de toi ſans doute — mais ſi choquante, diſent-ils, qu'ils ne peuvent me la communiquer à préſent (*).

Ils me gouvernent, en vérité, comme un enfant à la liſière. La fiévre m'a tellement abattu, que je ſuis forcé de le ſouffrir, juſqu'à ce que j'aie repris un peu de force. — A préſent, mon pauvre ami, je ne puis ni manger, ni boire, ni dormir. Et cependant ce que je ſouffre n'eſt rien au prix de l'état par où j'ai paſſé. Nuit & jour, mon pauvre ami, j'avois la cervelle comme en feu. Il faut qu'elle ſoit de la nature de l'*asbeſte* (†), pour n'être pas conſumée. Je n'avois aucune idée diſtincte. Je ne voyois devant moi, que noire confuſion & malheur. Ah! ſans doute, horreur d'imagination & trouble de conſcience! Je ne roulois que projets

(*) Voyez Lettre XLIV, Tome XIII.
(†) Fil d'amianthe, incombuſtible.

funeſtes, de me pendre, de me caſſer la tête ou de me noyer. La rage, la violence, la fureur de nuire, le déſeſpoir me poſſédoient tour-à-tour. Mes intervalles lucides étoient encore pires. Ils me donnoient le temps de réfléchir ſur ce que j'étois une heure auparavant, & ſur ce que j'étois menacé de redevenir une heure après, ou peut-être toute ma vie! Le jouet de mes ennemis, la riſée des ſots, l'imbécile proie de valets mercenaires, attachés à mes pas, qui trouveront quelque jour leur compte à me lier &, ô penſée abhorrée! à me maltraiter indignement d'outrages & de coups! Qui ſoutiendroit de ſi cruelles réflexions? Moi être forcé de connoître ces horribles craintes! Moi appréhender ce que pourroient faire de moi de pareils miſérables! Et quand je ſuppoſerois ces craintes fort éloignées, n'eſt-il pas affreux de s'imaginer qu'on puiſſe tomber dans cet état, & que nos meilleurs amis en ſoient allarmés, juſqu'à ſe croire obligés de prendre des précautions? Quel moyen d'y penſer? Non, non, je ne veux plus y penſer. Je parviendrai bientôt à me remplir d'idées agréables, ou je me détruirai demain matin. *Le ſort d'un chien mort eſt un paradis, au prix d'une vie telle que la mienne.*

LETTRE V.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 20 Septembre.

JE t'écris pour te redemander ma dernière lettre. J'avoue que chaque fois que j'ai pris la plume, je ne t'ai pas fait de peinture qui ne fût celle de mon ame: &, tout ce que j'éprouvois de tourment dans mon cœur, je ne pouvois m'empêcher de l'écrire. Une noire vapeur fondoit ſur moi; s'épaiſſiſſoit à meſure que j'écrivois, & m'entrainoit malgré moi dans le lamentable. — Il eſt étrange, bien étrange, que la conſcience d'un homme puiſſe forcer ſes doigts à écrire malgré lui, & le rappeler continuellement au même ſujet, dans le temps même qu'il a réſolu de l'oublier. Mais eſt-il moins étrange que, ſans nouvelle raiſon, il puiſſe en un jour ou deux changer d'ame, & que tout d'un coup, il ſe trouve aſſez éclairé des rayons de la joie, & de l'eſpérance, pour avoir honte de tout ce qu'il écrivoit? Une copie de ma dernière lettre, que le haſard a fait tomber entre

mes mains, tirée, ſans ma participation, par Charlotte Montaigu, m'a fait penſer qu'un ennemi ſe réjouiroit de la voir. Et je confeſſe que, ſi j'avois paſſé une ſemaine de plus, dans l'état où j'étois lorſque j'en ai écrit la dernière partie, j'aurois été renfermé le ſeptième jour, & peut-être enchaîné le huitième : car je me rappelle à préſent que le mal revenoit avec une violence irréſiſtible, en dépit des ſaignées & d'une diète rigoureuſe & rafraîchiſſante.

Il eſt vrai que je ſuis encore exceſſivement affligé, que cette admirable femme ait fait un choix ſi contraire à mes déſirs. Mais, puiſque le ſort en a décidé, puiſqu'elle étoit déterminée à quitter ce monde, & puiſqu'actuellement elle a ceſſé *d'être*, dois-je m'abandonner a de ſi ſombres réflexions ſur un événement paſſé, ſur un événement qui ne peut revenir ; moi qui ſuis, grâces au ciel, en poſſeſſion d'un fond ſi riche de vie & de ſanté ? Son exemple même, ne m'apprend-il pas à quoi je devrois m'attendre, ſi j'étois capable de cette folie ? Car c'en ſeroit une autre, cher Belford, de ne pas convenir que j'ai été fou à la lettre.

(¶) *Pourquoi ma mère m'a-t-elle accoutumé dès l'enfance à ne pas ſouf-*

frir de contradiction ? Pourquoi m'a-t-on ſi mal élevé, juſqu'à recommander à mes précepteurs de ne jamais me contrarier en rien, & de céder à toutes mes volontés ? (§) Ne devoit-elle pas ſavoir que cette indulgence étoit une cruauté ? Quelle punition pour moi, de voir que le premier grand revers que j'aye éprouvé dans mes déſirs, ait attaqué ma raiſon ? Et lorſqu'une fois la raiſon eſt atteinte.... mais je ne puis y penſer ſans frémir. Veux-tu ſavoir ce que j'en conclus ? C'eſt que ce repentir & cette réforme, pour leſquels ma chère & rigoureuſe déeſſe faiſoit des vœux ſi ardens, ont été écartés & différés ; & qui ſait pour combien de temps ? La réforme pour le moins, car un fou, un furieux, eſt-il capable de l'un ou de l'autre ?

Une fois attaqué, te dis-je, du côté de la raiſon, je dois m'efforcer de bannir toutes les réflexions noires, qui auroient pu, ſans un incident ſi fâcheux, me conduire à quelque choſe de ſérieux & d'utile, (¶) & cela afin de ne pas riſquer de voir, pour parler le ſtyle de Milord, *mon eſprit en campagne.* (§) Car il faut t'avouer que mon cher Aſtolfe, (tu as lu l'Arioſte,) le docteur Hale, n'a pas eu peu de peine, à force de

ſaignées, de ſcarifications, de ventouſes & de diète, me tenant en plein jour dans l'obſcurité des plus profondes ténèbres, à me rappeler des portes de la mort ou de la folie. Aujourd'hui même, il ne ceſſe de me dire, pour ma conſolation, que j'en ſerai quitte pour quelques retours, au temps des pleines lunes, (as-tu rien entendu de plus horrible?) & que je ne dois pas avoir moins d'attention ſur moi vers les équinoxes, que Céſar ne s'en devoit aux ides de Mars.

Que je me ſens le cœur navré, en jetant les yeux ſur ce que je me ſouviens d'avoir été! Privé de la vue du ſoleil & de toute ſorte de conſolation; environné d'une troupe de miſérables de la plus vile claſſe, & marchant ſur le bout du pied, & me préſentant périodiquement, l'un un bouillon, l'autre un bol céphalique, l'autre une potion cordiale, me débitant leurs ordres odieux à voix baſſe; & répondant de même tout bas à vingt impertinens, qui venoient lever les rideaux de mon lit, pour demander comment je me trouvois, & ſi j'avois pris leurs exécrables drogues! Quelle vie! Quel maudit ſilence! Rien d'actif autour de moi que le ver qui ne meurt jamais! Loin, loin tous ces ſou-

venirs, qui reviennent trop ſouvent m'aſſiéger. Adieu, Belford.

Mais n'oublie pas de me renvoyer ma dernière lettre, & ne bâtis rien ſur les misères dont elle eſt remplie. Je veux, je dois, j'ai déjà ſu triompher de toutes ces infructueuſes vapeurs. Ma conſtitution ſe fortifie à chaque moment, pour ſeconder mes réſolutions; &, ſi j'excepte quelques ſoupirs que je donne par intervalles à la mémoire de l'objet chéri, j'eſpère redevenir bientôt ce que j'étois, c'eſt-à-dire, la vivacité, l'enjouement, la gaieté même. Oui, oui, je ſerai encore une fois le fléau d'un ſexe qui n'a pas ceſſé d'être le mien, & qui ſera, dans un temps ou dans un autre, celui de tous les hommes de la terre.

Je te réitère cependant mon déſir, que tu continues de m'écrire ſur le ton ordinaire. Je m'imagine que tu dois avoir mille ſingularités curieuſes à me communiquer, lorſque je ſerai tout-à-fait en état de lire ou d'entendre comment on a diſpoſé de ce qu'il y avoit de mortel dans ma chère Clariſſe. Mais ce que j'apprendrois dans la joie de mon cœur, ce ſeroit que ſes implacables parens fuſſent la proie de leurs remords. Voilà ce que tu peux m'écrire

dès aujourd'hui. Il eſt conſolant de n'être pas ſeul miſérable, ſurtout quand c'eſt aux objets de ſa haine qu'on voit partager ſa misère. Adieu, Belford. Encore une fois, adieu.

LETTRE VI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

JE me prépare à quitter cette isle. Mowbray & Tourville me promettent leur compagnie dans ſix ſemaines ou deux mois. Je veux te tracer ma route. Je me rends d'abord à Paris, où le déſir de m'amuſer me fera renouveler mes anciennes connoiſſances. De-là, je paſſe dans quelques cours de l'Allemagne, pour me rendre enſuite peut-être à Vienne : d'où je deſcendrai à Veniſe par la Bavière & le Tirol. Veniſe m'arrêtera durant tout le carnaval. De-là, je retourne par Florence & Turin ; je traverſe le mont Cenis, & je reviens à Paris, où je compte trouver mon ami Belford, enfoncé ſans doute dans ſes projets de pénitence, livré aux mortifi-

cations ; en un mot, un véritable anachorète, avec la haire & la barbe, mais de l'eſpèce vagabonde, & voyageant dans l'eſpérance de couvrir une multitude de péchés par ſon zèle à convertir ſon vieux compagnon de débauche.

Cependant je dois t'avertir, mon cher ami, que, ſi les actions hauſſent pour moi comme elles ont fait depuis ma dernière lettre, il eſt à craindre que tu ne trouves dans cette entrepriſe plus de difficulté que tu ne penſes. Et, pour te parler de bonne foi, j'ai peine auſſi à me perſuader que ta converſion puiſſe durer. Les vieilles habitudes ne ſe déracinent pas ſi aiſément. Le prince des enfers, qui ſe trouve bien de tes longs & fidelles ſervices, ne te laiſſera pas ſortir ſi facilement de ſes griffes. (¶) Il ſait comment te prendre. Une grande & jolie fille qu'il jettera dans ton chemin, bien tournée, d'un teint clair & frais, avec un bel œil turc, qui t'offrira les prémices de ſon cœur, ou qui te le fera accroire, ce qui revient au même ; oh ! comme cela recommencera bientôt à t'échauffer le ſang, à dérider ta triſte figure ! Tu compoſeras avec l'archi-ſéducteur, ton ancien maître, que tu promettras de ſervir juſqu'à l'âge de l'impuiſ-

ſance; & lui ſera bien sûr alors que tu ne lui échapperas plus. Car quand tu ſurvivrois à tes vieilles inclinations, il ſaura te ménager pour ce temps quelque autre péché favori, & te retenir fermement attaché aux intérêts de l'enfer. (§) Tu conſerveras le deſſein de te réformer, ſans jamais en rien faire, juſqu'à ta vieilleſſe, qui arrivera douze bonnes années avant que tu t'en apperçoives; & lorſque ta cloiſon d'argile aura fait ſon temps, ta tête griſe ſe trouvera priſe dans la chauſſe-trape univerſelle, & tout ſera fini pour toi comme il le vouloit.

Tu vas croire que je ſors ici de mon caractère. Que veux-tu ? C'eſt la force de la vérité, qui m'oblige de t'avertir du danger actuel où tu es, & que je crois d'autant plus grand, que tu ne parois pas t'en défier. Ainſi, deux mots encore ſur le même ſujet.

Tu as formé de bonnes réſolutions. Si tu ne les gardes pas, compte que jamais tu ne ſeras capable d'en garder aucune. Or, tu as contre toi le vieux ſatan & ta jeuneſſe : ſix contre un que tu ne les garderas point. Tu les as formées; c'en eſt aſſez; ſix contre un que tu ne les gardes pas. Or, ſi tu les violes, ne deviens-tu pas le jouet des

hommes & le triomphe de l'enfer? Oh! comme je rirai de toi! car l'avis que je te donne ne vient pas d'un trop bon principe. Je te l'avoue de bonne grâce. Peut-être ſouhaiterois-je que la ſource en fût meilleure : mais *je n'ai jamais menti aux hommes*, comme *je crois pouvoir ajouter que jamais je n'ai dit la vérité aux femmes.* Le premier point eſt un mérite dont *tous les libertins ne pourroient pas ſe vanter.* Le ſecond, *tous le peuvent.*

(¶) Je redeviens fou, ſur ma foi: mais grâces à mon étoile, ce n'eſt plus une folie noire. Adieu, adieu, adieu, pour la troiſième ou la quatrième fois.

TON LOVELACE.

Je crois que Charlotte & vous avez formé enſemble une ligue ſecrète. Il s'eſt écrit, je le vois, des lettres entr'elle & vous & Milord M..... On m'a ſingulièrement tenu dans les ténèbres du myſtère pendant ces derniers jours : mais j'en ſortirai & je fondrai ſur vous comme le ſoleil ſur un voleur de nuit.

Souviens-toi que tu ne m'as jamais envoyé de copie du teſtament de ma bien-aimée. (§)

(¶) LETTRE VII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 22 Septembre.

COMME je me mettois à mon ſecrétaire pour répondre à vos lettres du 14 au 18, dans la vue de vous donner toutes les conſolations qui ſont en mon pouvoir, on eſt venu m'apporter votre lettre de rétractation de mercredi.

Je ſuis réellement chagrin & ſurpris de voir votre première lettre ſitôt démentie par la ſuivante.

La lettre choquante dont vous parlez, & que vos amis ont ſouſtraite à vos regards, eſt en effet de moi. Ils peuvent à préſent, je crois, vous laiſſer tout voir & ne rien vous cacher. Demandez donc à la voir; ſi vous êtes jaloux de lire quelque choſe de relatif à l'odieuſe femme qui eſt la véritable mère de votre ame & de vos ſentimens.

❀

Je ſuppoſerai que vous avez lu cette lettre que vous appelez *choquante*, (& c'étoit

c'étoit mon intention qu'elle le fût). Et je vous demande à préſent ce que vous en penſez. Ne trembles-tu pas au récit des horreurs dont eſt tourmentée la plus vile des femmes aux approches de la mort & de ſon jugement futur? — Quelle impreſſion font ſur toi les réflexions qu'a dû exciter cette lecture? quelle ſenſation ont-elles produite ſur tes yeux encore mal ouverts? Ne ſe mêlera-t-il donc point quelques penſées ſérieuſes aux fumées de ta tête, qui amolliſſent & pénètrent le calus de ton ame; qui faſſent ſur ta peau l'effet des ventouſes, t'entament la chair au vif, paſſent juſqu'à tes nerfs perclus, & dépouillent le parchemin de ton crâne plein d'intrigues & de noirceurs? Si cette lecture te laiſſe inſenſible, il faut que ta conſcience ſoit cautériſée, & tu es ſans reſſource.

M. Belford lui fait enſuite le récit de la fin terrible de la méchante Sinclair, dont on vient de lui apprendre la mort.

Si cette deſtinée ne t'émeut pas, j'ai à t'apprendre la nouvelle d'une autre cataſtrophe effroyable qu'on vient de m'annoncer il y a une heure; celle d'un autre de tes honnêtes agens; & ton Tomlinſon! il eſt mourant, & ſui-

vant toute apparence, il ſera mort, avant que cette lettre te parvienne, dans la priſon de Maidſtone. Comme tu dis dans ta première lettre, il ſemble qu'une étrange & invincible juſtice agit déjà & diſtribue les vengeances autour de toi.

Voici ſon aventure. Il étoit à la tête d'une troupe de contrebandiers, cherchant à paſſer en fraude des marchandiſes débarquées de mardi dernier, lorſqu'un détachement de dragons fondit ſur eux vers le ſoir. Quelques-uns de ſes camarades s'enfuirent. Mac Donald ſe voyant inveſti chercha à ſe faire jour en combattant, & bleſſa ſon homme. Mais ayant reçu un coup de ſabre ſur le cou, & une entaille profonde à la tête, il tomba de ſon cheval, fut pris & conduit aux priſons de Maidſtone : c'eſt là que la perſonne qui m'informe de cette aventure l'a laiſſé mourant, & sûr d'être pendu, s'il en revenoit.

Abſolument dénué de tout, il a envoyé un parent vers moi & vers tous les confrères, s'ils ſe trouvoient à Londres, mendier quelque argent, non pas pour *ſa ſubſiſtance*, c'étoit ſon mot, car il s'attendoit à n'être pas en vie quand ſon parent reviendroit, mais pour payer les frais de ſa ſépulture.

Je ne l'ai jamais employé qu'une fois, & cette fois là il fit échouer mon projet, & je remercie le ciel aujourd'hui de ce que ce projet ne réuſſit pas. Je lui ai envoyé cinq guinées & je lui en ai promis davantage, comme de votre part, & de celles de Tourville & de Mowbray, s'il vit encore quelques jours, ou pour appaiſer ſon procès. Je vous laiſſe le ſoin de faire d'autres recherches ſur ſon compte & de lui donner ce que vous jugerez à propos.

Son meſſager dit qu'il eſt bien repentant, qu'il ne fait que pleurer. Il ne ceſſe de répéter, qu'il a été le plus vil des hommes : & cependant il veut s'excuſer ſur ce que ſa misère l'a forcé d'être plus méchant qu'il n'eût été ſans elle. (*excuſe que nous ne pouvons apporter pour nous*) Mais le crime qu'il ſe reproche le plus, c'eſt une baſſe impoſture à laquelle il s'eſt prêté, pour ſervir un certain gentilhomme puiſſamment riche, & l'aider à la ruine de la femme la plus accomplie qui ait jamais vécu, & qui, à ce qu'il avoit appris, étoit morte de chagrin.

Laiſſe-moi conſidérer, Lovelace, *à qui eſt-ce le tour de paſſer enſuite.* Je ſouhaite que ce ne ſoit pas le tien. Mais

puiſque tu te mêles de me donner un avis (que j'aurois vraiment cru hors de ton caractère ſi tu n'avois pas pris la peine de me convaincre, qu'il ne venoit pas d'un principe raiſonnable & vertueux) je veux moi t'en donner un autre. Et le voici : ſonge à entreprendre, le plutôt que tu pourras, le voyage que tu te propoſes. Le changement de ſcène & de climat pourra affermir ta ſanté; l'air groſſier de cette isle & l'approche de l'hiver pourroient épaiſſir ton ſang: ſecondés de ta conſcience qui eſt en combat avec toi, & qui, comme un habile eſcrimeur, épie le moment de te porter un autre coup, ils pourroient te rendre miſérable pour le reſte de tes jours.

Je te renvoie ta lettre retractée. Ne la brûle cependant pas. Le même ſtyle pourroit un jour redevenir de mode avec toi. Quant à l'état de la famille au château d'Harlowe, j'ai reçu du colonel Morden les récits les plus touchans de leur déſeſpoir & de leur repentir. Mais eſt-ce à toi, la cauſe de tout, de te réjouir de leur malheur?

Je ſerois bien fâché de ne pouvoir pas te dire que l'avertiſſement que tu m'as donné en plaiſantant, me fait

trembler bien ſérieuſement. J'eſpère (car c'eſt un ſujet bien ſérieux pour moi, ſi rien ne peut l'être pour vous) que jamais je ne ſerai par mon apoſtaſie un objet de riſée & de mépris pour les hommes, & un ſujet de triomphe de l'enfer.

Tout ce que vous dites de la difficulté de vaincre des habitudes invétérées, n'eſt que trop vrai. Ces habitudes, j'en conviens, & la jeuneſſe combattent puiſſamment contre moi. Mais quand je refléchis ſur la mort (& quelques-unes ont été prématurées) de ceux de nos camarades que nous avons perdus les premiers, ſur la malheureuſe fin de Belton, ſur le déſeſpoir & les horribles hurlemens de la Sinclair, qui rétentiſſent encore à mes oreilles, & que je compare leur fin au départ heureux & paiſible de l'inimitable Miſs Harlowe, j'eſpère avoir lieu de croire mon entrepriſe & ma marche moralement aſſurées. Votre avis néanmoins pourra me ſervir, quelles qu'ayent été vos vues: & puiſque je connois mon endroit foible, je tâcherai de me fortifier de ce côté là auſſitôt que je pourrai me rendre digne de la confiance, de l'eſtime de quelque femme vertueuſe, & par ce moyen je devien-

drai l'objet de votre jalouſie, plutôt que celui de vos railleries.

J'ai déjà commencé mon plan de *reſtitutions*; comme je peux les appeler. J'ai placé une ſomme ſur la tête du malheureux Jean Loftus, que j'eſtropiai lorſqu'il faiſoit ſes efforts pour défendre ſa jeune maîtreſſe contre mes criminelles entrepriſes. Je me réjouis de n'avoir pas réuſſi dans mon méchant projet; & je goûte la même joie à me rappeler pluſieurs autres occaſions où j'ai échoué.

J'ai relevé la pauvre Farley, qui avoit fait banqueroute : mais en lui déclarant que la penſion annuelle que je lui faiſois ceſſeroit du moment qu'elle retourneroit à ſon ancienne vie : & je l'ai miſe ſous la ſurveillance de l'honnête Mde. Lowick, à qui elle rendra compte de ſa conduite. Depuis que j'ai loué ma maiſon de Watford, j'ai pris cette digne veuve pour mon intendante d'Edgeware, à des appointemens fort honnêtes : c'eſt elle qui doit payer à la jeune perſonne ſa penſion par quartiers, ſuivant qu'elle continuera de le mériter.

Je confierai encore à cette veuve d'autres départemens, à meſure que nous ferons connoiſſance enſemble, & je ne doute pas qu'elle ne réponde pleinement

à mon attente, & que ſa ſociété ne me ſoit utile pour m'avancer & m'affermir dans la carrière de la vertu ; car elle aura ordinairement ma table.

Les injuſtes ſouffrances de Miſs Clariſſe Harlowe, ſes qualités ſublimes, ſa préparation exemplaire, & ſon heureuſe fin ſeront pour nous des ſujets intariſſables de converſation.

Elle me fera quelques lectures, quand nous n'aurons pas de compagnie. Elle me tranſcrira des livres les paſſages qu'elle trouvera le mériter. Son âge, qui a paſſé cinquante ans, & ſa bonne réputation me mettront à l'abri de la cenſure ; & j'ai un grand plaiſir à penſer que je deviendrai meilleur moi-même en faiſant ſon bonheur. Lorſque je me verrai près de quelque danger, je lirai quelques-uns des écrits de l'admirable Clariſſe. Et quand je voudrai déteſter mon ancienne vie, je lirai quelques-unes de tes lettres, & des copies des miennes.

La conſéquence naturelle de tous ces plans ſera que je ferai les délices de ma propre famille, qui me regardoit comme un homme perdu. L'ordre ſera dans ma maiſon & parmi mes domeſtiques, parce que je leur donnerai moi-même un bon exemple. Je ſerai viſité & conſidéré, non

pas peut-être d'un Lovelace, d'un Mowbray, d'un Tourville, parce qu'ils ne pourront plus me voir ſur l'ancien pied, & que peut-être ils ne voudront pas me voir ſur le nouveau, mais de tout ce qu'il y a de plus honnête dans la nobleſſe & le clergé des environs. Je regarderai mes folies paſſées avec mépris, & mes anciens camarades avec pitié. Les juremens & les imprécations ſeront pour jamais bannis de ma bouche, & remplacés par une converſation & un langage dignes d'un être raiſonnable, & d'un gentilhomme. Au lieu d'actes offenſifs qui m'expoſoient perpétuellement à la néceſſité de me défendre, je tâcherai d'expier les maux que j'ai faits, en faiſant tout le bien qui ſera en mon pouvoir, & en devenant un bienfaiteur univerſel, ſuivant l'étendue de ce pouvoir.

Dis-moi à préſent, Lovelace, ſur cette foible eſquiſſe de ce que j'eſpère être & faire, ſi ce plan de vie n'eſt pas infiniment préférable aux projets extravagans, malfaiſans & dangereux pour le corps comme pour l'ame, que nous ſuivions auparavant.

Je ſouhaiterois bien rendre mon plan de vie auſſi agréable à tes yeux qu'il le

paroît aux miens : je le ſouhaite de toute mon ame : car j'ai toujours eu une tendre amitié pour toi : & c'eſt mon malheur de t'avoir tant aimé : c'eſt ce qui m'a conduit à une multitude de débauches & de folies, dont je crois vraiment, que ſans toi, je ne me ſerois jamais rendu coupable.

Vous avez plus à répondre que moi, ne fût-ce que pour la ruine du bonheur temporel de cet admirable femme. Laiſſe-toi perſuader par ton ami, tandis que tu jouis de la force de la jeuneſſe, de la ſanté, & de toutes les facultés raiſonnables.

Car je crains, je crains bien, d'après l'énormité de ce ſeul crime, qui a privé le monde de la plus brillante lumière, que ſi tu ne te réformes pas promptement, tu ne ſois dans l'impuiſſance de le faire jamais; & que la Providence, qui t'a déjà averti, par les deſtinées de tes agens, de la Sinclair & de Tomlinſon, ne laiſſe pas échapper le principal coupable, s'il néglige de profiter de ſes avertiſſemens.

Peut-être rirez-vous de mes réflexions graves & ſérieuſes. Riez-en ſi vous voulez. J'aime mieux vous faire rire, en perſévérant dans cette manière de penſer &

d'agir, que de vous voir triompher, comme vous m'en menacez, ſi je venois à m'écarter des réſolutions auxquelles je me ſuis déterminé, ſur de ſi bons motifs, ſur de ſi puiſſans encouragemens, & ſur de ſi terribles exemples.

En voilà aſſez pour le préſent ſur ce ſujet.

Je ſerois bien aiſe de ſavoir quand vous comptez partir. Je m'intéreſſe trop ſincèrement à votre bien-être, pour ne pas vous ſouhaiter au plutôt dans un air plus léger, & dans un climat plus conſtant.

Qu'ont donc à faire Tourville & Mowbray, qui les empêche de partir avec vous? Ils ne ſe ſoucieront guères, j'oſe le dire, de ma compagnie; & je ne pourrai plus ſupporter la leur, quand vous ſerez une fois hors du royaume. Emmenez-les donc avec vous.

Je ne jure cependant pas que je ne vous faſſe une viſite à Paris, à votre retour de l'Allemagne & de l'Italie; mais je déſeſpérerai de vous rappeler à la vertu, ſi de mûres réflexions ſur ce que j'ai mis devant vos yeux, & ſur ce que vous avez vous même écrit dans vos deux dernières lettres ne l'ont pas déjà fait pendant cet intervalle.

Je ſuppoſe que je vous verrai avant votre départ. Encore une fois, je voudrois vous voir parti. L'épaiſſe atmoſphère de cette isle ne peut vous faire le bien que vous fera l'air du continent. Je ne crois pas que je doive entretenir avec vous ma correſpondance ordinaire, tant que vous ſerez dans ce royaume. Donnez-moi de vos nouvelles quand vous aurez paſſé le détroit; & vous pourrez alors diſpoſer, dans les choſes honnêtes, de la plume ainſi que de la perſonne de

BELFORD. (ß)

(¶) LETTRE VIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 26 Septembre.

LA deſtinée, je crois, ſe plaît à ourdir des tragédies, pour te donner le plaiſir d'en remplir la chaîne de tes noires réflexions. — Ton oncle Watford, le pauvre Belton, la belle inimitable, (ſublime créature! dois-tu te trouver dans cette liſte?) l'exécrable femme & Tomlinſon

ſemblent avoir été tous condamnés à te fournir matière pour l'effrayant & l'horrible! — Et ſur mon ame, *cela coule de ſource chez toi*, comme diroit Milord M....

Voilà ce qu'il y a d'odieux : c'eſt qu'un homme ne peut commencer à réfléchir, qu'il n'ouvre auſſitôt ſon ame à une ſuite de ſombres penſées qui ſe ſuccèdent & ſe preſſent en foule. Le noir s'empare de lui, & la gaieté abandonne ſon cœur pour toujours.

Ce pauvre Mac Donald! J'en ai vraiment du regret. — C'étoit un vaſſal utile, fidelle & des plus graves, propre à remplir merveilleuſement tous les rôles dont on vouloit le charger, & qui ne ſavoit pas ce que c'étoit que de rougir. — Il s'eſt donné vraiment les peines les plus ſérieuſes & les plus obligeantes dans la dernière affaire qui lui a coûté ſi cher, & à moi, par réflexion. Quoique ſouvent dans l'embarras, comme nous y avons été tous deux, jamais rien ne l'a dompté. Le pauvre Mac Donald! je ne peux m'empêcher de lui donner encore un regret. Il n'avoit point ſon égal, pour conduire une trame bien noire & bien profonde. J'ai été ſi curieux de ſavoir s'il étoit en effet auſſi mal que tu te plais à repréſenter ceux

que

que tu marques pour exercer ſur eux ta plume meurtrière, que j'ai envoyé un exprès à cheval à la priſon de Maidſtone, auſſitôt après avoir reçu ta lettre ; & il m'a rapporté qu'il étoit mort deux heures après qu'il eut reçu tes cinq guinées. Il paroît que tout ce que tu m'as écrit de ſes repentirs, à l'occaſion de la chère Miſs Harlowe, étoit vrai. Je n'y ſaurois que faire, Belford ! — J'ajouterai ſeulement qu'il eſt heureux que le pauvre diable n'ait pas aſſez vécu pour être pendu. Car qui ſait, comme il étoit en train de faire pénitence, ce qu'il auroit pu dire dans ſon diſcours au peuple avant l'exécution.

Quand un homme n'a pas fait grand bien, dont le ſouvenir puiſſe l'encourager, il eſt bien juſte qu'il tire le meilleur parti poſſible du peu qu'il en a fait. Jamais il n'eſt arrivé malheur ſi affreux à un mortel, que quelque rayon de conſolation n'ait lui dans ſon ame, ſi le miſérable n'étoit pas été aſſez dépravé pour fermer l'entrée à la lumière, en tirant le rideau, au lieu de l'ouvrir pour la recevoir. — Et voilà tout ce que je voulois dire, & ce que je dirai jamais ſur le pauvre capitaine Tomlinſon, comme je l'avois baptiſé.

Votre inquiète ſollicitude, pour me

faire ſortir de cette atmoſphère lourde & variable, quadre parfaitement avec l'eſprit & l'impatience des gens qui m'entourent ici. Ils croyent tous que les voyages conſolideront ma ſanté. Cependant je me crois, moi, tout-à-fait rétabli. Seulement ces maudites nouvelles & pleines lunes, & ces équinoxes me font un peu de peur, quand j'y ſonge ; & j'y ſonge tous les jours: car toute la famille eſt continuellement occupée à me rebattre les oreilles de ces phraſes dangereuſes ; & ils s'attachent avec un ſoin & un empreſſement que je ne ſaurois trop expliquer, à me faire quitter le royaume.

Mais quand j'en ſerai ſorti, m'écriras-tu ſouvent ? Voudras-tu renouer le fil de tes narrations à l'endroit où tu l'as rompu ? Me donneras-tu les détails des tourmens & du chagrin de ceux qui m'ont ſervi *d'auxiliaires* pour amener la cataſtrophe qui m'affecte ? ou plutôt *mes chefs*, dois-je dire ; car tu as beau dire, qu'ai-je fait qui fût capable de faire mourir une femme de chagrin ?

D'honneur, Belford, & dans la plus grande vérité, j'ai été cruellement maltraité ; comme je te l'ai dit ſouvent. — M'entendre appeler d'un nom auſſi odieux ; me voir montré au doigt ; me voir fuir

avec des cris d'effroi, & éviter comme on feroit un chien enragé ; & tous mes amis prêts à me renoncer, à m'abandonner !

Cependant je crois que je n'ai rien que je ne mérite bien. Car n'ai-je pas été auſſi prompt à m'abandonner moi-même, que les autres le ſont à me condamner ?

Quelle démence, quel excès de folie ! Qui voudra prendre le parti d'un malheureux qui ſe condamne lui-même ? Qui le pourroit ? Un homme qui s'avoue coupable du crime dont il eſt accuſé, ne laiſſe plus rien à faire qu'à prononcer ſa ſentence. Honte ſur moi, inſenſé ennemi de moi-même ! Je n'ai pas la politique du moins politique des princes, qui font des brèches dix fois plus criminelles à leur parole ; & qui, en publiant un manifeſte, ſe lavent les mains & marchent ſans ſcrupule d'infraction en d'infraction, & de brigandage en brigandage, commettent dévaſtation ſur dévaſtation, & détruiſent... pour leur gloire ! & on les en voit récompenſés par le titre de *conquérans*, de *grands* ; loués & même déifiés par les orateurs & les poëtes, pour leurs déprédations & leurs boucheries.

Et moi, pauvre petit voleur, ſeul de ma bande, foible innocent, qui ne fais

aucun mal, du moins en comparaiſon d'eux; parce que pour aſſouvir ma faim, je dérobe un miſérable agneau, toutes les bouches crient *haro* ſur moi, tous les bras ſont levés contre moi.

Bien plus, on doit, comme je viens de l'apprendre, publier contre moi un manifeſte, quoique je n'aye pas l'honneur d'être prince. Car Miſs Howe, dit-on, menace de divulguer toute l'hiſtoire devant l'univers entier.

J'ai fort envie de n'y mettre aucune oppoſition; mais ſeulement de dreſſer une réponſe, auſſitôt qu'il aura paru, & de me diſculper, en rejetant toute la faute ſur les *vieilles têtes*. J'ai à dire pour ma défenſe, en ſuppoſant la vérité de ce que mes plus cruels ennemis pourroient alléguer contre moi, que je ne ſuis pas reſponſable de toutes les extravagantes conſéquences dont cette affaire a été ſuivie, & qu'il étoit impoſſible de prévoir. C'eſt ce que je vais démontrer par une thèſe que j'ai propoſée, il n'y a pas deux heures, à Milord M.... & aux deux Miſs Montaigu. La voici :

Suppoſe l'avare Harpagon, qui a caché une bourſe d'or dans un réduit ſecret, pour l'y tenir renfermée, juſqu'à ce qu'il

trouve l'occaſion de la prêter à une uſure exorbitante.

Suppoſe Irus dans un ſi grand beſoin de ce tréſor, qu'il lui ſoit impoſſible de vivre s'il ne l'a pas.

Suppoſe enfin que l'avare a tant d'eſtime pour le pauvre Irus, qu'il lui prêteroit ſon or plutôt qu'à tout autre homme au monde; & cependant, quoiqu'il n'ait aucun autre uſage à en faire, il ne veut le prêter qu'à des conditions tout-à-fait déraiſonnables. Irus payeroit volontiers l'intérêt ordinaire, mais il ſeroit ruiné, (dans ſon opinion du moins, & c'eſt tout pour lui,) s'il le prenoit aux conditions que démande l'avare; puiſqu'il ſeroit certain d'être bientôt jeté en priſon pour la dette, & condamné à y reſter toute ſa vie. En conſéquence, comme il eſt plein de fineſſe & de pénétration, ſe doutant du lieu où gît le cher dépôt, il le cherche pendant le ſommeil profond de l'avare, le trouve & s'enfuit avec lui.

Cet Irus, dans ce cas, n'eſt qu'un adroit filou; cela eſt évident, Belford.

Ici Miſs Montaigu me pouſſa un argument fort preſſant. — Un voleur ou filou, dit-elle, qui me dérobe un bien qui eſt & qui doit être pour moi plus précieux

que la vie, mérite moins le pardon que l'aſſaſſin qui m'ôte la vie.

Mais, lui répondis-je, quel eſt ce bien, couſine Charlotte, qui vous eſt plus cher que la vie? — Votre honneur, direz-vous? Jamais je ne parlerai à une dame, (ce n'a jamais été ma manière,) un langage qui lui interdiſe la réponſe..... mais dans le cas pour lequel j'ai fait ma thèſe, laiſſant à une chimère tout le prix qu'il vous plaît de lui attribuer, quelle perte de l'honneur y a-t-il, lorſque la volonté n'a point été profanée, & qu'il n'a pas été au pouvoir de la victime de rien empêcher? — Dans l'eſpèce que j'ai poſée, comment pouvons-nous ſavoir, avant que le vol eût été commis, que l'avare attachoit en effet un prix ſi romaneſque à ſon tréſor?

Mes deux couſines n'eurent pas une parole à répondre; & Milord M... fâché de ne pouvoir rien dire contre mon argument, m'apoſtropha d'une imprécation; & je continuai.

Vous voyez donc qu'Irus n'eſt tout au plus qu'un filou; cela eſt clair. — En ſuivant donc ma thèſe:

Suppoſez que notre avare, en s'éveillant, cherche ſon tréſor, & que, le trouvant enlevé, il prend la choſe ſi à cœur,

qu'il ſe laiſſe mourir de faim. Quel autre que lui-même en peut-on blâmer ? L'équité, la loi, la conſcience pourroient-elles juſtement pendre Irus comme un meurtrier ?

Venons, dis-je alors, à l'application. Point de vos applications, s'écrièrent à-la-fois mes deux couſines! — Non, Point de vos applications, & que l'enfer vous confonde, dit auſſi le violent Pair.

Allons, répartis-je, je vais donc conclure que la choſe eſt ſi claire, que l'application ſe fait toute ſeule, (en regardant les deux filles, qui tâchoient de rougir enſemble,) & par une conſéquence juſte je me tiens abſous de *ſa* mort.

Non pas, s'il vous plaît, s'écria Milord ; (tu ſais, ami, que les Pairs ſont juges en dernier reſſort,) car ſi, en commettant une action que les loix condamnent, il en réſulte un crime capital, vous êtes comptable pour tous les deux.

Parlez-vous ainſi, Milord ? — Mais prendrez-vous ſur vous de ſoutenir, en ſuppoſant comme dans le cas préſent, un viol, (ſauf le reſpect que je vous dois, couſine Charlotte, & à vous auſſi, couſine Patty,) que la mort eſt la ſuite néceſſaire & naturelle du viol ? Avez-vous jamais ouï dire, Milord, & vous,

Meſdames, que ces deux choſes ſe ſuiviſſent? Et dès que ce n'eſt pas une ſuite naturelle l'une de l'autre, & qu'une belle veuille ſe détruire elle-même, ſoit par une mort lente, & par le chagrin, ſoit par un coup de poignard, comme fit Lucrèce, y a-t-il plus d'un crime unique à reprocher à l'homme? Et l'autre crime n'eſt-il pas celui de la belle? S'il en étoit autrement, permettez-moi de vous dire, mes chers amours, (en paſſant la main ſous le menton de mes deux couſines qui rougiſſoient,) ou qu'il ne s'eſt pas rencontré d'homme auſſi ſcélérat que le fut le jeune Tarquin, ou de femme auſſi vertueuſe que Lucrèce dans l'eſpace de — combien y a-t-il de milliers d'années, Milord?, — Et Lucrèce eſt citée dans l'hiſtoire comme le ſeul phénomène en ce genre.

Vous jugez bien qu'on tomba ſur moi à grands cris; les gens qui ne ſavent que répondre, ne manquent pas de ſe fâcher; & c'eſt ce qu'ils firent tous à l'envi Mais je n'en inſiſtai pas moins ſur l'évidence de ma thèſe, & je te le ſoutiens auſſi à toi, Belford, qu'on ne doit point me charger d'autre crime que d'un ſimple vol, un *larcin privé*, ſuivant l'expreſſion des gens de loi dans l'occaſion dont il

s'agit. Et ſi ma tête étoit proſcrite par la loi, ce ne ſeroit pas pour crime de meurtre.

D'ailleurs, comme je leur dis, il y a encore une circonſtance qui eſt très-fort en ma faveur dans cette affaire. C'eſt que j'aurois été charmé de toute mon ame, d'acheter mon pardon en me rendant à des conditions ſur leſquelles j'héſitois auparavant, & vous ſavez tous que j'en ai fait l'offre; & Milord, & Lady Betty, & Lady Sarah, & mes deux couſines, & tous les couſins iſſus de mes couſines juſqu'à la quatrième génération, ſe ſeroient rendus caution pour moi. — Mais rien n'a pu la fléchir; la chère avare a voulu s'empoiſonner le cœur d'un chagrin mortel, & mourir : comment pouvois-je l'en empêcher ?

Après tout, Belford, ſi elle n'étoit pas morte, auroit-on dit la moitié des paroles qui ont été dites là-deſſus ? Ai-je été la cauſe de ſa mort ? ou pouvois-je l'empêcher de mourir ? Et dans un million de cas pareils au ſien, n'y en a-t-il pas eu neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille qui n'ont pas fini de même. Que mon ſort eſt dont cruel ! ſur mon ame, ſi j'étois à recommencer, je ne le ſupporterois pas de la manière dont je l'ai

ſupporté ; & au lieu de prendre la faute ſur moi, je reclamerois la pitié, comme un ſentiment qui m'eſt dû ; & puiſque le jour d'hier ne peut jamais revenir, c'eſt la ſeule méthode que je puiſſe ſuivre, pour me rendre la tranquillité. — Je continue dans un moment. (§)

LETTRE IX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

(¶) MAIS quel joli plan de vie tu t'es formé pour toi & ta vieille veuve! Sur mon ame, Belford, j'en ai été enchanté. Je n'y trouve qu'une choſe à déſirer, & cela viendra naturellement à la ſuite, c'eſt que tu ne ſois pas dans la commiſſion & un des *Quorum*. (*) Tu es déjà pourvu d'un clerc, auſſi bon qu'il te le faut, dans ta veuve Lowick. Tu entends la loi, & elle les cas de conſcience ; avec un bon Lord chancelier entre vous deux! .... Quel plaiſir ce ſeroit pour moi, d'entendre prononcer

(*) Commiſſaires, députés, juge de paix.

ſur une cauſe de bâtard, d'après tes nouvelles notions & tes vieux ſouvenirs.

Mais raillerie à part; (car j'ai la mort dans le cœur, Belford, quoique ma plume & moi tâchions de prendre un air gai & léger.) ſi après tout il t'eſt auſſi facile que tu le crois, de te repentir & de te réformer, ſi tu peux ainſi ſecouer tes vieux péchés & tes vieilles habitudes, ſi ſatan, ton vieux maître, laiſſe aller ſi facilement un ſerviteur ſi fidelle & ſi éprouvé, & te laiſſe jouir en paix de ton nouveau ſyſtême, ſans aucun ſcandale & toute tentation ceſſante; ſi enfin ta réforme une fois confirmée & aſſurée par le temps, tu te maries & vis en honnête homme; vraiment, Belford, je ne puis m'empêcher de dire, que ſi tous ces *ſi* ſe réaliſent, tu cours grand riſque d'être un mortel heureux.

Tout ce que je crois, comme je te l'ai déjà dit dans ma dernière lettre, c'eſt que le diable connoît trop bien ſes intérêts, pour te laiſſer échapper ſi aiſément. Tu m'as dit, toi-même, qu'il ne dépendoit pas de nous de nous repentir quand nous le voulions; & en vérité, j'en ai fait l'épreuve moi-même; car dans mes intervalles lucides j'ai formé de bonnes réſolutions, mais dès que la ſanté a

retourné vers moi ſon viſage riant, & m'a ouvert la perſpective d'un rétabliſſement prochain, toutes mes vieilles inclinations, tous mes goûts reviennent. — Et cette lettre te convaincra, peut-être que je ſuis auſſi fou que jamais, ou tout prêt à le devenir.

Tu me demandes fort ſérieuſement ſi, d'après la légère eſquiſſe que tu m'en as tracée, ton nouveau plan ne paroît pas infiniment préférable à tous ceux que nous avons ſuivis juſqu'à préſent. Voyons que je réfléchiſſe. .... Eh, mais, Belford, — je ne ſaurois dire... je ne ſaurois dire autrement... oui, il eſt préférable, pour parler franchement.... C'eſt réellement, comme dit Biddy dans la comédie, un fort bon & fort heureux plan.

Mais quand tu me dis que c'eſt un malheur pour toi de m'avoir aimé, parce que ton attachement pour moi t'a rendu plus méchant que tu ne l'aurois été ſeul; je déſire que tu reviennes à méditer davantage cette aſſertion; & tu t'appercevras, j'en ſuis ſûr, que tu n'es pas auſſi certain que tu le crois, de marcher dans le bon chemin.

Un vrai pénitent ne cherche pas à donner de fauſſes couleurs, de fauſſes interprétations aux actions d'autrui; l'humilité,

l'humilité, la défiance de ſoi-même, la mortification, la contrition ſont ſœurs, Belford, & inſéparables d'un eſprit repentant. Si tu ne ſais pas cela, Belford, tu n'as pas encore fait trois pas, (ſur ſoixante,) vers le repentir & l'amendement. Permets-moi de te rappeler, avant que le grand juge univerſel vienne te le reprocher lui-même, que tu as toujours été bien au-deſſus d'un ſubalterne paſſif en fait d'iniquité, quoique tu n'ayes pas l'invention auſſi bonne que celui qui t'écrit, il n'eſt pas moins vrai que tu as un des cœurs les plus actifs pour le mal, que j'aie jamais rencontré dans aucun homme.

Et pour tirer parti d'une idée, tu fus toujours un franc & brave anglois. Je ne m'aviſai jamais d'un bon tour de roué qu'auſſitôt le projet ne ſortît de ton cerveau tout battu, tout forgé pour l'exécution, lors même que mon eſprit en défaut déſeſpéroit de jamais en rien faire.

Il n'y a qu'une ſeule choſe, Belford, qui m'ait fait paroître plus méchant que toi, c'eſt que je ſuis un fort joli cavalier, & que toi tu es fort laid, lorſque nous avions relancé une proie, & que nous l'avions réduite, la pauvre perdrix effrayée ſe jetoit ordinairement ſous ma griffe

plutôt que ſous la tienne. Alors trompé dans ton attente, & eſſuyant tes groſſes lèvres, tu courois après une nouvelle chaſſe, en me traitant de pervers & de vaurien.

Enfin, Belford, tu étois excellent pour aller à la découverte & lancer le gibier. Les vieilles femmes ne craignoient rien pour leurs filles, en voyant une figure comme la tienne; mais à l'inſtant que je venois à paroître, vite, la clef étoit tournée ſur elles; vaine précaution qui ne ſignifioit rien. Car, au beſoin, l'amour va faire paſſer un éléphant par le trou d'une ſerrure. Mais quant à ton cœur, Belford, qui jamais a douté de ſa perverſité?

Dans cette dernière affaire même, qui me tient ſi fort au cœur, & dont ma conſcience fait une arme ſi cruelle contre moi, tu n'es pas auſſi innocent que tu te le figures. — Cela t'étonne? Hé bien, rien n'eſt plus vrai, & je vais t'en convaincre en deux mots.

Tu dis que tu regrettes de n'avoir pas ſauvé cette jeune perſonne de la ruine qui l'a menaçoit. C'eſt fort bien fait à toi. Mais comment voudrois-tu l'avoir ſauvée? Quelle méthode as-tu employée pour la ſauver?

Tu as connu toute mon intrigue d'un bout à l'autre. Si tu avois eu l'invention de te faire un titre légitime au mérite que tu prétends réclamer aujourd'hui, tu aurois cherché en vrai chevalier errant à délivrer la princeſſe du château enchanté, tu l'aurois informée de ſon danger, tu l'aurois enlevée furtivement pendant l'abſence du géant, ou ſi tu avois eu le véritable eſprit de chevalerie, tu ne te ſerois repoſé qu'après avoir tué le géant, & alors tu aurois eu à te vanter de quelque proueſſe.

„ Oh! mais ce géant étoit mon ami, „ il m'avoit confié ſon aventure ſous le „ ſceau du ſecret, pouvois-je trahir mon „ ami & ſa confidence? Telle eſt ſans „ doute l'excuſe que tu aurois alléguée. „ Mais juge de la valeur de cette réponſe d'après tes principes actuels, & tu reconnoîtras quel miſérable tu as été de t'arrêter à ces conſidérations dans une circonſtance où il étoit plus excuſable mille fois de trahir que de garder le ſecret. La charmante créature ne t'a-t-elle pas fait elle-même une fois ce reproche? Et ne t'es-tu pas avoué blamable ſur ce point. (*)

Tu ne peux dire, & jamais tu ne le

(*) Voyez Lettre XXXII, Tome X.

diras, que tu aies craint pour ta vie, & que ta crainte t'ait empêché de prendre de pareilles meſures. Il n'exiſte pas au monde un pareil champion ni un homme plus intrépide que James Belford. Je me reſſouviens de pluſieurs circonſtances, & tu ne peux les avoir oubliées, où je t'ai vu aventurer tes os, ton cou, ta vie, contre une foule d'aſſaillans dans des querelles de libertins. Si tu avois eu dans l'ame une étincelle de cette vertu dont tu voudrois aujourd'hui te parer, tu n'aurois pas fait difficulté de courir quelque riſque pour ſauver un ange innocent qu'il étoit du devoir de tout homme de protéger & de défendre. Voilà la ſimple vérité du fait, quoiqu'elle ſoit auſſi contre moi-même. Mais mon ame abhorre les hypocrites.

Si tu m'avois ainſi trahi, je crois qu'alors je t'aurois tué ſi je l'avois pu; mais je ſuis sûr qu'aujourd'hui, je t'en aurois remercié de toute mon ame, & tu aurois été pour moi plus qu'un père, plus qu'un ami. . . . . Il étoit ſi naturel de croire, d'après les ſublimes perfections de cette charmante créature, que les choſes en viendroient là, lorſqu'une fois la réflexion auroit pris la place de la paſſion, ou plutôt lorſque j'aurois ceſſé d'être

dominé par cet infernal amour pour l'intrigue qui ne me donna jamais autant d'orgueil qu'elle me donne aujourd'hui de tourmens par mes réflexions.

Entreprends de te défendre, je te prouverai encore plus clairement, je te convaincrai plus victorieuſement que tu mérites plus de blâme que d'éloges dans cette affaire. Et dans toutes les autres, où nous avions coutume de chaſſer en ſociété, tu étois toujours le plus ardent limier, & le plus preſſé de beaucoup de courir avec moi, que je ne l'étois de courir avec toi. Tu peux à préſent compoſer les gros muſcles de ta large face, & crier : O Lovelace, de combien de crimes tu as à répondre ! Combien tu es plus plus coupable que moi !.... Tout cela ne veut encore rien dire, quand ce ſeroit la vérité ; car quand le grand jour viendra, ce ne ſera pas par comparaiſon que tu ſeras jugé.

En un mot, il eſt très-poſſible à ce compte que tu te trompes miſérablement toi-même, & que, malgré ta profonde humilité & toutes tes mortifications, quelque jour, lorſque tu fermeras les yeux, tu ne les r'ouvres pour te voir dans un lieu où tu ne t'attendois pas à te trouver.

Cependant conſultes la vieille veuve là-deſſus. On diroit que je ſorte de mon caractère, ſi je continuois plus long-temps ſur ce ton. Mais franchement, quant au mérite que tu prétends avoir dans cette affaire. Je t'aſſure, Belford, que tu mérites moins des éloges qu'une immerſion profonde dans le premier abreuvoir, & je déſire de tout mon cœur être l'homme chargé de t'y conduire. (§)

※

Je m'occupe actuellement à prendre congé de mes amis de la campagne. (¶) J'ai eu d'abord l'idée de prendre Tomlinſon, c'eſt le nom que je lui ai donné, avec moi : mais ſa deſtinée a trompé mes projets. — (§) Lundi prochain, je compte te voir à Londres, & y paſſer une ſoirée agréable avec toi, Mowbray & Tourville. Mon départ ne ſera pas remis plus loin qu'au jour ſuivant. Nos deux amis doivent m'accompagner juſqu'à Douvres, (ſi même ils ne paſſent le détroit) & je me flatte que tu ſeras de la partie. Je veux vous laiſſer bien enſemble. Ils ont pris fort mal la manière dont tu les as traités dans tes dernières lettres. Tes reproches, diſent-ils, attaquent juſqu'à leur jugement.

Je me moque d'eux; & je leur réponds que ceux qui en ont le moins, ſont les plus prompts à ſe choquer qu'on leur en refuſe.

Hâte-toi de tenir prêts tous les papiers & les récits que tu me dois avant mon départ. Je veux ſurtout emporter une copie du teſtament. Qui ſait ſi les mêmes choſes qui ſerviront, dis-tu, à te ſoutenir dans tes honnêtes projets, n'auront pas la force d'opérer ma converſion ?

Tu parles de te marier, Belford. Que penſes-tu de ma couſine Charlotte ? Mais je crains que, pour tes vues de pénitence, ſa naiſſance & ſa fortune n'aient un peu trop d'éclat. L'objection ne te paroît-elle pas juſte ? Charlotte eſt une fille de mérite. Pour la piété, qui eſt aujourd'hui ta paſſion, je n'oſe trop répondre d'elle. Cependant je la trouve aſſez ſérieuſe, pour ſon ſexe & pour ſon âge : peut-être capable auſſi, comme toutes les autres, de ne pas ſe refuſer au plaiſir, ſi ſa réputation étoit à couvert. Mais il me vient une autre idée, qui me fait craindre encore plus que ce parti ne te convienne mal. (¶) Tu es ſi lourd & ſi gauche, qu'avec ton air de matelot, on s'imagineroit qu'elle t'auroit pris dans quelque port à ton

arrivée des Grandes Indes, ou ſur les dunes de Chatham ou de Portsmouth, étant occupé à voir lancer quelque nouveau vaiſſeau à la mer (§). Tant d'affectation d'un côté, & tant de groſſièreté de l'autre. Non je ne crois pas que ta faquinerie convînt à Charlotte, quoique je t'aie une fois parlé d'elle, comme je t'en parle aujourd'hui, dans un moment de folie (*).

Cependant je ſerois fort aiſe auſſi d'aſſurer tes mœurs, ſi le mariage y peut quelque choſe. Attends..... Je crois avoir trouvé ton fait. La veuve Lowick n'a-t-elle pas une fille, ou quelque nièce? Entre les femmes un peu diſtinguées par la fortune & la naiſſance, il ne te ſera pas aiſé d'en trouver une qui ſoit diſpoſée à t'accompagner une ou deux fois le jour à l'égliſe. Mais puiſque tu voudrois une chère moitié qui pût ſervir à tes mortifications, ferois-tu ſi mal de prendre la veuve elle-même? Elle auroit un double intérêt à ta converſion. Combien d'agréables ſoirées d'hiver vous paſſeriez, tête à tête, à comparer votre vie paſſée, & ce que les bonnes ames appellent *leurs expériences!*

(*) Voyez Lettre XXXIV, Tome XII.

Je parle ſérieuſement, Belford; en vérité, très-ſérieuſement; & je recommande mon idée à tes ſages conſidérations.

R. L.

(¶) *M. Belford fait à cette lettre une réponſe fort ſérieuſe, qui ne s'eſt point retrouvée. Il regrette vivement de ne s'être pas oppoſé à M. Lovelace, à toutes ſortes de périls & riſques, dans ſes complots ſi lâches & ſi ingrats, & ſuivis avec tant d'opiniâtreté contre une Dame dont le mérite & l'innocence lui donnoient droit à la protection de tout homme qui avoit les moindres prétentions au titre de galant homme; contre une Dame qui méritoit d'être l'objet des ſoins & de la vigilance du public entier.*

Il ſe blâme lui-même ſans ménagement de ſes fauſſes notions d'honneur envers l'amitié, & il ſe rappelle ce que cette divine créature *lui dit un jour ſur ce ſujet; & qu'il avoit rapporté lui-même dans ſa lettre à Lovelace n°. 32, tome* 10, *auquel Lovelace auſſi ſe refère, (en qualité d'inſtigateur & d'accuſateur) & il exprime vivement ſes regrets & ſa honte à cette occaſion. Il fait cependant une grande diſtinction entre une*

irréparable injure méditée contre une Clariſſe, & celles qui s'adreſſent à une multitude de perſonnes du ſexe, qui contribuent elles-mêmes à leur chute par leur foibleſſe & leur indiſcrétion, & ſe rendent par là grandement complices du crime qui les déshonore. Il ne cherche pas, dit-il, à pallier ou à excuſer les crimes dont il s'eſt rendu lui-même coupable : mais il gémit pour l'intérêt de ſon ami même, de ce que M. Lovelace lui donne d'un air ſi badin & ſi léger des leçons & des avis ſi ſérieux & ſi utiles. Il lui déclare néanmoins qu'il eſt bien réſolu de faire ſes efforts pour les rendre efficaces, & qu'il s'eſtimeroit trop heureux de lui donner un exemple, qui pût ſervir à retirer du vice un homme qui lui a toujours été ſi cher, depuis le premier moment de leur connoiſſance, & qui ſeroit capable de penſées ſi profondes & ſi juſtes, quoiqu'il ne faſſe aujourd'hui qu'un frivole uſage de ſes rares facultés, & que ſes talens & ſes lumières ne ſervent qu'à ajouter à ſa condamnation. (S)

LETTRE X.

M. BELFORD à M. MORDEN.

Jeudi, 21 Septembre.

PERMETTEZ, Monſieur, que je m'explique ouvertement, & de la manière la plus ſérieuſe, ſur un point dont mille raiſons me font un devoir ſi ſacré, que rien ne peut & ne doit m'en diſpenſer.

J'ai promis à la divine perſonne que nous pleurons, d'employer tous mes efforts pour prévenir un nouveau malheur, dont la crainte a paru l'occuper juſqu'au dernier moment de ſa vie. Je ne me bornerai donc pas à vous en parler en termes couverts. Je ne me fonde pas ſur des conjectures éloignées. C'eſt avec une extrême inquiétude que je viens d'apprendre une déclaration, par laquelle on m'aſſure que vous avez terminé vos adieux au château d'Harlowe, en vous diſpoſant à retourner en Italie. Vous avez dit hautement que vous renonciez au repos, juſqu'au jour où vous auriez vengé votre couſine.

Loin de moi la penſée de défendre

un coupable ami, ou même de vous apporter de vaines excuſes pour atténuer ſon crime. Cependant, je dois vous rappeler que la famille, par ſes perſécutions dans l'origine, & par l'inflexible dureté qui les a ſuivies, partage au moins le blâme avec lui. Il y a même aſſez d'apparence qu'une perſonne auſſi vertueuſe que Miſs Harlowe, au-deſſus de toute ſurpriſe & de toute ſéduction, n'ayant rien à ſe reprocher, & trouvant dans ſon cœur le témoignage de ſon innocence, auroit paſſé ſur une injure *purement perſonnelle* ; ſurtout lorſqu'elle voyoit M. Lovelace diſpoſé à la réparer, & que les inſtances d'une illuſtre famille, jointes à d'autres circonſtances qui accompagnoient cette offre libre & ſincère, ſembloient lui offrir plus de gloire à céder, que ſi elle n'eût jamais été offenſée. La première fois, Monſieur, que j'aurai l'honneur de vous voir, je vous informerai de toutes les circonſtances de cette fatale hiſtoire ; & vous verrez que M. Lovelace avoit d'abord été fort maltraité par toute la famille, ſans autre exception que la divine Clariſſe. Cette exception, je le ſais, augmente beaucoup ſon crime; mais comme il ne ſe propoſoit dans ſes caprices, que d'éprouver

la

la vertu d'une femme qu'il aimoit d'ailleurs juſqu'à l'adoration, & que non-ſeulement ſes inſtances ont été ſi humbles & ſi preſſantes pour obtenir ſa main, mais que ſon déſeſpoir, en perdant le pouvoir de réparer le mal, eſt allé juſqu'à la perte de ſa raiſon, il me ſemble, Monſieur, qu'il y a beaucoup d'objections à faire contre une réſolution telle qu'on vous l'attribue.

Je vous lirai en même temps, quelques endroits de ſes propres lettres (je viens encore d'en recevoir une) dont pluſieurs ne peuvent manquer de vous convaincre que ce malheureux homme, revenu depuis peu à la raiſon, n'a pas beſoin d'autre châtiment que ſes propres réflexions. Je viens de lire en ce moment les copies des lettres poſthumes. Je vous les envoie toutes, à l'exception de celle qui étoit pour lui, & que je me réſerve à vous communiquer dans notre premier entretien. De grâce, reliſez celle qui vous étoit adreſſée, & celle qui étoit pour M. James Harlowe (*). Je vous les remets ſous les yeux, parce qu'elles regardent particuliérement le ſujet qui me porte à vous écrire. Elles

(*) Voyez Lettre XXXV Tome XIII.

me paroiſſent ſans réplique. L'impreſſion du moins qu'elles font ſur moi eſt aſſez forte pour me faire promettre au ciel de ne jamais tirer l'épée dans une querelle particulière.

Permettez-moi d'ajouter, que ce malheureux homme n'a donné aucun nouveau ſujet d'offenſe, depuis la viſite que vous avez rendue à Milord M.....; c'eſt-à-dire, Monſieur, depuis un temps où vous avez été ſi convaincu vous-même de la ſincérité de ſes intentions, que vous avez ſollicité votre chère couſine à lui pardonner.

Permettez-moi, Monſieur, de vous rappeler encore, (quoiqu'il n'en ſoit pas beſoin ſans doute, lorſque vous y penſerez de ſang froid) la promeſſe que vous avez faite à votre couſine mourante, une promeſſe ſur laquelle elle s'eſt repoſée avec confiance, & qui a ſervi, vous le ſavez, à rendre ſes derniers momens plus tranquilles.

Cher Colonel! réfléchiſſez que l'outrage la regardoit plus que perſonne. Sa famille entière a eu part à la cauſe. Elle a tout pardonné. Pourquoi ne pas imiter ce que nous admirons?

Vous me demandiez un jour, s'il étoit poſſible qu'un homme de cœur fût

capable d'une baſſeſſe préméditée. En général, je crois que le courage & la baſſeſſe ſont des qualités incompatibles. Mais, dans l'exemple préſent, le caractère de M. Lovelace prouve la vérité de cette obſervation commune, que toute règle a ſes exceptions. Je lui dois ce témoignage, qu'il n'y a point de mortel plus brave, ni plus habile, & qui ſe poſſède mieux dans l'exercice des armes. Ma penſée n'eſt point que cet éloge puiſſe faire impreſſion ſur le colonel Morden. Je ſais que, s'il n'eſt pas arrêté par des motifs ſupérieurs, autant que par ceux que je prends la liberté de lui rappeler, il me répondra que cette bravoure & cette habileté n'en font qu'un adverſaire plus digne de lui. C'eſt donc à ces *grands motifs* que je me réduis; avec d'autant plus de confiance, qu'une pourſuite ne paroîtroit pas juſtifiée aujourd'hui par la première chaleur du reſſentiment, & qu'après un mal irréparable, elle paſſeroit au contraire pour une vengeance froide & délibérée, dont un galant homme, tel que celui auquel j'écris en ce moment, ne ſera jamais capable.

Pardonnez, Monſieur, des inſtances ſi libres, à ma qualité d'exécuteur teſta-

mentaire, à mes promeſſes formelles, au ſouvenir que je conſerve des dernières volontés d'une perſonne qui me ſera toujours chère & reſpectable; ſouvenir fortifié pour un article exprès du teſtament & par les lettres poſthumes. Ardens comme nous le ſommes tous deux pour l'exécution de ſes précieux ordes, ſouvenons-nous qu'elle nous auroit diſpenſés volontiers de tous les autres articles, pour prévenir toutes ſuites fâcheuſes à ſon occaſion.

Je ſuis, cher colonel, votre, &c.

BELFORD.

LETTRE XI.

A mon cher couſin WILLIAM MORDEN, *pour lui être remiſe après ma mort.*

MON TRÈS-CHER COUSIN,

L'ÉTAT où je ſuis me faiſant douter ſi je ſerai capable de recevoir la viſite que vous me faites eſpérer quand vous ſerez de retour à Londres, je profite de l'occaſion, tandis que j'en ai la force,

pour vous témoigner ma ſincère reconnoiſſance des ſervices & des bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance juſqu'à préſent. Je vous remercie ſurtout de la généroſité avec laquelle vous venez de vous employer pour moi auprès de mes parens. Puiſſent les efforts que vous avez faits pour me rendre leur affection, attirer ſur vous les grâces & les bénédictions du ciel!

Mon but principal, en vous écrivant, eſt de vous demander avec inſtance, & de la maniere la plus ſolemnelle, que, lorſque vous apprendrez les particularités de mon hiſtoire, vous étouffiez tout déſir actif de vengeance que le reſſentiment pourroit allumer dans votre ame généreuſe. Souvenez-vous, mon cher couſin, que la vengeance appartient à Dieu, & qu'il ſe l'eſt réſervée : mon eſpérance eſt que vous n'envahirez pas ſes droits ſacrés. D'ailleurs, vous n'avez point à purger ma réputation, ni à venger mon honneur. Celui qui l'a offenſé s'eſt offert de lui-même, avant d'en être requis, à me rendre toute la juſtice que vous auriez pu lui arracher, ſi j'avois vécu. De plus, n'expoſeriez-vous pas votre vie dans le riſque égal qu'il faudroit courir avec le coupable même.

Le duel, Monſieur, je n'ai pas beſoin de le dire à une perſonne qui a été revêtue d'un caractère public, eſt non-ſeulement une uſurpation, un attentat ſur les droits de la Divinité; c'eſt encore une inſulte faite aux magiſtrats & aux loix d'un ſage gouvernement; c'eſt un acte d'impiété; c'eſt l'entrepriſe d'arracher une vie qu'il n'appartient pas à l'épée d'un particulier de prendre ni d'attaquer; c'eſt perdre & précipiter dans l'abîme une ame chargée de toutes ſes iniquités, en expoſant au même danger celle du triſte vainqueur; (¶) puiſque de deux hommes qui s'engagent dans un combat mortel, ni l'un ni l'autre n'a deſſein d'accorder à ſon ennemi cette *chance*, ce haſard de répentir & d'eſpérance en la divine miſéricorde que chacun des deux a la préſomption d'eſpérer pour ſoi-même. Ne cherchez point, je vous en conjure, à aggraver ma faute par une pourſuite ſanguinaire, qui ſeroit néceſſairement regardée comme une nouvelle ſuite de cette faute. Quand vous ſeriez sûr de la victoire, ne donnez pas à ce malheureux le mérite de périr par vos mains (§). Aujourd'hui c'eſt un traître, un vil ſéducteur; mais la perte de ſa vie & probablement celle de ſon

ame ne ſeroient-elles pas une expiation bien terrible des malheurs de *quelques mois ſeulement* : & qui d'ailleurs ont ſervi, par la faveur du Tout-Puiſſant, à me mettre en poſſeſſion du bonheur éternel ?

Si vous pouſſiez les choſes à cette extrémité, mon cher couſin, où s'arrêteroit le mal ? Qui le vengeroit de vous ? Et qui vous vengeroit de ſon vengeur ?

Laiſſez à la conſcience de ce malheureux homme, bien plus à plaindre que nous, le ſoin de me venger : elle le punira un jour au-delà même de ce qu'il mérite. Laiſſez-lui le haſard d'un répentir poſſible. Si le Tout-Puiſſant veut lui en accorder le temps, pourquoi le lui refuſeriez-vous ? Qu'il demeure le coupable agreſſeur ; qu'on n'ait point lieu de dire : à préſent Miſs Harlowe eſt cruellement vengée ; ou, (ce que le ciel daigne prévenir !) qu'on ne diſe pas que ſa faute, qui auroit dû être enſevelie avec elle dans ſon tombeau, s'eſt perpétuée, s'eſt aggravée par un malheur beaucoup plus grand que ſa perte.

Souvent, Monſieur, le plus coupable a vaincu celui qui l'étoit le moins. Je me ſouviens d'avoir lu que le comte de

Shrewsbury, ſous le règne de Charles II, ayant entrepris de ſe venger du plus cruel outrage qu'un homme puiſſe recevoir d'un autre, fut tué à Barn-Elms par le vil duc qui avoit eu la baſſeſſe de le déshonorer. (¶) Croyez-vous qu'on pût taxer d'injuſtice la divine Providence, quand il arriveroit toujours que l'uſurpateur de ſes droits divins fût puni de ſa préſomption par l'ennemi qu'il cherche à détruire, & qui tout criminel qu'il eſt, ſe trouve alors dans la néceſſité d'une juſte défenſe? (§)

Que le ciel ſoit avec vous, mon cher couſin, dans toutes vos entrepriſes! Je le prie encore une fois d'acquitter par ſes bontés pour vous toutes les vôtres pour moi. Vous m'avez donné des marques d'attachement dignes de votre cœur, & auxquelles le mien eſt extrêmement ſenſible. Vous avez voulu faire la paix entre des parens & une fille qu'ils avoient aimée, entre des oncles & une nièce qui leur avoit été chère. Vous avez tâché de me faire regarder comme une ſœur par deux perſonnes qui pendant un temps m'en croyoient digne. Ces preuves de votre attachement ſont infiniment au-deſſus de celle

que m'en donneroit une épée enſanglantée par un meurtre.

Soyez, mon cher couſin, le conſolateur de mes reſpectables parens, comme vous avez été le mien; & puiſſe la bonté du Ciel nous réunir dans cette éternité bien-heureuſe où j'eſpère être entrée quand vous lirez ceci. (¶) C'eſt la prière qui ſera dans mon cœur & ſur mes lèvres, juſqu'à ma fin. Mon cher couſin, mon ami, mon tuteur, (mais non pas mon vengeur, qu'il vous en ſouvienne) (§). Je ſuis votre affectionnée & très-obligée couſine,

CL. HARLOWE.

LETTRE XII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Samedi, 23 Septembre.

JE ſuis bien fâché, mon cher Monſieur, qu'il me ſoit échappé quelque choſe qui ait pu vous inquiéter. Je vous ſuis obligé des lettres que vous m'avez communiquées, & qui m'ont cauſé beaucoup de ſatisfaction. J'attends impatiemment les

autres que vous voulez bien me promettre. Je ſuis jaloux de voir tout ce qui a rapport à ma chère couſine, de quelque part qu'il vienne. (¶) Je laiſſe à votre diſcrétion le ſoin de juger ce qu'il convient que Miſs Howe voye ou ne voye pas d'une plume auſſi libre que la mienne.

J'admire la vigueur de ſon ame. Si elle étoit un homme, croyez-vous, Monſieur, que dans les circonſtances, elle voulût prendre vos avis ſur un ſujet pareil à celui qui fait l'objet de votre lettre ? (§)

Ne craignez point toutefois que ce que vous pourrez me communiquer me faſſe prendre aucunes meſures ſur leſquelles j'euſſe balancé ſans cette communication. Le cas, Monſieur, eſt d'une nature qui ne peut recevoir d'aggravation.

Cependant je vous aſſure que je n'ai formé aucune réſolution que je puiſſe regarder comme un lien. Il eſt vrai que je me ſuis exprimé avec chaleur ſur le fond de cette affaire. Eh! qui auroit pu s'en empêcher ? Mais je ne ſuis pas dans l'uſage de me déterminer ſur des points d'importance, avant que d'avoir à ma portée l'occaſion d'exécuter mes réſolutions. Nous verrons par quel eſprit le

jeune homme ſe laiſſera gouverner, lorſque ſa ſanté ſera bien rétablie, s'il continue de braver une famille qu'il a mortellement outragée, s'il .... Mais les réſolutions dépendant, comme j'ai dit, de pluſieurs circonſtances qui ſont encore douteuſes, appartiennent à l'avenir. J'avoue que juſqu'alors je trouve les argumens de ma couſine ſans réplique. Il n'eſt point d'homme *vertueux* qu'ils ne doivent perſuader. Mais, hélas! Monſieur, où eſt-il, l'homme vertueux?

A l'égard des vôtres, je me flatte, Monſieur, que vous ne ferez pas difficulté de me croire, lorſque je vous aſſure que votre avis & vos raiſonnemens ne ceſſeront jamais d'avoir ſur mon eſprit tout le poids qu'ils méritent, & que cette conſidération augmente, s'il eſt poſſible, par les inſtances que vous me faites d'après les pieuſes injonctions de ma couſine. Elles ſont très-convenables de votre part, Monſieur, non-ſeulement en qualité d'exécuteur teſtamentaire, qui repréſente celle dont il explique les volontés; mais encore à titre d'homme rempli d'humanité, qui fait des vœux pour l'avantage des deux parties.

Je ne ſuis pas plus exempt de violentes paſſions que votre ami; mais je ne les

crois capables d'être ſoulevées que par l'inſolence d'autrui, & jamais par ma propre arrogance. S'il peut arriver que mes défauts & mes reſſentimens m'engagent dans quelque démarche contraire à mon jugement & aux dernières intentions de ma couſine, ce ſera quelqu'une des réflexions ſuivantes qui emportera ma raiſon. Je ne vous cache point que ces réflexions me ſont toujours préſentes.

En premier lieu, le renverſement de mes propres eſpérances, moi, qui étois revenu avec celle de paſſer le reſte de mes jours dans la ſociété d'une ſi chère parente, à qui j'appartenois par un double lien, en qualité de couſine & de curateur.

"Enſuite je conſidère, & trop ſouvent „ peut-être pour l'engagement que j'ai „ pris à ſa dernière heure, que cette „ chère perſonne n'a pu pardonner que „ pour elle-même. Elle eſt ſans doute „ heureuſe; mais qui pardonnera pour une „ famille entière, dont le malheur ne „ peut finir qu'avec leur vie?

„ Que plus les parens de Miſs Clariſſe „ ont eu pour elle d'injuſtice & de rigueur, „ plus l'ingratitude eſt énorme, plus elle „ eſt odieuſe, de la part de celui qui s'en „ eſt rendu coupable. Quoi! Monſieur,

„ n'étoit-ce

„ n'étoit-ce pas aſſez qu'elle eût ſouffert
„ ce qu'elle a ſouffert pour lui? Etoit-ce
„ à ce barbare à la punir de ſes ſouffran-
„ ces? Le reſſentiment affoiblit ici mes
„ expreſſions. C'eſt quelquefois un de ſes
„ effets, lorſque la grandeur de l'offenſe
„ ſaiſit l'ame & l'irritent exceſſivement
„ à la première vue, & rend les paroles
„ inutiles. Donnez vous-même, Monſieur,
„ toute ſa force à cette réflexion.

„ Que l'auteur de ce crime ſi étendu
„ dans ſa chaîne l'a commis avec prémé-
„ ditation. Il s'en eſt fait un amuſement
„ dans la gaieté de ſon cœur. Pour éprou-
„ ver, dites-vous, Monſieur, la vertu
„ de ma couſine! Pour mettre une Cla-
„ riſſe à l'épreuve!... Lui avoit-elle donc
„ donné quelque ſujet de douter de ſa
„ vertu? La ſuppoſition eſt impoſſible.
„ S'il la prouve, c'eſt une autre raiſon
„ qui m'appelle... Mais j'ai promis de la
„ patience.

„ Qu'il l'a menée, comme je l'apprends
„ enfin, dans une maiſon d'infamie, pour
„ l'éloigner de toute reſſource humaine;
„ pour fermer l'accès de ſon propre cœur
„ à tout remords humain; & là, que, la
„ trouvant à l'épreuve de toutes les ruſes
„ & les impoſtures communes, il a mis
„ en uſage des méthodes indignes de l'hu-

„ manité, pour arriver à ſes déteſtables „ fins. — *Il m'a vue morte une fois*, „ dit dans ſon teſtament cet ange outragé.

„ Que je ne pouvois être informé du „ fond de l'attentat, lorſque j'ai vu le „ coupable au château de M... ; que con- „ ſidérant quel étoit l'objet de ſes entre- „ priſes, je ne pouvois ſuppoſer qu'il „ exiſtât ſur la terre un monſtre tel que „ lui. Qu'il me paroiſſoit naturel d'attri- „ buer le refus qu'elle faiſoit de ſa main „ à quelque reſſentiment paſſager, au re- „ proche intérieur de ſa propre foibleſſe, „ à quelque défiance de la ſincérité des „ offres, plutôt qu'à d'horribles baſſeſſes „ qui lui avoient porté le coup mortel, „ & qui l'avoient déjà conduite aux portes „ du tombeau, où peu de jours ont achevé „ de l'enfermer pour toujours.

„ Qu'il eſt plein de préſomption ; qu'il „ croit en impoſer par ſes inſolentes bra- „ vades, & par l'opinion qui s'eſt répan- „ due de ſon courage & de ſon habilité „ dans les armes.

„ Que, déshonorant, comme il fait, „ ſon nom & la nobleſſe d'un gentil- „ homme, il y auroit peut-être quelque „ mérite à l'effacer de la claſſe honorable „ dont il fait la honte.

„ Que la famille outragée n'a qu'un

„ fils, indigne à la vérité d'une telle „ ſœur ; mais fier, violent, emporté, & „ par conſéquent peu capable, comme il „ l'a déjà dû reconnoître, de meſurer ſes „ armes avec un homme de cette trempe; „ que la perte de ce fils, par une main „ ſi juſtement odieuſe, mettroit le com- „ ble à l'infortune de tous ſes proches, „ qu'il eſt réſolu néanmoins d'en courir „ les riſques, ſi je ne le préviens point, „ pouſſé peut-être à rendre une juſtice „ éclatante à la mémoire de ſa ſœur, par „ les remords même de ſa mauvaiſe con- „ duite, quoique l'entrepriſe puiſſe être „ fatale à ſa vie. „

Et puis, Monſieur, comptez-vous pour rien d'être témoin, comme je le ſuis à toute heure, de l'infortune & de la triſteſſe d'une famille à laquelle j'appartiens de ſi près par le ſang; (¶) d'une famille dont chaque membre, quoique oppoſé à cette alliance, tant qu'elle n'avoit pas lieu, ſe ſeroit infailliblement bientôt réconcilié avec cette admirable créature, ſi l'homme dont l'éclat de ſa famille & la richeſſe de ſa fortune couvroient l'indignité, lui avoit ſeulement rendu une juſtice des plus ordinaires! De les voir tous comme enſevelis dans leurs ſombres réflexions, l'air morne, la tête penchée, s'évitant l'un l'autre,

(eux, qui auparavant ne ſe réuniſſoient jamais que pour ſentir enſemble leur commun bonheur,) toujours à ſe dire que la dernière fois qu'ils avoient vu cette chère créature, c'étoit l'un à tel endroit, l'autre à tel autre, & dans telle attitude. Et pouvoient-ils imaginer que cette fois étoit la dernière ? (§) Se rappelant douloureuſement les perfections de la nièce, de la ſœur, de la fille qu'ils ont perdue ; & regardant déſormais leur opulence même comme une malédiction du ciel !

(¶) Son cabinet, ſa chambre & ſes armoires abandonnées à moi pour les dégarnir & ſatisfaire aux legs, complaiſance trop tardive de leur part, étant incapables d'y entrer eux-mêmes, & faiſant même uſage d'un petit eſcalier de derrière aſſez incommode pour éviter de paſſer devant les portes de ſon appartement.

Son parloir fermé. Les promenades, les retraites, le cabinet de verdure où elle ſe plaiſoit tant dans les beaux jours, où elle avoit coutume de travailler à ſes charmans ouvrages, & d'où elle ſortit pour aller au fatal rendez-vous, tous évités, ou parcourus avec trouble & précipitation, lorſqu'ils paſſent à côté ou vis-à-vis.

Ses perfections néanmoins ſans ceſſe

rappelées & citées l'une après l'autre ; pluſieurs traits, pluſieurs grâces, auxquelles on n'avoit pas fait d'attention auparavant, ou qu'on avoit paſſées légèrement dans la multitude des autres, remarqués à préſent & conſidérés à loiſir.

Les domeſtiques mêmes, auxquels on permet de s'étendre ſur ſes louanges devant leurs maîtres ; leur touchante éloquence dans leurs éloges. Leurs infortunés maîtres les écoutant & pleurant ! Quelquefois interrompant tout-à-coup les zélés panégyriſtes, preſſés par l'impatience & le remords, & étendant en vain leurs mains, & pouſſant des exclamations, — puis ſe remettant à écouter leurs domeſtiques, & pleurant de nouveau, — les encourageant même à leur répéter, comment ils étoient arrêtés par les étrangers & par ceux qui l'avoient connue, à redire les queſtions qu'on leur faiſoit ſur elle, & à leur conter quelque nouveau trait à ſon honneur. — Comme toutes ces circonſtances ajoutent à la déſolation !

Ils la voyent dans leurs ſonges, & aſpirent à la voir ; toujours c'eſt un ange à leurs yeux, accompagné d'une foule d'autres anges, toujours vêtue d'une robe éclatante de lumière ; toujours cherchant

à les conſoler, & eux lui répondant qu'il n'eſt plus pour eux de conſolation au monde.

Quel exemple elle donnoit! comme elle peignoit! quel goût! quelle adreſſe à l'aiguille! quelle charmante converſation! comme elle chantoit! comme elle pinçoit les inſtrumens! ſa voix étoit une muſique! ſon accent l'harmonie même!

Combien ſa converſation étoit inſtructive! auſſi comme elle étoit recherchée! elle faiſoit les délices de tout le monde, de tout âge, de tout ſexe & de toute claſſe! Cependant, quelle modeſtie, quelle douce complaiſance! Jamais il n'y eut mélange plus heureux & plus brillant de la dignité avec l'humble modeſtie!

Dans d'autres temps on vantoit ſa généroſité, ſa nobleſſe, ſon diſcernement dans ſes dons & ſes charités! pas une action qui n'eût quelque mérite! pas une attitude qui n'eût des attraits! Toujours décente & toujours également élégante, également aimable, ſoit qu'elle fût parée, ſoit qu'elle fût dans le ſimple négligé d'une ménagère. De quelque perſonne, de quelque action qu'on parle; c'eſt en avoir fait le plus grand éloge; c'eſt avoir cité le plus haut degré de perfection que de dire: elle a ce trait de Miſs Clariſſe

Harlowe : voilà ce que faiſoit Miſs Clariſſe Harlowe.

A préſent c'eſt la fille admirable ; la parente obligeante ; la tendre ſœur, (toute envie eſt éteinte !) l'amie zélée & fidelle ! l'affable, la bonne & bienfaiſante maîtreſſe ! pas une ſeule faute qu'on reproche à ſa mémoire ! Toute leur ſévérité pour elle, ils l'appellent cruauté, s'accuſent réciproquement l'un l'autre ; & tous ſe réuniſſent pour exalter ſon caractère, & ſe tourmenter eux-mêmes. (§)

Tel étoit, Monſieur, tel étoit l'ange dont le plus vil des hommes a privé le monde ! Vous, Monſieur, qui ſavez mieux que moi les barbares inventions qui ont fait le triomphe de cet étrange coupable, vous pourriez m'aider, s'il en étoit beſoin, à trouver des raiſons encore plus fortes, pour me perſuader que le déſir de la vengeance, dans un homme qui ſe croit fort éloigné de la perfection, paroîtroit excuſable à la pluralité des juges. D'autant plus, qu'abſent depuis ſix années, (¶) quoique la renommée & les eſpérances qu'elle donnoit depuis ſa tendre enfance, lui euſſent fait concevoir de ſa jeune couſine la plus haute eſtime, il n'a pu connoître qu'aujourd'hui la moitié de ſes perfections ! qu'aujourd'hui, lorſque

nous avons perdu, perdu pour jamais cette admirable fille! (§) Mais je veux écarter toutes ces idées, & je ne fais pas difficulté de répéter que je n'ai encore pris aucune réſolution, dont je doive me faire une loi. S'il m'arrive d'en former, je ſerai charmé, Monſieur, qu'elles ſoient d'une nature qui puiſſe mériter l'honneur de votre approbation.

Je vous renvoie les copies des lettres poſthumes. Je reconnois l'humanité de votre cœur, dans les motifs qui vous ont porté à me les communiquer, & je vous en remercie ſincèrement. C'eſt apparemment par les mêmes vues louables que vous avez gardé celle qui s'adreſſe à ce méchant homme.

(¶) J'ai le deſſein d'aller rendre une viſite à Miſs Howe, & de lui remettre moi-même la bague à diamans, & les autres legs que ſon amie lui a faits, & qui ſe trouvent ici. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

MORDEN.

M. Belford, dans ſa réponſe à cette lettre, inſiſte encore fortement ſur les intentions & la prière de Clariſſe mourante à ſon couſin: il marque au Colonel ſa joie de ce qu'il n'a formé aucuns pro-

jets de vengeance, & il eſpère tout de ſa prudence & de ſon reſpect pour la promeſſe qu'il a faite à ſa chère couſine. Il remet à leur entrevue à Londres à lui raconter la fin funeſte des deux agens les plus criminels qui ayent eu part à la ruine de ſa couſine. Ces deux morts tragiques, dit-il, jointes au délire de M. Lovelace, ſemblent annoncer que la Providence s'eſt déjà chargée de la punition de ces miſérables. Il prie le Colonel de lui indiquer le jour où il compte ſe rendre à Londres, afin qu'il ne s'abſente pas pendant ce temps-là. Son deſſein (qu'il lui laiſſe ignorer,) eſt de prévenir une entrevue entre lui & M. Lovelace, qui pourroit ſe rencontrer vers le même temps à Londres dans ſon paſſage à Douvres, pour quitter le royaume. (S)

(¶) LETTRE XIII.

LE COLONEL MORDEN à M. BELFORD.

Mardi, 26 Septembre.

MON CHER MONSIEUR,

NOUS devons nous féliciter tous deux, d'avoir déjà terminé avec la famille tous les articles du teſtament où elle a quelque intérêt. Vous avez laiſſé pluſieurs points à ma prudence ; en conſéquence j'ai fait eſtimer les bijoux perſonnels de ma chère couſine. Et je vous en rendrai compte, à leur plus haute valeur, à mon retour à la ville, ainſi que des autres objets que vous avez bien voulu confier à ma diſcrétion. J'ai fait préſent de ces bijoux à ma couſine Dolly, en reconnoiſſance de ſa tendre affection pour la chère défunte. J'en ai informé Miſs Howe, qui a été auſſi ſatisfaite de ce que j'avois fait, que ſi elle les eût achetés pour elle-même. Comme elle eſt richement fournie en bijoux ; le ſeul motif qu'elle eût pu avoir pour déſirer d'acquérir ceux-ci, ſeroit

parce qu'ils avoient appartenu à ſa chère amie.

On a fait auſſi l'eſtimation des bijoux de la grand-mère, & l'on m'en remettra l'argent, qui ſera dépoſé entre vos mains, pour être employé ſuivant les diſpoſitions du teſtament.

Mde. Norton, de l'aveu unanime de tout le monde, fait ſes préparatifs pour entrer dans ſon office d'intendante du *Boſquet*. Mais je ne crois pas qu'elle faſſe encore un long ſéjour dans ce bas monde.

J'ai été, comme je vous en avois prévenu, faire viſite à Miſs Howe, & lui préſenter moi-même, ainſi qu'à ſa mère, leurs différens legs. Vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous communique quelques remarques ſur cette jeune dame, ſi chérie de ma couſine; & que d'ailleurs vous ne connoiſſez pas perſonnellement.

Il n'exiſta jamais une amitié plus conſtante & plus noble entre deux femmes, que celle dont furent unies ma chère couſine & Miſs Howe. Juſqu'au moment où ce méchant homme eſt venu y mettre fin. L'amitié, M. Belford, eſt généralement parlant, une flamme trop ardente pour les eſprits femelles. Une lumière qui brûle rarement d'un feu égal & conſ-

tant dans leurs mains, & qui ſouvent égare le ſexe & le précipite dans des écarts inſenſés. Comme tout ce qui eſt extrême, elle eſt rarement durable. L'état du mariage qui n'eſt que l'amitié exaltée au plus ſublime degré, abſorbe généralement toutes les autres affections de femme à femme, & cela, ſoit que le nœud en ſoit formé ſous d'heureux ou de malheureux auſpices. Quelle eſt la femme dont l'ame ſoit capable de deux chaudes amitiés à-la-fois? Je ne prétends faire ici qu'une obſervation générale; & l'amitié qui régnoit entre ces deux amies, en eſt une exception remarquable; qu'elles ne doivent qu'à leurs rares perfections. Si ces qualités étoient plus communes dans leur ſexe, on verroit les exceptions ſe multiplier en ſa faveur. Toutes deux avoient reçu une éducation cultivée, & même tout autant que l'eſt la nôtre. Toutes deux avoient un eſprit avide des connoiſſances utiles & honnêtes; toutes deux avoient une immenſe lecture; un goût infatigable pour écrire; & je penſe que cette habitude du ſtyle épiſtolaire, priſe de bonne heure, eſt un des moyens les plus puiſſans pour ouvrir & perfectionner l'intelligence de l'un & de l'autre ſexe. Toutes deux étoient généreuſes, riches

en

en fortune, & par conſéquent hors de cette dépendance, qui ſouvent détruit la familiarité, le véritable ciment de l'amitié. Elles excellèrent toutes deux dans des genres différens, & l'une ne fut jamais envieuſe de l'autre. Le ciel les avoit douées d'un jugement net, d'un diſcernement exquis, & d'une raiſon ſolide; & dès le commencement de leur intimité, (c'eſt de Mde. Norton que je tiens une grande partie de mes lumières,) chacune voyoit dans l'autre beaucoup à aimer, & quelque choſe à craindre; & cependant elles s'étoient impoſées comme une condition indiſpenſable de leur amitié, de ſe dire mutuellement leurs fautes & leurs défauts, & de ſe remercier de l'uſage de cette liberté. L'une étoit naturellement douce, l'autre l'étoit devenue par l'effet de ſon affection & de ſon admiration pour ſa ſublime amie. Jamais caractères ne furent mieux aſſortis pour former une amitié durable.

Je prendrai cependant la liberté de blâmer Miſs Howe ſur ſa conduite envers M. Hickman, & j'en conclurai qu'il ne faut jamais laiſſer prendre ſur ſoi trop d'empire aux femmes, même à celles qui ont le plus de ſens & de raiſon.

Je crois n'avoir pas beſoin de vous

prier de ne pas communiquer à cette jeune & pétulante demoiſelle les réflexions que je me permets ici ſur ſon caractère.

Je ſuis sûr que ma couſine n'approuvoit point la conduite de Miſs Howe envers ce gentilhomme : conduite qui donne matière à parler à tous ceux qui connoiſſent M. Hickman. Une jeune perſonne auſſi ſage, auſſi ſenſée, peut-elle être indifférente à leur cenſure ? Car elle ne peut l'ignorer. M. Hickman eſt réellement un digne & honnête homme. Tout le monde parle de lui avantageuſement; mais il eſt d'un caractère doux & endurant ; il adore Miſs Howe & l'amour ne ſouffre point un air de dignité même légitime avec l'objet qui l'inſpire. Cependant M. Hickman aura beaucoup de peine à reſſaiſir les rênes qu'il a cédées ; à moins qu'abuſant elle-même d'une autorité dont elle paroît aujourd'hui trop aſſurée, lorſqu'une fois elle n'aura plus à accorder de faveurs qu'il ne ſoit en droit de lui demander, elle ne le provoque à ſecouer enfin un joug trop peſant. Si la choſe arrivoit & qu'il vînt alors à la négliger, Miſs Howe eſt de toutes les femmes que je connois, la plus incapable de ſoutenir ce

refroidiſſement. Elle ſouffriroit alors plus qu'elle ne l'a jamais fait ſouffrir : car un homme qui n'eſt pas heureux dans l'intérieur de ſa maiſon peut aller s'en diſtraire au dehors, reſſource qu'une femme ne peut pas auſſi facilement employer ſans ſcandale.

Permettez-moi encore une réflexion ſur Miſs Howe. C'eſt qu'il me paroit évident que par ſa conduite hautaine envers cet homme reſpectable, elle s'eſt engagée elle-même dans une difficulté dont elle ne ſait comment ſortir avec cette grâce qui accompagne toutes ſes actions. Elle eſt dans l'intention de ſe conſerver M. Hickman Je crois même quelle ne le hait pas, & il en coûtera beaucoup à ſon amour propre, de deſcendre de cette hauteur où elle s'eſt guindée.

D'ailleurs il eſt un autre déſagrément que cette conduite envers M. Hickman lui fera eſſuyer; c'eſt que la manière dont elle le traite fait concevoir à tout le monde (car elle ne ſait pas diſſimuler) une opinion de M. Hickman bien inférieure à celle qu'il mérite, & le tort qu'elle lui fait à préſent en le décréditant ne tombera-t-il pas ſur elle-même?

Mde. Howe en eſt allarmée. Car elle

a pour M. Hickman une prédilection bien méritée ; mais (autre défaut dans Miſs Howe) ſa mère n'a plus ſur elle toute l'autorité qu'une mère doit avoir. Miſs Howe eſt véritablement une perſonne de beaucoup d'eſprit; mais il faut un jugement ſupérieur, beaucoup de douceur dans le caractère & une grande diſcrétion dans un enfant parvenu à l'âge nubile, pour qu'elle ſache montrer aux yeux de tout le monde qu'elle ſait allier dans ſon cœur le reſpect & l'amour pour une mère dont les talens ſont ſi viſiblement inférieurs aux ſiens.

Miſs Howe eſt d'un caractère franc, noble, généreux; ſa mère n'a aucune de ſes belles qualités. Les pères & mères qui ſont jaloux de ſe conſerver la vénération de leurs enfans, devroient avoir grand ſoin de ne pas leur laiſſer entrevoir, ni dans leur conduite, ni dans leurs manières, ni dans leurs principes, des inconſéquences qu'eux-mêmes blâmeroient dans les autres.

M. Hickman peut cependant ſe dire pour ſa conſolation qu'il n'a pas plus à ſouffrir de la vivacité de Miſs Howe que ſa mère elle-même, & comme il a eu le temps de la connoître & d'être averti d'avance, s'il trouve en elle une épouſe

auſſi verte, auſſi impérieuſe qu'elle s'eſt montrée pour lui maîtreſſe hautaine ; c'eſt à lui-méme qu'il devra s'en prendre plutôt qu'à elle, s'il s'obſtine à lui faire ſa cour, & s'il haſarde de l'épouſer malgré des apparences auſſi menaçantes.

Il eſt encore une autre circonſtance que les hommes d'un bon naturel qui épouſent des femmes trop vives, peuvent enviſager dans l'avenir avec ſatisfaction, une circonſtance qui généralement abbat la fierté des dames & les *apprivoiſe* pour ainſi dire : comme cet événement ne peut manquer de rapprocher davantage M. Hickman & Miſs Howe, & de les mettre plus au niveau l'un de l'autre, il devra ſe féliciter doublement, quand il arrivera.

Mais après tout il y a quelque choſe de ſi franc, de ſi aimable, de ſi brillant dans le caractère de Miſs Howe, quoiqu'il ſoit aujourd'hui viſiblement obſcurci par le chagrin, qu'il eſt impoſſible de ne pas l'aimer, même pour ſes défauts. Elle pourra faire, & j'eſpère qu'elle le ſera, une épouſe obligeante pour M. Hickman ; ſi elle l'eſt, c'eſt un mérite de plus qu'elle aura à mes yeux. Comme elle n'aura jamais à craindre avec lui ni contrainte, ni deſpotiſme, elle peut

un teſtament, ſitôt & ſi ponctuellement exécuté dans preſque tous ſes autres points, ne ſeroit pas le ſeul qui reſteroit vain & mépriſé.

Sa réponſe fut qu'elle y refléchiroit, & elle me fit une révérence d'un air à me faire entendre qu'elle me croyoit ſorti hors de ma ſphère, plus que je ne lui aurois laiſſé lieu de le croire, ſi elle m'eût permis de diſcuter ce point avec elle.

Je la trouvai en grand deuil, ainſi que ſa femme-de-chambre : il paroît qu'il y avoit eu à cette occaſion un grand débat entre ſa mère & elle. La mère avoit pour elle les termes du teſtament, & avoit en vue l'intérêt de M. Hickman. Car ſa fille avoit déclaré qu'elle le porteroit pendant ſix mois au moins; mais la jeune fille l'avoit emporté. "Il ſeroit „ bien étrange, diſoit-elle, que moi „ qui ne ceſſerai de déplorer juſqu'à la „ dernière heure de ma vie, la perte irré„ parable que j'ai faite, je ne puſſe „ montrer au monde les ſignes de mon „ affliction pendant quelques mois„.

M. Hickman, de ſon côté loin de dire un mot pour s'oppoſer à ce deſſein, le même jour que Miſs Howe prit le deuil, vint lui rendre viſite dans le méme coſ-

tume qu'il avoit fait prendre auſſi à ſes gens & à ſa voiture.

S'il avoit conſulté la mère, c'eſt ce que je ne ſais pas; mais la fille n'en ſut rien qu'au moment où elle le vit. Elle le regarda avec ſurpriſe, & lui demanda de qui il portoit le deuil.

De la chère & à jamais chère Miſs Harlowe, répondit-il. — Elle parut un peu déconcertée. A la fin; tout le monde, dit-elle, doit pleurer la perte de ma Clariſſe. Mais qui croyez-vous, homme, (c'eſt le nom qu'elle lui donna dans ſon caprice) obliger par cet extérieur?

Il y a plus que l'extérieur, Madame. Je n'ai jamais aimé ma propre ſœur, toute digne qu'elle eſt de l'être, plus que je n'ai aimé Miſs Clariſſe Harlowe. C'eſt moi-même que j'oblige en cela, & ſi ce n'eſt pas vous déſobliger, c'eſt tout ce que je déſire.

Elle le regarda, m'a-t-on dit, de la tête aux pieds. Elle ne ſavoit d'abord, ſi elle devoit s'offenſer ou paroître flattée de cette attention. A la fin: j'ai cru d'abord, dit-elle, que vous pouviez avoir un motif plus préſomptueux & plus hardi; mais vous pourriez être, comme dit maman, un homme rempli de bonnes intentions, quoiqu'en général

vous ayiez l'eſprit un peu gauche..... Cependant comme le monde eſt enclin à la cenſure & pourroit nous croire plus proches parens que je ne voudrois qu'il crût, c'eſt à moi d'éviter de paroître en votre compagnie.

Mais permettez-moi d'ajouter, M. Belford, que ſi cette manière de faire ſa cour, qui n'eſt point un vain compliment, puiſque ce digne homme ne parle jamais de ma couſine ſans émotion, n'engage pas Miſs Howe à abréger le terme après lequel il aſpire, je dirai que Miſs Howe a moins de généroſité dans le caractère que je ne ſuis diſpoſé à lui en accorder.

Vous voudrez bien excuſer, M. Belford, des détails auxquels vous m'avez vous-même encouragé.

A préſent que je vois chaque article du teſtament de ma chère couſine conduit à une heureuſe exécution, je vais m'occuper du mien. Je veux ſuivre l'exemple de cette chère fille & donner raiſon de chaque article, pour ne laiſſer aucune matière à conteſtations après mes jours.

Qui peut empêcher un homme de régler ſes dernières diſpoſitions, qu'une crainte puſillanime de la mort, crainte

indigne d'un être qui eſt auſſi certain de mourir qu'il l'eſt d'être né.

J'eſpère aller bientôt vous ſaluer à Londres. En attendant, je ſuis avec la plus profonde eſtime, Monſieur,

Votre très-humble & affectionné ſerviteur,

W. MORDEN. (§)

(¶) LETTRE XIV.

M. BELFORD à Miſs HOWE.

Jeudi, 28 *Septembre.*

MADAME,

J'AI l'honneur de vous envoyer avec la préſente, comme je vous l'ai promis (*) les copies des lettres poſthumes de votre incomparable amie.

Vous y trouverez auſſi quelques autres lettres, entre autres la copie d'une de M. Lovelace (†) commencée le 14, & continuée juſqu'au 18. Vous verrez,

(*) Voyez Lettre III de ce volume.
(†) Voyez Lettre IV. *Ibid.*

Madame, le déſordre effrayant où eſt ſon eſprit, & ſes profonds remords.

M. Lovelace m'a envoyé redemander cette lettre, je l'ai ſatisfait, mais après en avoir pris copie. Comme il n'en ſait rien, je vous prie de ne la communiquer à perſonne qu'à M. Hickman; que ce digne gentilhomme la liſe, c'eſt comme ſi perſonne ne l'avoit lue que vous.

Vous voudrez bien obſerver, Madame, qu'une lettre du colonel Morden, que vous trouverez incluſe, n'eſt qu'une copie.

Si vous déſirez d'en ſavoir la raiſon, j'avouerai franchement que la lettre originale contient quelques réflexions libres, mais reſpectueuſes ſur vos délais pour accomplir l'article du teſtament de votre chère amie, qui vous concerne. Par égard pour ce digne gentilhomme & d'après ſa recommandation expreſſe, j'ai ſupprimé cette partie de ſa lettre.

Cependant me permettrez-vous, Madame, de vous dire que moi-même je n'aurois pu croire que la chère Miſs Howe de mon inimitable teſtatrice, auroit été la plus pareſſeuſe à remplir une dernière volonté de ſa chère amie, qu'il ne dépend que d'elle d'accomplir, ſurtout quand ſon exécution doit faire le

bonheur d'un des hommes les plus méritans de l'Angleterre & auquel elle a deſſein, comme je le préſume, d'accorder l'honneur de ſa main.

Excuſez-moi, Madame; j'ai pour vous la plus ſincère vénération & je ne voudrois pas vous déplaire pour le monde entier.

Je ne me permets aucune remarque ſur les lettres que je vous envoie, ni ſur la mort effrayante que je vais vous annoncer de deux miſérables qui ont été les complices les plus criminels dans l'affaire de votre adorable amie. L'une eſt l'infâme Sinclair; l'autre un homme qui ſans doute vous a été connu par les lettres de cette innocente victime ſous le nom de Tomlinſon.

La miſérable femme eſt morte dans les plus cruelles tortures & le plus affreux déſeſpoir : l'autre a péri de bleſſures qu'il avoit reçues, à ſon corps défendant, en faiſant ſon métier de contrebande : mais tous les deux s'accuſant, dans leurs derniers momens de la part qu'ils avoient eue à la ruine de la plus excellente de toutes les femmes, comme du crime qui leur cauſoit le plus de remords.

Permettez-moi de dire, Madame, que

ſi le tableau des maux dont cet infortuné Lovelace eſt tourmenté au fond de ſon ame, comme vous pourrez le voir par ſa lettre, ni celui des remords affreux dont cette malheureuſe famille des Harlowes eſt déchirée, comme vous le verrez par celle du colonel Morden, n'excitent point votre pitié, au moins ils doivent exciter votre terreur; & cependant je ne ſerois pas ſurpris que le juſte ſentiment de la perte irréparable que vous avez faite, n'endurcît contre la pitié votre cœur, qui dans une occaſion moins extraordinaire, auroit perdu un de ſes plus grands charmes, s'il n'étoit plus compâtiſſant.

Je ſuis, Madame, avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnoiſſance,

Votre, &c.

J. BELFORD. (S)

(¶) LETTRE XV.

Miſs HOWE à M. BELFORD.

Samedi, 30 *Septembre.*

JE ne m'attendois guères, Monſieur, à devoir à aucun homme une auſſi grande obligation que celle dont je vous ſuis redevable ; & cependant ce que vous m'avez envoyé m'a briſé le cœur & perdu les yeux.

J'ai été agréablement ſurpriſe en apprenant que vous avez ſi promptement & ſi heureuſement terminé la partie de votre office, qui regardoit la famille.

Il eſt à préſumer qu'après la fin terrible, que vous m'annoncez, des deux complices de cet homme infernal, la foudre ne s'arrêtera pas ſuſpendue ſur la tête du chef : en vérité, c'eſt une ſorte de plaiſir pour moi d'imaginer le tonnerre roulant vers cette tête dévouée, d'où ſont ſorties tant de noires intrigues ; mais quoique je ne voie pas que M. Morden ait tout-à-fait tort dans les motifs de ſon reſſentiment en qualité de couſin & de curateur de la chère

Clariſſe, cependant je penſe que vous aurez grandement raiſon, en votre qualité d'exécuteur teſtamentaire, de l'en détourner & de vous conformer aux injonctions formelles & preſſantes du teſtament.

Mais quelle lettre que celle de cet homme infernal! je ne puis y faire aucune obſervation, comme je ne puis, pour des raiſons bien différentes, jeter les yeux ſur les lettres poſthumes de ma chère amie & particulièrement ſur celle qu'elle lui a écrite. Oh, M. Belford, que d'innombrables perfections ſe ſont évanouies, quand ma Clariſſe a pouſſé le dernier ſoupir!

Si la décence eſt obſervée dans ces lettres (car je n'ai pas encore eu la patience d'en lire plus de deux ou trois, avec cette lettre horrible que je vous renvoie ci-incluſe) je pourrai peut-être dans quelque temps d'ici être curieuſe de lire, à la lueur de ces lettres, dans le cœur des méchans. Quoique cette eſpèce d'hommes doivent être en horreur aux ames vertueuſes, quand le fond de leur ame eſt à découvert, comme je ſuppoſe qu'il l'eſt dans ce que vous m'envoyez, on peut y trouver des avertiſſemens utiles.

& apprendre à déteſter des miſérables auſſi abandonnés & auſſi pervers.

Si vos projets de reforme ſont ſérieux, vous ne ſerez pas offenſé que je ne faſſe aucune exception en votre faveur dans cette occaſion. Et ma franchiſe vous offre un moyen de juger vous-même de la ſolidité de vos réſolutions.

On voit par la lettre de ce méchant homme qu'il eſt des femmes encore plus méchantes que lui; mais voyez juſqu'où un commerce criminel avec les démons de votre ſexe peut conduire les malheureuſes dont vous avez ruiné les mœurs! Car ces femmes furent d'abord innocentes. Ce fut un homme qui les rendit tout autres. Le premier méchant les jeta peut-être à de plus méchans que lui, & ceux-ci à de pires encore, juſqu'à ce qu'enfin, elles commencèrent à ſe tranſformer en démons incarnés : on n'arrive pas en un jour au comble de la méchanceté ou de l'opprobre, comme je l'ai ſouvent entendu obſerver.

Mais que cet homme, ou plutôt ce monſtre, oſe maudire ces femmes, & maudire la famille de la chère défunte (quelque implacable qu'elle ſe ſoit montrée pour elle) afin d'alléger le fardeau dont il s'eſt volontairement chargé, &

ſous lequel il gémit aujourd'hui, c'eſt ajouter la baſſeſſe à la méchanceté! En vain prétendra-t-il un jour à venir rejeter une partie de ſon crime ſur les parens de l'infortunée ou ſur ces complices vulgaires; ſon crime lui ſera adjugé tout entier comme appartenant à lui ſeul, quoiqu'il ſoit très-poſſible que les autres auſſi trouvent leur châtiment; & il eſt manifeſte qu'ils l'ont déjà trouvé; les premiers dans les inutiles reproches qu'ils ſe renvoyent les uns aux autres; les derniers, de la manière dont vous me l'avez annoncé.

La lettre du ſcélérat n'a été vue de perſonne, pas même de M. Hickman; car, je dois vous dire, Monſieur, que je n'en ſuis point encore au point de penſer que ce ſoit la même choſe que ſi elle n'eût été vue que de moi. M. Hickman, comme le reſte de ſon ſexe, ſe prévaudroit d'une indulgente foibleſſe: une diſtinction de ma part doubleroit à ſes yeux ſon exiſtence. Rampans juſqu'à terre, ou uſurpateurs inſolens, voilà ce que vous êtes tous. Qu'on vous accorde aujourd'hui une faveur, demain vous l'attendez comme un droit.

Je ſuis, comme vous voyez, bien libre & ſincère avec vous, & j'ai deſſein

de l'être plus encore dans une autre lettre, en réponſe aux inſtances que vous & le colonel Morden me faites ſur un point où il m'importe de m'expliquer devant l'exécuteur teſtamentaire de ma chère amie, & devant le ſeul parent qui ſe ſoit montré honnête & tendre pour elle.

Je ne puis qu'applaudir à la généroſité du colonel Morden envers Miſs Dolly Hervey.

Oh que n'eſt-il arrivé aſſez tôt pour ſauver mon inimitable amie des noirs complots du plus vil des hommes & de l'envieuſe malice d'un frère & d'une ſœur auſſi baſſement intéreſſés qu'implacables & durs !

ANNE HOWE. (G)

(¶) LETTRE XVI.

Miſs HOWE à M. BELFORD.

2 Octobre.

LORSQUE vous me queſtionnez, Monſieur, comme vous le faites, & ſur un ſujet qui me touche de ſi près, au nom & ſous le caractère du repréſentant de ma meilleure amie, caractère que vous avez juſqu'ici dignement ſoutenu dans toutes vos opérations, vous avez un titre irrécuſable à mon affection & à mes égards, ſurtout lorſque vos inſtances ſont appuyées par un homme que je regarde comme le plus cher & le plus proche parent de ma chère amie, parce qu'il eſt le plus digne d'elle. Il s'eſt montré, à ce qu'il paroît, un aſſez rigoureux cenſeur de ma conduite, puiſque votre politeſſe ne vous a pas permis de m'envoyer ſa lettre originale, mais ſeulement une copie où vous avez ſupprimé ces réflexions ſévères qui me regardent.

Je préſume cependant que cette alarmante liberté du colonel ne s'étend pas au-delà du ſujet dont vous m'avez l'un

& l'autre déjà parlé en paſſant, vous avez donc l'air de ne me pas croire auſſi portée à ſatisfaire pour ma part aux dernières volontés de ma chère amie, que je me montrois jalouſe de les voir ponctuellement remplies par les autres, reproche que je ne dois pas tout-à-fait paſſer ſous ſilence.

Vous avez ſans doute obſervé que je me fais une ſorte de gloire de déclarer franchement & ſans réſerve mes ſentimens, ſur tous les points dont j'entreprends de parler, & je ne ſerois pas ſurpriſe que me voyant en agir ſans façon & ſans cérémonie avec vous à notre première connoiſſance ſi nouvelle, vous ne ſoyez prêt à me taxer en vous-même, ſi vous ne l'avez pas déjà fait, du défaut de ceux qui voulant ſe montrer au-deſſus de la flatterie & de l'hypocriſie, tombent dans l'impoliteſſe & peut-être dans la groſſièreté; défaut ordinaire de toutes perſonnes qui négligeant de corriger en elles des vices qui tiennent à leur conſtitution, cherchent à les colorer du vain nom de quelque vertu, tandis qu'ils ne ſont peut-être que l'effet d'une arrogance innée ou au moins les ſuites d'une habitude & d'une rouille contractée qu'ils ne pourroient enlever, ſans ſe donner

une peine qu'ils n'ont pas le courage de prendre.

Vous voyez, Monſieur, que j'ai celui d'être auſſi franche avec moi-même, qu'avec vous, & ce que je vais vous écrire, vous confirmera encore plus dans cette opinion. J'ai cependant grand ſoin de ne pas oublier que celles de notre ſexe qui ne ſavent pas conſerver une certaine dignité, & ſe faire reſpecter du vôtre, s'expoſent à s'avilir elles-mêmes dans votre eſprit, & peut-être à ſe voir récompenſées de leur modeſte défiance par le mépris & l'inſulte.

Quant au mépris, je tâcherai de n'en point mériter; & pour l'inſulte je ne la ſouffrirai jamais.

Dans quelques lettres de ma chère amie, que vous avez eues en votre poſſeſſion, & que vous devez avoir encore pour les faire tranſcrire, vous pouvez trouver quelques réprimandes amicales, mais ſévères, à l'occaſion d'une vivacité, ſinon naturelle, au moins d'habitude, & qu'elle ſe plaiſoit à m'imputer.

J'avois ſongé d'abord à vous donner ſon accuſation contre moi dans ſes propres termes, tirés d'une de ſes lettres qu'elle me remit elle-même en prenant congé de moi dans la dernière viſite dont

elle m'honora ; mais j'y ſuppléerai par un aveu plus fort encore & moins ménagé. J'avouerai donc que je ſuis d'un caractère hautain, ingouvernable & violent. Voilà ce que je dis de moi. *Incapable de ſouffrir la contradiction* ; c'eſt ce que diſoit ma chère amie, & elle auroit dû ajouter, *de tout autre que d'elle*, la chère ame ! ne viſant point à cette affabilité, à cette douceur qui avoiſine une bonté paſſive & ſans réaction, qualités qu'elle me dit dans cette lettre que j'ai été prête à vous communiquer, être les attributs caractériſtiques & indiſpenſables d'une jeune perſonne vraiment aimable & accomplie. Elle doit, dit-elle encore, ne pas montrer plus de fiel qu'une colombe ; jamais elle ne devroit connoître ce que c'eſt que la chaleur & le ton véhément, ſi ce n'eſt dans la cauſe de la religion ou de la vertu, & encore dans les occaſions où ſon honneur, celui d'un ami, ou celui d'une perſonne innocente eſt compromis.

A préſent, Monſieur, que je ne puis m'empêcher de m'avouer coupable de ce chef d'accuſation, croyez-vous que le célibat ne ſoit pas le parti qui me convienne ? A moi ſurtout, qui fais profeſſion de croire que ſur cent individus de votre

ſexe, à peine s'en trouve-t-il un auquel une femme qui a du jugement & de l'ame, puiſſe promettre reſpect & obéiſſance, quoique vous nous faſſiez jurer l'un & l'autre vœu dans cette formule ſolemnelle qui nous unit, ou plutôt qui nous enchaîne à vous par le mariage!

Quand je jette un coup-d'œil ſur toutes les perſonnes mariées de ma connoiſſance, & que je vois comment elles vivent, & ce qu'ont encore à ſouffrir celles qui vivent le mieux, je ſens accroître mon dégoût pour cet état.

Votre ſexe ſait bien ce qu'il fait, en nous faiſant élever depuis notre enfance comme de vraies idiotes; il veut nous préparer à porter le joug que vous devez nous impoſer un jour, & nous empêcher de vous mépriſer de tout notre cœur, (ce qui ne manqueroit pas d'arriver, ſi nous avions reçu une éducation ſemblable à la vôtre,) pour votre ignorance; comme vous nous forcez ſouvent de vous mépriſer pour votre inſolence.

Voilà, Monſieur, quelques-unes de mes idées. Avec de pareilles notions, permettez-moi de vous réitérer encore ma queſtion; penſez-vous que je doive jamais ſonger à me marier?

Si j'épouſe quelque vaurien impérieux & d'une ame ſordide, croyez-vous que je puiſſe vivre avec lui? & s'il y a entre nous contrariété de caractères, eſt-il juſte que, pour l'honneur de la réputation de l'un ou de l'autre, un homme ſoit affligé d'une femme telle que moi?

J'ai pendant long-temps tenu bon contre toutes les offres qui m'ont été faites, & contre toutes les perſuaſions de ma mère, & à vous dire la verité, ma réſiſtance a été d'autant plus opiniâtre, que la perſonne ſur laquelle mon premier choix étoit tombé, n'étoit approuvée ni de ma mère, ni de ma chère amie. C'eſt ce qui me fixa dans mon orgueil & dans mon obſtination. Car, quoique je ſois demeurée convaincue quelque temps après que mon choix n'eût été ni prudent ni heureux, & que ce maſque trompeur n'étoit point ce qu'il m'avoit fait croire, il ne m'étoit pourtant pas aiſé de ſonger à un autre homme, & en vérité, d'après la découverte que j'avois faite de ſon caractère, j'avois pris une averſion décidée pour votre ſexe.

Enfin, M. Hickman ſe préſenta, un homme en vérité digne d'un meilleur choix. Il eut le bonheur, (c'en fut un à ſes yeux,) d'être agréable, & de faire

faire aggréer ſes propoſitions à ma mère.

Quant à moi, j'avoue que ſi j'avois eu à choiſir un frère, M. Hickman auroit été le mien. Vertueux, ſage, ſincère, bon ami, comme il l'eſt; mais je n'avois point de penchant pour le mariage; comme d'un autre côté je ne voyois dans le monde perſonne qui fût digne de la main de ma chère amie. Mais ni ſes parens, ni les miens ne voulurent nous permettre de reſter célibataires.

Un jour enfin, on lui propoſa avec chaleur ce déteſtable Lovelace, & lorſqu'elle n'avoit encore pour lui que de l'indifférence, les procédés malhonnêtes des Harlowes envers lui, (car alors, Monſieur, on ne ſavoit pas encore qu'il étoit Belzébuth en perſonne,) leurs tentatives pour forcer l'inclination de mon amie, d'abord en faveur d'un homme indigne d'elle, enſuite en faveur d'un autre, *uniquement par antipathie pour Lovelace*; toutes ces vexations excitées par les caprices d'un frère inſenſé, changérent l'indifférence de ſon ame naturellement généreuſe, en un ſentiment de préférence, que ſans cela elle n'auroit jamais eu pour un homme de ſon caractère.

Alors on me propoſa à moi M. Hick-

man. Je le refuſai à différentes repriſes. Il perſiſta : ma mère devint ſon avocate. Ma mère mit auſſi ma chère amie de ſon parti. Je déclarai à Mr. Hickman mon dégoût pour tous les hommes, pour lui, pour le mariage..... il perſiſta toujours. Je le traitai tyranniquement, partie par caractère, partie à deſſein, eſpérant par-là me débarraſſer de lui, tant qu'enfin à force de perſévérer, le pauvre M. Hickman, (ſon caractère eſt la conſtance même;) ſe fit un mérite auprès de moi par ſa patience uniforme & inaltérable. Cette conduite abaiſſa mon orgueil, (car je puis dire, Monſieur, que jamais on ne m'a reproché de manquer de généroſité, ni d'être tout-à-fait ingrate,) & lui donna à mes propres yeux une ſorte de ſupériorité ſur moi, & cette diſpoſition dura juſtement aſſez pour donner le temps à mes amis d'en profiter. Ils s'en prévalurent pour m'engager à lui donner quelque encouragement & à recevoir ſes ſoins.

Lorſque le thermomètre de mon orgueil commença à remonter, je vis que je m'étois trop avancée pour pouvoir reculer. Ma mère & mon amie ſe réunirent pour me retenir au point où j'étois. Cependant je le mis encore à l'épreuve, je le vexai en cent manières, non pas

tant dans le deſſein de vexer, que pour le forcer à me haïr & à abandonner ſes pourſuites.

Il ſupporta tout, & n'obtint de moi que ma pitié. Cependant ma mère & mon amie ſe prévaloient de la promeſſe faite, non à lui, mais à elles, & ſachant bien qu'il n'y avoit aucun homme que je préféraſſe à M. Hickman, (qui d'ailleurs ne m'a jamais déſobligée une ſeule fois, ni d'un mot, ni d'un geſte, ni d'un regard, en un mot en rien, excepté par ſa folle perſévérance,) l'une & l'autre inſiſtoient ſur l'accompliſſement de ma promeſſe.

Tant que dura la malheureuſe incertitude de mon amie, je ne pouvois ſonger au mariage; & maintenant qu'ai-je pour m'y encourager? Elle, qui étoit ma conſeillère, ma ſauve-garde, mon guide, je l'ai perdue, perdue pour jamais! C'eſt par ſes avis & par ſes leçons que j'eſpérois m'acquitter paſſablement des devoirs d'un état dans lequel je ne pouvois éviter d'entrer; car ma mère eſt tellement dévouée à M. Hickman, qûe s'il s'élevoit entre nous quelque différend, je ſuis sûre qu'elle ſeroit la première à me condamner & à l'abſoudre, fût-il aſſez peu généreux pour me rappeler un jour le paſſé.

Dans une pareille ſituation, conſidérez Monſieur, combien il m'eſt difficile de ſonger au mariage. Toutes les fois que nous approuvons, nous pouvons trouver cent bonnes raiſons pour juſtifier notre approbation ; mais lorſque nous déſapprouvons, nous en trouverons mille pour juſtifier notre dégoût. Dans le dernier cas tout devient empêchement, l'ombre la plus légère devient un fantôme effrayant. Ainſi je pourrois vous détailler & groſſir une foule de griefs qui ne ſont peut-être qu'imaginaires. Quoi, il me faudra aller partout où il voudra que j'aille ; viſiter les perſonnes qu'il lui plaira que je viſite ! avec le goût que j'ai pour écrire, (quoiqu'hélas j'aye perdu le grand attrait qui l'entretenoit,) je n'écrirai qu'à ceux qu'il voudra & *Mde. Hickman*, qui n'étant encore que *Miſs Howe* ne peut rien faire qui ne ſoit au mieux, ſera peut-être à peine capable de faire quelque choſe de bien. Alors, quand je n'aurai plus le dez & que les choſes auront changé de face, on me rappellera mon vœu d'obéiſſance. Devenue *dame tout-à-fait* pour la perfection matrimoniale, & toute la guerre conjugale ſe faiſant aſſez vivement de part & d'autre entre nous deux, (car je ne ſupporterai jamais en ſilence un

traitement inſolent,) juſqu'à ce qu'enfin nous ſoyons devenus des objets de colère & de malédiction l'un pour l'autre, la fable de nos voiſins, & la riſée de nos domeſtiques !

Dans l'état du mariage, on doit *ſouffrir & ſe taire*, me ſemblai-je entendre dire par quelqu'un; mais qu'ai-je beſoin d'aller me faire tourmenter dans un état où cette fatalité eſt inévitable? Quant à préſent je puis faire ce qui me plaît, & ne déſire autre choſe que la liberté de faire ce qui me plaît le mieux.

Et qu'eſt-ce en effet que me dit & répète ſans ceſſe ma mère? Nancy, vous faites maintenant tout ce que vous voulez, vous n'avez perſonne qui vous contrarie, vous allez & venez, vous vous habillez ou ne vous habillez pas, vous vous levez & vous couchez, préciſément comme vous le trouvez bon. Mais, ma chère enfant, il faut que vous ſongiez à devenir encore plus heureuſe.

Et comment cela, Madame?

Il faut ſonger à vous marier, ma chère, renoncer à cette liberté, & vous préparer à faire en tout ce que votre mari vous commandera.

C'eſt une perſpective fort triſte, Monſieur, vous en conviendrez, pour une

perſonne de mon caractère ! Et cependant preſſée de tous côtés d'entrer dans cet état, comment puis-je faire pour l'éviter ? ma mère me preſſe, mon amie, ma chère amie ſemble m'écrire exprès du ſéjour des morts pour me preſſer auſſi, & vous & M. Morden, comme exécuteurs de ſes dernières volontés, vous me les remettez ſous les yeux. Le prétendant ne ſe rebute point, & n'a pas peur de moi, (je ſuis bien sûre, ſi j'étois homme, que je n'aurois pas eu la moitié de ſon courage,) je crois que je dois finir par le punir de ſon entêtement & de ſes importunes perſécutions par le ſeul moyen efficace qui ſoit en mon pouvoir, c'eſt-à-dire, en lui accordant ce qu'il déſire, punition que bien d'autres rencontrent tous les jours dans l'accompliſſement même de leurs ſouhaits.

Laiſſez-moi donc vous aſſurer, Monſieur, que quand une fois je m'appercevrai, (pour emprunter les termes de ma chère amie dans un endroit de ſon teſtament, adreſſé à ſa couſine Hervey,) que la *douleur de ſa perte adoucie par le temps, ſera changée en un tendre ſouvenir plutôt doux que pénible* ; alors, afin de n'être pas tout-à-fait indigne de la paſſion qu'un homme de quelque mérite

a pour moi, j'acquieſcerai ſans délai à la requête de ma chère amie, ſi ſouvent répétée & ſi inſtamment ſollicitée. Et M. Hickman pourra voir, s'il continue à mériter ma gratitude, que le zèle ne me manquera pas dans mes efforts pour le dédommager de la patience qu'il a eue, & qu'il faut qu'il conſerve encore d'ici à quelque temps. Alors ce ſera ſa faute, (& non pas la mienne, à ce que j'eſpère,) ſi notre mariage ne répond pas à ces heureux pronoſtics qui rempliſſoient l'ame généreuſe de ma Clariſſe, en enviſageant cette perſpective, comme elle me le diſoit une fois pour m'encourager & m'engager à l'encourager lui-même.

Je viens, Monſieur, de vous rendre compte ſans détour, comme à l'exécuteur teſtamentaire de mon amie, de tout ce qu'il vous importoit de ſavoir là-deſſus; & même j'en ai plus avoué à mon propre déſavantage qu'il n'étoit néceſſaire, à moins que vous ne trouviez des paſſages auſſi forts contre moi dans quelques-unes de ſes lettres que vous avez entre les mains; ainſi, ſans rien perdre d'ailleurs, je gagne auprès de vous le mérite de la franchiſe.

Telle eſt mon apologie, contre le double reproche qui m'eſt fait de différer

trop long-temps à remplir la clauſe qui me concerne dans le teſtament de ma chère amie.

Mais vous, Monſieur, qui m'avertiſſez ſi à propos de mon devoir en cette occaſion, permettez-moi de vous rappeler un grand article qui vous regarde vous-même. Il eſt conſigné dans la lettre poſthume que ma chère amie vous a adreſſée. J'eſpère que vous n'oublierez pas que la plus charitable & la plus généreuſe perſonne de ſon ſexe a pris à la réforme entière de votre conduite paſſée un intérêt auſſi vif qu'à mon mariage. Vous voudrez donc bien ſonger à ce que ſes vœux ſoient auſſi parfaitement remplis de ce côté que vous êtes jaloux de les voir remplir dans tous les autres points.

Il en eſt un dans lequel je lui ai déſobéi, je l'avoue ; celui de ne pas prendre le deuil pour elle ; mais je n'ai pu m'en empêcher.

Je vous envoie tout-à-la-fois cette lettre & celle de Samedi dernier, & je n'ajouterai rien de plus, excepté que je ſuis, votre très-obligée ſervante,

A. HOWE. (S)

(¶) LETTRE XVII.

M. BELFORD à Miſs HOWE.

Jeudi ſoir, 5 Octobre.

JE vous fais, Madame, mes reſpectueux remercîmens de l'intérêt que vous voulez bien prendre à l'accompliſſement des vœux charitables de votre ſublime amie pour la réforme de ma conduite.

Tout ce que je vous dirai à cet égard, c'eſt que le but de tous mes efforts & de mes ſoins infatigables ſera déſormais d'effectuer ce généreux ſouhait, & j'eſpère que le Tout-Puiſſant bénira mes efforts ; car ſans le ſecours du ciel, je ſais que tous mes efforts ſeroient vains.

Je ne peux vous exprimer, Madame, combien j'ai été flatté & ſatisfait de votre extrême condeſcendance, à m'expoſer avec tant de franchiſe l'état préſent & paſſé de votre ame, & vos vrais ſentimens ſur le mariage & ſur le célibat. Si la jeune dame qui daigne honorer de cet excès de confiance l'exécuteur teſtamentaire de ſon inimitable amie, a quelques défauts, jamais femme n'eut des défauts

ſi aimables. — Plus aimables mille fois que les vertus de la plupart des perſonnes de ſon ſexe!

J'aurois pu ſans difficulté confier à une dame de ce caractère la lettre entière du Colonel. Ce digne gentilhomme a la plus grande admiration pour vous, & ſa précaution n'a été qu'un effet de ſa politeſſe & de ſon reſpect.

Je vous envoie, Madame, une lettre de Lord M. à moi, & les copies de trois autres écrites en conſéquence de la première. Elles vous apprendront le départ de M. Lovelace, & quelques autres particularités que vous ſerez curieuſe de connoître.

Je laiſſe à votre diſcrétion & à votre prudence le ſoin de garder pour vous ſeule ce que vous croirez qui ne doit être communiqué à perſonne.

Je ſuis, Madame, avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnoiſſance,

Votre, &c.

J. BELFORD. (S)

LETTRE XVIII.

MILORD M.... à M. BELFORD.

Au château de M...., Vendredi, 29 Septembre.

MON neveu, cher M. Belford, eſt à la veille de partir pour Londres, dans le deſſein de vous embraſſer, & de ſe rendre auſſitôt à Douvres pour s'embarquer. Que Dieu l'accompagne & le conduiſe heureuſement hors du royaume! Je crois que vous le verrez lundi. Faites-moi la grâce de m'informer de votre entretien, & de m'écrire naturellement ſi vous le croyez tout-à-fait revenu à lui-même. M. Mowbray & M. Tourville l'accompagneront juſqu'à la mer. Mais ce que je vous recommande inſtamment, c'eſt de lui faire éviter la rencontre du colonel Morden, & c'eſt ce qui m'engage à vous donner avis du jour de ſon départ. Je ſerois au déſeſpoir qu'il arrivât quelque déſaſtre entre eux. Vous m'avez donné avis que le Colonel laiſſe échapper des menaces. Mon neveu ne les ſouffriroit pas. Il faut bien ſe garder de l'en inſ-

truire. Mais je me flatte qu'il n'y a rien à craindre, parce qu'on m'assure, d'un autre côté, que le Colonel a cessé de menacer. C'est pour son propre intérêt que je m'en réjouis; car au jugement de tout le monde, il n'y a personne qui égale mon neveu à toutes sortes d'armes. J'aimerois autant qu'il fût moins brave, il en seroit moins entreprenant.

Nous nous appercevrons bientôt ici que ce jeune fou nous manque. Il est certain que personne n'est de meilleure compagnie, quand il le veut. Mais ne vous arrive-t-il jamais de faire un voyage de trente ou quarante milles? Je serois charmé de vous voir au château de M.... Ce seroit une charité, après le départ de mon neveu; car nous supposons que vous serez son principal correspondant. Il a promis néanmoins d'écrire souvent à mes nièces; mais il oublie facilement ses promesses, surtout celles qu'il fait à ses parens. Que le ciel nous conserve tous! ainsi soit-il! C'est la prière de votre, &c.

M. . . .

LETTRE

(¶) LETTRE XIX.

M. BELFORD au LORD M...

Londres, Mardi ſoir, 3 Octobre.

MILORD, j'obéis avec plaiſir à vos ordres.

Hier l'après midi, M. Lovelace eſt venu me voir à mon hôtel. Comme j'attendois auſſi à la même heure une viſite du Colonel Morden, je jugeai à propos de le conduire à une taverne qui n'étoit fréquentée d'aucun de nous, ſous prétexte d'une eſpèce de rendez-vous que j'y avois. Et j'ordonnai qu'on me fît avertir ſi le Colonel venoit chez moi. M. Lovelace envoya chez Mowbray, Tourville & chez M. Doleman d'Oxbridge, qui étoit venu à Londres pour lui faire ſes adieux, & leur fit dire où ils pourroient nous trouver.

M. Lovelace eſt bien rétabli, & trop bien, allois-je dire; je ne l'ai jamais vu plus jovial, plus vif, ni plus beau cavalier. Nous eûmes d'abord beaucoup de paroles enſemble ſur quelques parties des fonctions que je me ſuis engagé à remplir, & ſur quelques libertés que j'avois

prises avec lui, & qui passoient, prétendoit-il, les bornes dont nous étions convenus. Mais à l'arrivée de nos trois anciens camarades, & d'un neveu de M. Doleman, qui depuis long-temps désiroit le plaisir de passer une heure avec M. Lovelace, nous remîmes nos explications à un autre moment.

M. Mowbray & M. Tourville avoient aussi à se plaindre de quelques licences de ma plume, & M. Lovelace entreprit de nous réconcilier tous & le fit à sa manière, c'est-à-dire, aux dépens de tous les trois, & avec un flux si abondant de railleries & de folies, que nous n'eûmes rien de mieux à faire que de rire avec lui, & de nous moquer les uns des autres. La plume à la main, je peux encore lui tenir tête assez passablement; mais dans la conversation, il n'a point d'égal. Enfin il étoit dans son jour. Sa joie venoit, disoit-il, de se sentir encore vivant; & ses deux amis battant des mains vingt fois dans une heure, déclarèrent qu'il étoit redevenu tout-à-fait lui-même, le plus charmant garçon qui fût au monde. Et ils vouloient le suivre au bout de l'univers. Je lui lançois de temps à autre un trait au corps, mais pas un ne voulut prendre.

Vous ſavez, Milord, qu'il y a des choſes qui dans la converſation excitent un bruit univerſel d'applaudiſſemens, lorſque le cœur eſt épanoui, & qu'on a réſolu de ſe livrer à la joie, & qui perdent tout leur prix à être racontées. Elles ne ſoutiennent même pas l'examen après le moment paſſé. Des choſes communes dans la bouche d'un homme qu'on admire, & qui eſt en poſſeſſion de paſſer à nos yeux pour un eſprit tranſcendant, deviennent autant d'oracles dans un moment de bonne humeur. Nous épions chaque geſte chaque mouvement de notre héros, nous ſommes prêts à rire aux éclats dès qu'il ſourit, & même avant que le bon mot qu'on attend ait paſſé ſes lèvres.

M. Doleman & ſon neveu nous quittèrent ſur le midi. Mowbray & Tourville devinrent fort bruyans vers une heure, & on les emporta dehors à deux. Pour M. Lovelace, le vin dont la chaleur donne ordinairement plus de vivacité aux eſprits gais, ne l'échauffe jamais. Quant à moi, le peu de part que j'avois pris à leur gaieté m'avoit laiſſé de ſang-froid.

La cloche avoit ſonné trois heures avant que je puſſe le ramener à une converſation ſérieuſe & fixer ſon attention, tant la gaieté lui eſt naturelle, & tant

la joie vive de cette ſoirée avoit pénétré ſon ame! Vous ſavez, Milord, que ſa converſation, quand ſon cœur eſt à l'aiſe, épuiſe juſqu'au fond du vaſe, ſans jamais amener de lie.

Mais cette heure paſſée, & quand nous parlâmes de nous ſéparer, il devint un peu plus ſérieux, alors il me dit ſes projets, & le plan qu'il ſe propoſoit de ſuivre dans ſon voyage, déſirant de tout ſon cœur, diſoit-il, que j'euſſe pu l'accompagner.

Nous nous quittâmes ſur les quatre heures, lui fort mécontent de moi: car nous avions parlé de quelques ſujets auxquels, diſoit-il, il n'aimoit pas à ſonger; du teſtament de Miſs Harlowe, de mon office, des papiers que j'avois communiqués à cette admirable fille; (& ſans aucun deſſein contraire à l'amitié, je puis vous en aſſurer Milord,) lui, perſiſtant toujours à me redemander, moi, refuſant de lui rendre, les lettres qu'il m'a écrites depuis l'inſtant où il commença à lui faire ſa cour.

Il me reverroit encore une fois, dit-il, avant ſon départ; mais nous aurions enſemble une autre explication, ſi je refuſois d'acquieſcer à ſa demande. Je lui dis de ne pas l'eſpérer; mais pour ne

pas avoir l'air de lui refuſer tout, j'offris de lui donner une copie du teſtament, quoique je fuſſe sûr, lui dis-je, que quand il l'auroit lu, il voudroit ne l'avoir jamais vu.

Il m'a envoyé un domeſtique ce matin ſur les onze heures, me prier de lui indiquer un endroit où nous puſſions dîner enſemble pour la dernière fois avec Mowbray & Tourville. Un autre du Colonel Morden vint auſſitôt après, m'inviter de ſa part à paſſer la ſoirée avec lui à la *tête de Bedford* (*) dans Covent-Garden, afin de pouvoir les tenir tous deux à diſtance l'un de l'autre, j'indiquai à M. Lovelace la taverne de l'*aigle*, dans la rue de Suffolk.

Je le trouvai au rendez-vous avec les deux autres. Nous reprîmes la converſation où nous en étions reſtés la dernière fois, & diſputâmes aſſez vivement pendant quelque temps. A la fin tout ſe pacifia; il offrit d'oublier & de pardonner tout, à condition que je continuerois, quand il ſeroit ſorti d'Angleterre, notre correſpondance interrompue par ſa maladie, & ſurtout que je lui donnerois

(*) Nom d'une auberge.

une copie du teſtament comme je lui en avois fait l'offre.

Je le lui promis, & alors il commença à me railler ſur ma gravité, & ſur ce qu'il appelle mes plans de réforme. Comme nous nous promenions dans la ſalle en attendant que le dîner fût ſervi, il me mit la main ſur l'épaule, & me repouſſant quelques pas, avec un jurement, il ſe mit à tourner autour de moi, me regardant de la tête aux pieds, appelant les autres pour m'obſerver, ha, ha, ha, s'écria-t-il, faiſant un tour ſur le talon, & avec un de ces airs d'étourderie qui lui ſont particuliers, „ comment arrive-t-il que ces proſélites, à „ faces réfrognées, ſe mettent tous dans „ la tête qu'ils ne peuvent être pieux „ ſans renoncer à la bonne humeur & „ au ton de la bonne ſociété? Et, dit-il, „ en me retournant vers lui, allons, „ homme, je te prie regarde-moi en „ face! tu ne ſais donc pas que la religion quand elle eſt éclairée & bien „ établie dans le cœur, eſt le meilleur „ maître de politeſſe, & qui nous forme „ au maintien le plus aimable & le plus „ gracieux dans le monde. Je l'ai ouï „ dire à ma chère Miſs Harlowe: & elle „ s'y connoiſſoit ou perſonne ne s'y con-

„ noît. Il ne falloit que la voir : ſon air
„ étoit la preuve de la vérité de l'obſer-
„ vation. Mais à ces bouillons de ton
„ maudit goſier, & à ces grimaces ridi-
„ cules de ton viſage, je vois que tu
„ n'es encore qu'un novice en fait de
„ religion. Ah, Belford, Belford, il fau-
„ dra que tu paſſes pieds nuds ſur bien
„ des ronces & des épines, avant que
„ la religion puiſſe illuminer ces traits
„ ténébreux de ton viſage opaque. „

Je ne vous envoie ce récit, Milord, que pour ſatisfaire votre déſir de ſavoir s'il me paroiſſoit rétabli dans ſon premier état.

Il étoit indécis, nous dit-il, en dînant, s'il devoit partir le lendemain matin ou le ſurlendemain. Voyant qu'il n'avoit rien à faire à Londres, & ſachant que le Colonel y étoit, (ce que je me ſuis bien gardé de lui dire,) j'ai fait pencher la balance & il s'eſt décidé à partir le lendemain matin, & ſes deux amis ſont convenus de le conduire & de le voir s'embarquer. Comme ils ont propoſé d'aller à cheval, je leur ai promis d'être de leur partie le matin, en ajoutant que je ſerois obligé de les quitter le ſoir même. Ce fut avec beaucoup de peine qu'ils me laiſsèrent aller au rendez-vous. Ils

ne ſe doutoient guère avec qui. Car M. Lovelace nous avoit propoſé à tous comme une queſtion ſur le point d'honneur, ſi ayant entendu dire que M. Morden & M. James Harlowe avoient laiſſé échapper des menaces contre lui, il devoit quitter le royaume ſans s'être préſenté lui-même ſur leur chemin.

Mowbray fut d'avis qu'il devoit quitter le royaume, en homme d'honneur qu'il étoit, & que s'il ne prenoit pas directement le parti de demander raiſon à ces Meſſieurs de leurs propos outrageans, il devoit au moins ſe montrer à eux en public avant de partir; autrement ils pourroient ſe vanter & dire, qu'il n'a quitté le royaume que parce qu'il avoit peur d'eux.

Il penchoit ſi fort pour cet avis, que j'eus beaucoup de peine à lui perſuader le contraire. Je lui repréſentai que ni l'un ni l'autre n'en étant venu à un défi direct & formel, parce qu'ils ſavoient bien qu'il n'auroit pas fait difficulté de l'accepter, rien ne l'obligeoit de répondre; que d'ailleurs il avoit déjà aſſez fait d'outrage à cette famille, & que le plus ardent déſir de Miſs Harlowe avoit été, qu'il voulût ſe contenter du paſſé & en reſter là; qu'il n'avoit donc aucune raiſon

de différer ſon voyage, ſurtout ayant un motif auſſi juſte & auſſi plauſible que le rétabliſſement de ſa ſanté, & ayant toujours la liberté de revenir ſi le cas l'exigeoit.

Je trouvai le Colonel dans une humeur très-ſérieuſe. Nous eûmes une longue converſation ſur les ſujets de pluſieurs lettres que nous nous ſommes écrites relativement au teſtament de Miſs Harlowe & à ſa famille.

Il a encore quelques comptes à régler avec ſon banquier, leſquels, dit-il, ſeront terminés demain matin. Il ſe propoſe de partir jeudi pour aller prendre congé de ſes amis, & après de s'embarquer directement pour l'Italie.

Je voudrois qu'on eût pu engager M. Lovelace à diriger ſon voyage de quelque autre côté que la France & l'Italie. Je lui propoſai Madrid, mais il rit de ma propoſition, & me dit que je raiſonnois comme un mulet d'Eſpagne, & que je commençois à devenir auſſi grave qu'un eſpagnol du vieux temps à 90 ans.

Je témoignai au Colonel que je craignois que les injonctions de ſa couſine mourante, n'euſſent pas ſur ſon eſprit toute l'autorité qu'on pouvoit déſirer.

„ Elles en ont beaucoup, M. Belford,

„ me dit-il, autrement un même monde
„ ne nous eût pas portés ſi long-temps
„ M. Lovelace & moi. Mais mon inten-
„ tion eſt d'aller à Florence, non pour y
„ finir mes jours, comme je vous dis
„ que je penſois à le faire à la mort de
„ ma couſine, mais pour mettre ordre à
„ mes affaires dans ce pays & revenir
„ enſuite me fixer dans la province de
„ Kent ſur un petit patrimoine qui s'eſt
„ étrangement détérioré par mon abſence.
„ Mais en vérité, ſi je rencontre M.
„ Lovelace, ſoit en Angleterre, ſoit ailleurs,
„ je ne dois pas être reſponſable des
„ ſuites. „

Il m'invita à retourner le voir demain matin. Mais ayant promis à M. Lovelace, comme je vous l'ai dit, de l'accompagner à ſon départ, je lui dis que j'étois obligé de ſortir de la ville, & que j'ignorois à quelle heure je pourrois être de retour dans l'après-midi. Ainſi je ne le verrai que jeudi matin qu'il doit venir chez moi.

J'aurai l'honneur de vous écrire encore demain au ſoir. Je ſuis en attendant, Milord,

Votre &c. (S)

(¶) LETTRE XX.

M. BELFORD au LORD M....

Mercredi ſoir, 4 Octobre.

JE ne fais que d'arriver dans l'inſtant d'accompagner M. Lovelace que j'ai quitté à Gads-hill près de Rocheſter. Il a été extrêmement gai pendant toute la route. Mowbray & Tourville ont continué de le ſuivre; ils veulent le voir s'embarquer & ſous les voiles prêt à partir. Ils font vœu de le rejoindre dans un mois ou deux. Car diſent-ils, à préſent qu'il eſt redevenu ce qu'il étoit, il eſt impoſſible de vivre ſans lui.

Nos adieux ont été triſtes & extrêmement affectueux, toujours mêlés cependant de quelques ſaillies de gaieté, comme vous l'allez voir.

Me tirant à l'écart, & jetant ſes bras à mon cou, "adieu, cher Belford, dit-il, „ puiſſiez-vous faire des progrès dans la „ carrière où vous êtes entré!..... „ Quelque légèreté que j'affecte, cette „ chère créature me tient fortement là, „ (en portant la main ſur ſon cœur)

„ & il faut abſolument que je me montre
„ tel que tu me vois, ou que je retombe
„ dans l'état où j'ai été ces jours der-
„ niers — ô divine créature! (levant les
„ yeux au ciel).

„ Mais ſi je vis aſſez pour revoir
„ l'Angleterre, & que toujours conſtant
„ dans vos projets, vous ſoyez alors dans
„ le cas de m'encourager, j'eſpère être
„ plus porté à ſuivre votre exemple
„ qu'à vous tourner en ridicule. Ce teſ-
„ tament (car je lui en ai donné une
„ copie) fera ma ſociété dans mes heures
„ ſolitaires, vous m'avez déjà dit une
„ partie du contenu de ce triſte écrit.
„ Lui ſeul & ſa lettre poſthume vont
„ être ma méditation; & cette étude
„ me préparera à devenir votre diſciple,
„ ſi vous perſiſtez.

„ Vous, Belford, vous pourriez vous
„ marier, & j'ai une femme en vue
„ pour vous. Il n'y a qu'une petite diffi-
„ culté : c'eſt que tu es un mortel ſi
„ gauche.... (il me voyoit très-affecté,
„ & il vouloit m'égayer) mais nous ne
„ nous faiſons pas nous-mêmes, & par
„ fois nous nous faiſons pires que nous
„ ne ſommes, par une ſotte manière
„ de nous parer. Tu es en deuil à pré-
„ ſent auſſi bien que moi; mais ſi

„ jamais

„ jamais ton ridicule goût pour l'éclat
„ & la parure te métamorphoſe de nou-
„ veau en faquin chargé de broderies,
„ je veux à mon retour te faire *beau*,
„ comme diſent les filles, te parer à
„ ma fantaiſie & à l'air de ton viſage.
„ — Tu ſeras le docteur de mon ame, &
„ je ſerai le docteur de ton corps. Tu
„ verras quel joli garçon je ferai de toi „.

Pour moi, jamais je ne voudrai, jamais je ne peux me marier. Je ne dis pas qu'il ne m'arrive de prendre encore quelques petites libertés & de courir quelques-unes de mes anciennes aventures, je ne promets pas cela. On ne ſecoue pas ſi facilement d'anciennes habitudes, mais ce ne ſera plus que de loin en loin & pour me ſevrer par degrés, afin d'éviter l'inconvénient d'une privation trop ſubite. Ainſi mon retour & ma reforme iront enſemble.

„ Hé mais, dis-moi donc, larmoyant
„ animal, qu'as-tu qui te chagrine? „
(Je l'aime tendrement, Milord).

Adieu..... encore une fois, adieu, dit-il, en m'embraſſant, & quand tu croiras être en faveur là-haut (en regardant le ciel) n'oublie pas de dire un mot pour ton Lovelace.

Enſuite rejoignant la compagnie, il

me recommanda de lui écrire ſouvent, promettant de me donner promptement de ſes nouvelles, & de vous écrire auſſi, Milord, & à toute ſa famille; car, dit-il, ils ont tous eu pour moi plus de bontés que je n'en méritois.

C'eſt ainſi que nous nous ſommes ſéparés.

J'eſpère, Milord, que vous & votre noble famille aurez bientôt le plaiſir de le voir de retour, & ſongeant à ſe reformer, comme il le promet.

Je vous fais mes très-humbles remercîmens, Milord, de l'honneur de votre invitation au château. La première lettre que je recevrai de M. Lovelace, me procurera l'occaſion de vous y porter les aſſurances de mon reſpect,

J. BELFORD. (S)

(¶) LETTRE XXI.

M. BELFORD AU LORD M.

Jeudi matin, 5 Octobre.

MILORD, peut-être lirez-vous avec quelque plaiſir le récit de ce qui vient de ſe paſſer entre le colonel Morden & moi.

Nous avons eu une aſſez longue converſation ſur la famille des Harlowes, & ſur ce qui reſte encore à exécuter du teſtament de Miſs Clariſſe. Après cela le colonel m'a fait une propoſition qui m'a cauſé quelque ſurpriſe.

Il eſpéroit, diſoit-il, d'après ma bonne conſtitution, & l'heureuſe ſanté dont je jouiſſois, que j'avois un grand nombre d'années à vivre. Il avoit donc une prière à me faire : c'étoit de vouloir bien être auſſi ſon exécuteur teſtamentaire, attendu qu'il lui paroiſſoit impoſſible de faire un meilleur choix ou de ſuivre un meilleur exemple que celui que ſa couſine lui avoit donné.

C'étoit une choſe, a-t-il dit, qu'il avoit à cœur; il y avoit quelque analogie

entre le teſtament de ſa couſine & le ſien : il avoit nommé pour me ſeconder une autre perſonne avec laquelle il étoit sûr que je ne refuſerois pas d'être aſſocié, & à qui il avoit intention de demander ſon conſentement dès qu'il auroit obtenu le mien (*) [voulant parler, autant que je puis le deviner de M. Hickman, fils de Sir Charles Hickman, qui peut-être a l'honneur d'être connu de Milord. Car ajouta-t-il, toutes les perſonnes que ma chère couſine a aimées, doivent m'être chères ; & il ſavoit que la perſonne ſur qui il avoit jeté les yeux, outre mes avis & mes ſecours, auroit auſſi ceux d'une des plus ſages & des plus ſpirituelles dames de toute l'Angleterre].

Me voyant un air de ſurpriſe, il me prit la main. " Vous ne devez pas héſi-
„ ter, encore moins me refuſer, Mon-
„ ſieur Belford ; non, en vérité, vous
„ ne le devez pas. Il y a deux choſes
„ dont vous pouvez être bien aſſuré,
„ c'eſt que j'ai tout diſpoſé avec tant
„ de clarté, j'oſe le dire, qu'il ne peut
„ s'y trouver rien de litigieux. En ſecond

(*) M. Belford, dans ſa copie qu'il envoya à Miſs Howe, avoit ſupprimé ce qui ſe trouve renfermé entre deux crochets. [ ]

„ lieu, j'ai fait une diſtribution ſi juſte,
„ & qui paroîtra, je l'eſpère, ſi géné-
„ reuſe envers toute ma famille, qu'une
„ ame comme la vôtre trouvera plutôt
„ du plaiſir que de la peine dans l'exé-
„ cution de cet office. Et je crois que
„ c'eſt ainſi que doit en agir tout hon-
„ nête homme qui compte avoir un
„ honnête homme pour ſon exécuteur
„ teſtamentaire „.

Je le remerciai ſincèrement de la bonne opinion qu'il avoit de moi. C'étoit, lui dis-je, un devoir ſi indiſpenſable, d'être honnête homme, que je pouvois, ſans être taxé de vanité, me flatter de l'être. Mais ſi j'acceptois la fonction qu'il me propoſoit, ce ne pouvoit être que ſous une condition.

Je ne pouvois, dit-il, en m'interrompant, nommer de condition qu'il ne fût tout prêt à accepter.

La voici, lui dis-je : c'eſt qu'étant auſſi probable qu'il me ſurvivroit, qu'il l'étoit que je lui ſurvivrois, il voulût bien me permettre auſſi de le nommer pour exécuter mon teſtament, & qu'en ce cas, il ne ſe paſſeroit pas huit jours ſans que je l'euſſe fait.

De tout mon cœur, dit-il, & d'autant plus volontiers que je ne crains point

de mourir de mort ſubite. Ce que j'ai fait & ce que je demande de vous, M. Belford, n'eſt que l'effet de la ſatisfaction que m'a cauſée la manière avec laquelle je vous ai vu remplir la partie principale du teſtament de ma chère couſine, qui dit dans le préambule de ſon teſtament, que c'eſt un ouvrage qui doit ſe faire tandis qu'on eſt encore en pleine ſanté de corps & d'eſprit.

Je lui dis que j'étois charmé de lui entendre dire qu'il n'avoit aucune crainte de mourir ſubitement. Cela m'aſſuroit qu'il avoit mis de côté toute intention de rien faire qui fût contraire aux derniers vœux de ſa chère couſine.

C'eſt donc à dire, reprit-il en ſouriant, que ſi je ſongeois à pourſuivre une vengeance ſi juſte à mes yeux, je devrois redouter de périr de la main de M. Lovelace! — Je vous aſſure que je n'ai point de crainte de cette nature..... Mais je ſais que ce ſujet vous eſt déſagréable. M. Lovelace eſt votre ami, & je conviendrai qu'un homme de bien peut avoir de l'amitié pour un méchant homme, aſſez du moins pour lui vouloir du bien, ſans le ſoutenir & le ſeconder dans ſes méchancetés.

Je vous aſſure, ajouta-t-il, que je n'ai encore formé aucune réſolution, ni d'un côté ni de l'autre. Je vous ai dit quelle autorité avoient ſur moi les prières répétées de ma chère couſine : elles m'ont retenu juſqu'à préſent..... mais quittons ce ſujet.

Ceci, Monſieur, (en me remettant un paquet cacheté) eſt mon teſtament. Il eſt paſſé devant témoins. Je ne doute point que vous ne m'accordiez la faveur que je vous demande. J'en ai un double pour l'autre perſonne dont je vous ai parlé, & une copie authentique que je dépoſerai chez mon banquier. A mon retour, qui ſera dans ſix ou huit mois au plus tard, je recevrai votre teſtament en échange du mien, ſi vous le voulez ainſi. Je n'ai plus à préſent qu'à faire mes adieux à tous mes parens qui ſont dans leurs terres. Adieu, que le ciel vous protége, M. Belford! je vous donnerai inceſſamment de mes nouvelles.

Alors il m'a embraſſé d'un air touché, ainſi que moi, & nous nous ſommes ſéparés.

Je vous félicite de tout mon cœur, Milord, de ce qu'ils ont ſi heureuſement échappé l'un à l'autre. Car je craindrois

bien que leur rencontre n'eût eu des ſuites fatales.

Le temps qui dompte tout, domptera, je l'eſpère, leur reſſentiment.

Votre &c. J. BELFORD.

Il y eut encore pluſieurs autres lettres écrites entre Miſs Howe & M. Belford, relativement à la diſpoſition des papiers & des lettres, au fonds des pauvres, & à d'autres articles du teſtament de Clariſſe, ſur l'exécution deſquels elle avoit elle-même indiqué la méthode qu'on devoit ſuivre pour chacun. Après quoi les papiers furent renvoyés à M. Belford pour en faire tirer les deux copies ordonnées.

Dans une de ces lettres M. Belford demande à Miſs Howe, de tracer elle-même le caractère d'une amie qu'elle avoit ſi tendrement aimée. Et c'eſt une tâche, dit-il, qu'il croyoit devoir lui être auſſi agréable à remplir, qu'elle étoit digne de ſa plume.

Je ſuis particulièrement curieux, ajoute-t-il, de connoître quelle étoit la diſtribution journalière de ſon temps, diſtribution dont ſa ſœur lui faiſoit par jalouſie quelques reproches dans une

lettre ſur laquelle je viens de jeter les yeux. (*)

Cet éclairciſſement, dit-il, fera peut-être ceſſer pour moi une ſurpriſe que je n'ai jamais pu expliquer. Comment dans un âge auſſi tendre, cette admirable fille avoit pu acquérir tant de perfections extraordinaires! (§)

(¶) LETTRE XXII.

Miſs HOWE à M. BELFORD.

Jeudi, 12 *Octobre.*

JE ſuis incapable de rendre à ma chère amie toute la juſtice qui eſt due à ſon caractère, faute des talens néceſſaires, & par l'excès de mon chagrin, que le temps, je crois, ne fait qu'augmenter au lieu de l'adoucir. Il m'ôte la force de ſuivre une pareille tâche qui demande une réflexion & une exactitude, dont je ne me ſuis jamais crue capable.

Cependant une démarche auſſi obligeante, auſſi juſte que la vôtre, ne mé-

(*) Voyez Lettre IX (*bis*) Tome II.

rite pas un refus. Je vais jeter dans vos mains quelques matériaux qui pourront ſervir de ſupplément à ceux que vous ſerez en état de recueillir. Vous avez des lettres que vous a adreſſées le colonel Morden, particulièrement celle du 23 Septembre (*), des lettres de ce miſérable que je vois qui lui a rendu juſtice, même à ſa propre condamnation; tout cela vous mettra à portée de remplir cette tâche vous-même, vous qui me paroiſſez un ſi grand admirateur de ſes vertus; & vous vous en acquitterez, je crois, mieux que perſonne que je connoiſſe. Mais je vous fais une prière; c'eſt de me faire voir tout ce que vous aurez écrit ſur ce ſujet. Si je ne le trouve pas de mon goût, j'y ajouterai ou retrancherai, ſelon qu'il ſera juſte de le faire.

Elle fut dès ſon enfance une créature vraiment merveilleuſe; mais je ſuppoſe que votre intention eſt moins d'écrire l'hiſtoire entière de ſa vie, que de peindre ſon caractère, dans les années ſeulement où elle étoit faite pour être le modèle de ſon ſexe. Peut-être néanmoins ſerez-vous bien aiſe de donner une idée de ſa perſonne, & comme vous ne

(*) Voyez Lettre XII, de ce volume.

l'avez connue, que dans le temps de ſon trouble & de ſes peines, je vous donnerai les traits principaux dont vous pourrez en partie confirmer vous-même la vérité.

Ses formes étoient ſi belles, ſes proportions ſi exactes, ſes traits ſi réguliers, ſon teint ſi frais & ſi charmant, & toute ſa perſonne ainſi que ſes manières ſi remplies de grâces, qu'elle ne pouvoit faire un pas ſans être admirée & ſuivie des yeux des gens qui ne l'avoient pas encore vue. La lettre du colonel Morden que j'ai citée confirmera le fait.

Elle ſavoit mettre dans ſa parure une élégance inimitable, & en général c'étoit elle qui donnoit le ton & les modes parmi les Dames des environs & cela ſans projet de ſa part comme ſans orgueil. (*)

Sa taille étoit au-deſſus de la médiocre. La dignité répandue dans ſa perſonne & dans ſon air annonçoit l'ame qui animoit tous ſes traits.

Cette dignité innée, puis-je dire, la fit taxer d'orgueil. Quelques eſprits ſuperficiels qui ne ſavoient comment expliquer autrement le reſpect que ſon abord

(*) Voyez Lettre LIV Tome XI.

& ſa préſence leur imprimoient malgré eux. Mais ceux qui lui faiſoient ce reproche, ſentoient en eux-mêmes, qu'ils auroient été bien orgueilleux de poſſéder une ſeule de ſes perfections ; & jugeant d'elle par leur ame étroite, ils croyoient impoſſible qu'une femme qui réuniſſoit tant de qualités éminentes, ne ſe crût pas ſupérieure à toutes les autres.

J'ai entendu lui reprocher comme un défaut la noble fierté de ſon maintien, & prétendre qu'il indiquoit un ſentiment hautain de ſa ſupériorité, ſans doute ceux à qui l'on en impoſe & qu'on force à un reſpectueux ſilence, humiliés de ſentir leur infériorité, cherchent des défauts bien ou mal fondés à l'objet de leur jalouſie. En vain ſon ame eſt droite & ſa conduite pure; leur cœur qui ne ſe ſent pas exempt de reproches leur fait peur de ſa vertu. Mais Miſs Harlowe ne ſavoit pas ce que c'étoit que l'orgueil, en prenant ce mot dans ſon mauvais ſens. (*)

(*) Vous pouvez, ſi vous touchez ce ſujet, y inférer quelques ſentences d'elle, qu'elle a dites en différens temps & dans diverſes occaſions.

» Ceux qui n'ont qu'un mérite ſuperficiel

Jamais

Jamais perſonne dans les deux ſexes, n'eut à un degré plus éminent cette affabilité, cette attentive complaiſance,

---

ou accidentel, peuvent avoir de l'orgueil; mais un mérite réel & inné doit toujours être autant au-deſſus de la préſomption que de l'arrogance.

„ Qui ſont ceux qui peuvent être plus vertueux, qu'ils ne doivent l'être? & comment peut-on s'enorgueillir des talens que l'homme ne ſe donne pas lui-même?

„ L'ignorance la plus craſſe & la plus mépriſable, eſt de ne ſe pas connoître ſoi-même: & tout ce que nous avons de vertus, de talens, eſt un don du ciel.

„ Toute perfection humaine n'eſt que relative & par comparaiſon; il eſt des perſonnes qui nous ſurpaſſent en mérite autant que nous nous imaginons ſurpaſſer ceux qui en ont le moins.

„ Dans l'échelle univerſelle des êtres, celui qui eſt au pied eſt un anneau auſſi utile, auſſi important de la grande chaîne, que celui qui eſt au faîte.

„ La grâce qui rend aimables toutes les autres, c'eſt l'humble modeſtie.

„ Il n'eſt qu'une eſpèce d'orgueil qui ſoit pardonnable, celui de ſe ſentir au-deſſus d'une action baſſe & déshonorante.

Telles étoient les maximes ſur leſquelles cette admirable fille tâchoit conſtamment de ſe conduire elle-même, & de régler ſa conduite avec les autres.

que d'autres appellent *gracieuſeté*, vis-à-vis de ceux qui la mettoient à portée de leur être utile; ceux qu'elle obligeoit en effet, ne ſavoient quelquefois lequel préférer, ou le bienfait qu'elles en avoient reçu, ou les formes gracieuſes dont elle l'avoit accompagné. On a ſouvent dit d'elle ce qu'on diſoit du roi de France Henri IV; qu'ordinairement la perſonne qu'elle étoit obligée de refuſer, la quittoit preſque auſſi ſatisfaite que ſi elle eût obtenu ſa demande. Enſuite elle avoit un ſi inviolable reſpect pour la vérité. — Oh! Monſieur, vous ne pouvez en trop dire ſur cet article. J'oſe avancer que dans toutes ſes lettres & dans toutes celles de ce miſérable, on ne trouvera pas un ſeul reproche qui attaque ſa véracité, malgré tout le poids de ſes accablantes infortunes, malgré toute la ſubtilité des ruſes de ce monſtre, malgré l'activité des efforts qu'elle a faits pour ſe dégager de ſes mains.

Sa charité étoit ſi grande que toutes les fois que la faute n'étoit pas notoire & grave au point que ce fût une juſtice indiſpenſable de condamner, elle prenoit toujours la défenſe de la perſonne accuſée; c'étoit l'avocate généreuſe des abſens attaqués ſans preuves manifeſtes.

Je me rappelle un jour, où dans un cercle nombreux de femmes, nous avions toutes, moi comme les autres, cenſuré une démarche haſardée d'une jeune perſonne. — Allons, ma chère Miſs Howe, dit-elle, (car c'étoit une convention entre nous de nous prendre à partie, & de nous reprendre ainſi l'une ou l'autre, avec l'intention de faire tomber ſur l'aſſemblée une leçon qu'on n'eût pu ſans arrogance ou ſans préſomption adreſſer directement aux autres;) — ſuppoſez que je ſuis Miſs Fanny Darlington. Alors ſortant du cercle, & ſe plaçant debout au milieu : me voici, dit-elle, debout : comme indigne de tenir mon rang avec le reſte de la compagnie, juſqu'à-ce que je me ſois juſtifiée. Ainſi ſuppoſez-moi à ſa place : voyons votre accuſation : & daignez écouter enſuite ce que la pauvre accuſée pourra répondre pour ſa défenſe. Alors reprenant l'accuſation avec toutes ſes conjectures & ſes circonſtances ſans preuves, elle y oppoſa d'autres conjectures, d'autres circonſtances favorables & tout auſſi probables; & elle juſtifia la jeune Miſs d'une manière triomphante. Toute l'aſſemblée fut ſi ſatisfaite de ſon apologie, qu'on la reconduiſit à ſa place, & qu'on lui aſſigna d'une voix, un

double rang dans le cercle ; l'un en qualité de Miſs Darlington réintégrée dans tous ſes honneurs, l'autre en qualité de Miſs Clariſſe Harlowe. — Il y auroit peu de perſonnes, diſoit-elle, de condamnées, ou même d'accuſées, dans les cercles, ſi elles étoient préſentes ; il eſt donc généreux, ou plutôt ce n'eſt qu'une juſtice de prendre le parti de l'abſente, ſi elle n'eſt pas évidemment coupable. Quoique la ſageſſe fût en quelque ſorte un droit d'aîneſſe pour elle, elle n'avoit cependant pas vécu aſſez d'années pour prétendre à une expérience conſommée qui l'exemptât de la néceſſité de changer quelquefois ſon premier jugement ſur les perſonnes & ſur les choſes. Quand elle ſe trouvoit obligée de le faire, elle prenoit grand ſoin que ſa mépriſe particulière ſur le mérite ou la vertu d'une perſonne qui lui en avoit impoſé, ne retrécît pas ſa charité preſque univerſelle ; & ne la fît pas tomber dans une méfiance ſoupçonneuſe, dans un doute injurieux à l'eſpèce humaine. Il me revient dans l'eſprit un trait de cette nature.

Une Dame fort ſévère dans ſes cenſures, lui reprochoit d'avoir épouſé fréquemment la cauſe d'une perſonne dont

la baſſeſſe n'étoit plus équivoque & ma chère amie en avoit elle-même fait l'expérience à ſon préjudice perſonnel. — Vous aviez, dit-elle, Madame, plus de pénétration que je n'en peux prétendre à mon âge. Mais quoique la dépravation humaine puiſſe, je le crois, juſtifier plus ſouvent les cenſeurs rigoureux, que la droiture des hommes confirme le jugement des cenſeurs favorables, je ne renoncerai point à mes principes d'indulgence. Néanmoins je tâcherai à l'avenir, dans le cas où le jugement de mes aînées ſera contre mon opinion, de chercher à concilier la mienne avec la diſcrétion & la prudence.

Lorſqu'il lui arrivoit d'être convaincue d'une erreur ou d'une mépriſe, quoique ce fût une ſorte d'échec porté à ſon jugement & à ſa ſagacité, perſonne n'étoit plus prompte à la reconnoître, & n'en faiſoit l'aveu avec plus de candeur. Après le mérite, diſoit-elle quelquefois, d'éviter une erreur, le ſecond c'eſt de l'avouer avec franchiſe. Chercher des excuſes à un tort réel eſt la marque infaillible d'une ame ſans nobleſſe, & peut-être déjà corrompue.

Mais je dois ajouter qu'elle mettoit auſſi une juſtice exacte & ſévère dans

ſes reproches, quand il s'agiſſoit d'une baſſeſſe volontaire & réfléchie. Comment donc a-t-elle pu pardonner au méchant dont la ſcélérateſſe préméditée l'avoit ſurpriſe & enveloppée dans ſes filets ?

Vous pouvez inſiſter partout ſur un point : c'eſt que ſans les perſécutions inſenſées de ſa famille, elle ne fût jamais tombée ſous le pouvoir de l'affreux Lovelace. Et cependant dans pluſieurs occaſions, elle avouoit ingénuement, que ſi les avantages de la perſonne, l'art de faire ſa cour, & l'honneur d'une illuſtre alliance devoient dans le choix d'un amant paſſer pour les avantages les plus propres à captiver, il n'auroit pas été très-difficile à ſes yeux d'égarer ſon cœur. La dernière fois que nous avons été enſemble (pendant trois heureuſes ſemaines !) à chaque viſite que ce miſérable lui a faite, il l'a toujours laiſſée de plus en plus mécontente de lui. Et cependant ſa conduite avec elle étoit trop bien compoſée, pour avoir mérité la moindre objection de toute femme qui auroit eu moins de cette charmante délicateſſe & de cette rare pénétration qui la diſtinguoient.

Par obéiſſance aux injonctions que lui avoit faites ſon deſpotique père, en lui

permettant de venir paſſer quelques jours avec moi, les derniers que nous ayons, hélas! paſſés enſemble, elle ne voulut jamais voir Lovelace qu'en ma préſence, & quand il étoit parti, elle diſoit tantôt : ô ma chère Nancy! ce n'eſt pas là l'homme — tantôt : le fou, l'étourdi! on a toujours quelque choſe à lui pardonner! D'autrefois, "cet homme „ inſpire plutôt la crainte qu'il n'attire „ l'amour„! Et elle répétoit encore: "ce „ n'eſt pas là l'homme. — Il y a de la „ vérité dans ce que tout le monde dit „ de lui. Mais quel droit ai-je de lui „ demander compte de rien, moi qui „ n'ai aucunes vues ſur cet homme.„

En un mot, ſi on l'eût laiſſée à ſon propre jugement & à ſa prudence; qualités que tout le monde lui accordoit, elle en auroit bientôt aſſez découvert elle-même du caractère de ce miſérable, pour le congédier ſans retour.

Elle poſſédoit en perfection toutes les grâces de l'élocution. Elle avoit une main remarquable pour la netteté des caractères, bien tranchés & bien formés; mais purs & ſans affectation, ni vaine recherche; ils étoient la peinture de ſon ame. Ses lettres étoient belles, ſes lignes égales, & elle écrivoit avec une

rapidité ſingulière : rien n'étoit plus correct que ſon orthographe, & même que ſa ponctuation.

Vous pouvez ici, ſi vous voulez, ſaiſir l'occaſion de jeter une idée en paſſant pour le profit des perſonnes de notre ſexe, qui négligent à l'excès l'orthographe ; & que la conviction de leur ignorance éloigne généralement du goût d'écrire. Elle diſoit à cette occaſion, que c'étoit une preuve qu'une femme entendoit l'étymologie auſſi bien que le ſens des mots qu'elle employoit, & qu'elle ne s'arrêtoit pas ſeulement aux ſons, lorſqu'elle épeloit les mots avec exactitude.

Elle s'étonnoit toujours que les femmes euſſent en général tant de repugnance pour écrire ; puiſqu'après l'aiguille, c'étoit la plume qui de toutes les occupations étoit la plus faite pour elles, & la plus conforme à leur goût ; & qu'elle ſervoit autant à les inſtruire qu'à les amuſer. Qui ne voit pas, diſoit-elle, que les femmes qui ſe plaiſent à écrire, ſurpaſſent les hommes dans le ſtyle familier. La douceur de leurs ames, la délicateſſe de leurs ſentimens perfectionnés par le genre de leur éducation, & leur imagination vive leur donnent une aptitude à

atteindre un grand degré de ſupériorité dans ce talent : au lieu que les ſavans, comme on les appelle, (c'eſt-à-dire, qui ne ſont que ſavans) viſant au-delà de cette aiſance libre & facile qui fait le mérite de ce genre d'écrire, & méme de tout autre, en croyant y toucher ſont au-deſſus, ou plutôt au-deſſous de toute beauté naturelle.

De-là vient qu'une partie de ces ſavans à force de roideur & d'affectation, tombant dans une recherche inſipide & ſéche, ſe font un ſtyle auſſi dur, auſſi empeſé, que le ſont ſouvent leurs manières : ils étouffent leurs productions ſous l'amas des métaphores : ils ſe jettent dans l'ampoulé & le Phœbus; le ſublime pour eux conſiſte dans les mots plus que dans les ſentimens; ils ne ſe croient jamais plus élevés que lorſqu'on ne peut ni les ſuivre, ni les comprendre, & vous les voyez ſe repoſer ſatisfaits de leurs ouvrages, & les décorer du nom de productions *mâles*. D'autres viſant à l'eſprit, ce méchant guide qui égare ſi ſouvent, renoncent à toute eſpèce de jugement. Enfin il eſt une troiſième claſſe qui s'abîmant dans la pouſſière ſcholaſtique, s'y traînent & fouillent ſans ceſſe dans les décombres des langues mortes, ſans

jamais chercher à montrer aucune étincelle d'eſprit de leur propre fonds. Ils paſſent toute leur vie dans le magaſin des citations : gens bons uniquement pour écrire des notes & des commentaires ſur le texte des autres ; & dont toute la gloire eſt de connoître dans une langue étrangère de vieilles beautés de deux mille ans, qu'ils ne peuvent qu'admirer, & jamais imiter dans la leur.

Et voilà les ſavans ! voilà ceux qui mépriſent notre ſexe ſelon eux ſuperficiel & ſans fonds !

Je n'ai pas beſoin de répéter les juſtes exceptions que ſavoit faire ma chère amie ; j'y ſouſcris moi-même ſans difficulté, en faveur des hommes diſtingués par une vraie ſcience, par un goût fin, & par l'étendue de leurs facultés ; je n'ai pas beſoin non plus de parler de ſon reſpect particulier pour la profeſſion eccléſiaſtique, ce reſpect, j'oſe le dire, perce dans tous les endroits de ſes lettres où il eſt queſtion du clergé. Il eſt vrai que le pieux docteur Lewen, le digne M. Blome, le ſavant M. Arnold, & M. Tompkins méritoient bien la vénération qu'elle avoit pour eux. Elle devoit pluſieurs de ſes qualités acquiſes

à ſa correſpondance & à ſes entretiens avec eux.

Et ces légères marques de mépris, qu'en ſuivant, je dois l'avouer, ma trace, elle laiſſoit échapper de temps en temps, tomboient ſur ces durs ſavans, (& ſon imbécile & pédant de frère, étoit le premier à les mériter) qui ſe donnent les airs de mépriſer non-ſeulement notre ſexe, mais ceux même du leur qui n'ont pas eu l'occaſion de s'inſtruire dans les parties oratoires du diſcours & dans les langues mortes; (je ne peux parler avec trop de dédain de cette vile eſpèce) mais ce mépris ne reſſembloit en rien à celui que certaines gens affectent pour ce qu'ils n'ont pas eu l'eſprit d'apprendre; elle avoit une admirable facilité pour les langues; elle ſavoit très-bien l'italien & le français; elle commençoit déjà à s'appliquer au latin; connoiſſant ſi bien ſa langue par principes, & avec le ſecours des deux idiômes étrangers que je viens de nommer, elle ne pouvoit manquer d'y faire les plus rapides progrès.

Mais toutes ſes études ne l'empêchoient pas d'être une intelligente ménagère, & une excellente maîtreſſe de maiſon. C'étoit une qualité qu'elle étoit

ſingulièrement ſoigneuſe de recommander à toutes ſes compagnes qui aimoient la lecture, ou qui avoient le goût d'écrire: car ſa maxime étoit qu'une femme qui néglige les avantages utiles, & cette élégance qui diſtingue naturellement ſon ſexe pour une ſcience qui paſſe pour appartenir plus particulièrement à l'autre, s'attiroit plus de mépris pour ce qu'elle perdoit, qu'elle ne gagnoit de conſidérations par ce qu'elle pouvoit acquérir.

Elle aimoit à s'étendre ſur cet article: tout ce qu'une femme peut apprendre, diſoit-elle, au-delà de ce qu'il eſt utile à ſon ſexe de ſavoir, qu'elle l'apprenne, à la bonne heure. Elle prouvera par-là qu'elle eſt bonne économe de ſon temps; & que ſon eſprit n'eſt pas étroit & borné, mais qu'elle n'abandonne pas pour cela les occupations plus néceſſaires, & par-là non moins nobles, qui lui apprendront à être une bonne maîtreſſe de famille, une bonne épouſe & une bonne mère. Car qu'y a-t-il de plus diſgracieux pour une femme que de paſſer par ſa négligence ſur ſa perſonne pour une ſavante mauſſade, ou par ſon ignorance dans la conduite de ſon ménage, pour ne rien ſavoir de ce qui concerne l'économie domeſtique?

Elle

Elle me citoit l'exemple de deux dames : l'une, fort jalouſe de donner ſon avis devant ſon mari, dans un cercle d'amis lettrés, ſur quelques paſſages difficiles ou équivoques de Virgile ou d'Horace, ne ſavoit comment ajuſter ſes robes & ſes parures, avec cette grâce & ce goût néceſſaires pour lui conſerver l'affection de ſon époux & le reſpect des étrangers ; l'autre, voulant paſſer pour avoir autant d'érudition & de ſcience qu'un ſavant, ne trouvoit point de meilleure méthode pour aſſurer ſes prétentions, que de mépriſer ſon propre ſexe, en renonçant à cette délicateſſe féminine & caractériſtique dont nulle autre acquiſition ne peut remplacer la perte.

Elle ſoutenoit quelquefois, en voyant le ridicule des femmes ſavantes, que ce qu'il y avoit de vraiment important pour le ſexe, étoit ſeulement d'exceller dans la connoiſſance des beautés & des agrémens de ſa langue naturelle, diſant qu'il y avoit-là un aſſez beau champ pour exercer une femme, & que d'en vouloir un plus vaſte, c'étoit ſe mettre en danger d'être moins utile à ſa famille. Mais moi, qui ne reconnois en rien la ſupériorité de l'autre ſexe ſur le nôtre que dans la facilité de s'inſtruire dont ces hommes

jaloux des grâces de notre imagination riante, nous privent lâchement, dans la crainte de ſe voir encore ſurpaſſées dans ces ſciences qui font leur principal orgueil; jamais je ne pouvois être de ſon avis ſur ce point. Cependant je penſois abſolument comme elle, qu'une femme qui étoit ſi curieuſe de ſcience & d'érudition par le degré d'importance de plus qu'elle en eſpéroit dans une compagnie de gens inſtruits, & qui, pour les avoir acquiſes ſe croyoit bien au-deſſus de tous les ſoins utiles & des occupations domeſtiques, encouroit avec juſtice le mépris qu'elle ne manquoit jamais de s'attirer. Avec elle le précepte & l'exemple marchoient toujours de compagnie; ſa *laiterie*, dans la maiſon de ſon grand-père, charmoit tous ceux qui alloient la voir, comme elle faiſoit elle-même le charme de toutes les perſonnes qui l'y viſitoient.

Son grand-père voulut qu'on changeât le nom de cette métairie, qui anciennement s'appeloit *le bocage*, en celui de *la laiterie*, par honneur pour la dextérité de ſa petite fille, de ſon intelligence dans toutes les parties d'une laiterie, ainſi que de la propreté & de l'élégance de tous les inſtrumens & offices aſſignés

à cet uſage (*). Elle avoit une ſorte de négligé commode, aiſé & gracieux fait exprès pour cette maiſon. On a remarqué d'elle que dans la même heure où elle avoit paru la plus élégante & la plus jolie laitière, on la voyoit dans l'occaſion changer de parure & briller en jeune dame du meilleur ton dans un cercle.

Son ayeul, ſon père, ſa mère, ſes oncles, ſa tante, & même ſon frère & ſa ſœur alloient ſouvent l'y viſiter; ils étoient charmés de la voir vaquer en ſilence, & avec une activité ſans affectation à ces occupations; car toujours ſa modeſtie lui faiſoit préférer d'agir elle-même, au lieu de s'entretenir à commander, afin de ne pas décourager la domeſtique que cet office regardoit perſonnellement. Chacun ſe faiſoit un plaiſir de recevoir de ſes mains une collation dans *ſa laiterie*. Sa mère & ſa tante Hervey l'admiroient ordinairement, mais en ſilence, afin de ne pas cauſer de peine à ſa ſœur, créature envieuſe, d'un mauvais naturel, répugnante à l'imitation d'un bon exemple, & qui avoit coutume de paſſer tout ce temps à la ſuivre des yeux avec une jalouſie muette. De temps

(*) Voyez Lettre 11 Tome I.

en temps néanmoins, cette créature refrognée permettoit à quelques louanges avares & contraintes, de forcer le paſſage de ſes lèvres ; tout en ſongeant comme Saül aux moyens d'enfoncer le dard dans le cœur de David, la gloire de ſon royaume. Et il me ſemble encore voir mon amie ſous la forme d'un ange, trop ſupérieure à ſa ſœur pour faire attention à ſon humeur, lui offrir & la prier d'accepter une taſſe de lait de ſes mains plus blanches que ce lait.

Son aptitude pour toutes les parties de l'adminiſtration d'un ménage paroiſſoit être de toutes les qualités où elle excelloit, la ſeule qu'elle dût à ſa famille, dont l'eſprit rétréci, parcimonieux & inquiet de l'avenir, au milieu d'une immenſe fortune, les portoit à la laiſſer ſe livrer au goût qu'elle prit pour la ſcience de ces détails; ſa ſœur aînée s'occupoit uniquement de ſa toilette, ſans pouvoir jamais en acquérir les grâces, & jouoit la dame du bel air, ſans jamais y réuſſir, ce qu'étoit ſa cadette ſans étude & ſans paroître s'en douter.

Ordinairement quand on attendoit compagnie, une des ſœurs paſſoit la moitié de la matinée devant ſon miroir; l'autre donnoit ſes ordres pour le dîner & pour

toute la journée ; montoit enſuite dans ſon cabinet de toilette, & avant qu'on eût remarqué ſon abſence, (parce qu'il régnoit un ordre admirable dans tous ſes effets,) on la voyoit redeſcendre & prête à recevoir le monde ; & cela avec une aiſance naturelle & un air de tranquillité qui faiſoient croire qu'elle n'avoit eu rien autre choſe à penſer.

Long-temps après elle, (& ſans compter peut-être des heures entières priſes auparavant pour ſe préparer,) deſcendoit avec bruit & fracas la maladroite Arabelle avec un étalage de parures ſans grâces ; à la vue de ſa ſœur tranquille & ſans prétentions, la jalouſie, l'humeur de ſe voir éclipſée à bien moins de frais, & en ſix fois moins de temps, achevoient de décontenancer la pauvre Arabelle.

Cependant les ſoins & les détails domeſtiques qu'elle entendoit parfaitement, n'avoient fait contracter à ſon ame aucune teinte de léſinerie. Elle ſavoit diſtinguer l'honnête frugalité, vertu ſi néceſſaire, de l'avare meſquinerie, un vice ſi odieux. Elle définiſſoit la généroſité, un heureux milieu entre la parcimonie & la profuſion.

Je n'ai connu perſonne qui lût avec plus de grâces ; elle en ajoutoit par ſa voix mélodieuſe à celles qui pouvoient

ſe trouver dans les livres qu'elle liſoit à ſes amis. Elle en prêtoit même aux endroits qui n'en avoient pas, par ſon art de les faire valoir. Nulle monotonie déſagréable, nulle finale faſtidieuſe ; elle plaçoit toujours l'accent avec une juſteſſe admirable. Elle ſavoit donner de la force & de l'emphaſe quand le ſujet l'exigeoit. Ni les grands mots, ni le ſtyle déclamatoire de la tragédie ne pouvoient la ſurprendre & la faire ſortir du naturel ; & cependant la poéſie étoit vraiment poéſie dans ſa bouche.

Mais ſi ſa voix charmoit, quand elle liſoit, elle étoit toute mélodie quand elle chantoit ; & le plaiſir que faiſoient & ſa voix & ſon goût & ſa grande juſteſſe, étoit encore augmenté par la grâce de ſon air & l'aiſance de ſon maintien ; & l'obligeante complaiſance qu'elle mettoit à vous ſatisfaire.

Néanmoins elle aimoit mieux entendre les autres, que de jouer ou chanter elle-même.

Elle avoit du plaiſir à donner une louange méritée ; mais toujours de manière à éviter le ſoupçon qu'elle attendit un compliment en retour du ſien.

Elle avoit le talent de dire des choſes peu communes avec une ſimplicité qui

faiſoit croire aux autres qu'ils en auroient dit autant, quoiqu'elles ſuppoſaſſent du génie & un eſprit qui ſait obſerver.

Juſqu'à ſes réflexions ſévères, ſans rien perdre de leur force, prenoient de la douceur dans ſon air, dans le ton dont elle les énonçoit, & dans la bienveillance viſible qui ſe montroit dans ſon but.

Etant fort jeune, j'avois le défaut ſi commun de me faire prier pour chanter. Elle m'en a guéri dès le commencement de notre heureuſe intimité; & par ſon exemple, & par les avis qu'elle me donna dans l'occaſion, & toujours en particulier.

Allons, ma chère! voulez-vous que nous vous prenions au mot? Voulez-vous que nous penſions que vous chantez aſſez médiocrement? Cependant un acte de complaiſance, pour obliger une compagnie qui mérite autant d'égards, n'eſt-elle pas préférable au talent de chanter? & les jeunes perſonnes ne ſe feront-elles pas un devoir de faire une ſorte de compenſation de leurs imperfections dans quelques parties de l'éducation, en excellant dans d'autres?

Vous devez, me diſoit-elle une autre fois, nous convaincre en eſſayant de chanter, que vous ne le pouvez pas; &

alors vous vous délivrerez de nos importunités pour le moment & pour toujours. — Eſpèce d'indulgence, néanmoins permettez-moi d'ajouter, que des chanteurs fort médiocres ne ſont pas toujours bienaiſes d'obtenir. Une autre fois, je ſais que vous allez nous faire ce plaiſir tout-à-l'heure. Vos excuſes ne font que piquer notre attente & multiplier vos difficultés.

Et encore, ce talent n'a-t-il pas fait partie de votre éducation, ma chère Nancy? Comment voulez-vous donc que nous puiſſions, pour votre propre honneur, accepter vos excuſes?

Un jour que je prétextois un rhume, le prétexte ordinaire. — Chantez toujours, ma chère, du mieux que vous pourrez. Plus la difficulté ſera grande pour vous, plus vous aurez de mérite. On ne vous croira pas du nombre de celles qui ne s'entendent pas à faire des excuſes? Vous devez chanter, mon amour, ne fût-ce que pour empêcher que quelque perſonne de l'aſſemblée ne prenne vos excuſes pour de l'affectation.

Une autre fois que j'avois obſervé, & avec vérité, qu'une jeune demoiſelle qui étoit préſente, chantoit mieux que moi, & que je ne me ſouciois pas de chanter devant elle; fi, dit-elle, me tirant à

l'écart, n'eſt-ce pas là de l'orgueil, ma Nancy? N'avez-vous pas l'air, en agiſſant ainſi, de ne chercher que des applaudiſſemens, comme le but & le principal motif de votre complaiſance. Une ame généreuſe ne fait point difficulté de donner occaſion de briller à une perſonne de mérite, quoique ce ne ſoit pas toujours à ſon avantage. Et cependant en le faiſant, elle aura toujours un mérite qui lui ſera propre. Suppoſez que cette jeune demoiſelle qui excelle au-deſſus de vous, fût abſente, qui voudra, ma chère, ſi on ſuit votre exemple, chanter après vous, pour vous faire briller à leurs dépens? En vérité, je veux vous voir autant de ſupériorité ſur les autres femmes, dans ces légers objets, que vous en avez dans de plus importans. — Voilà ce qu'elle me diſoit pour me faire honte de mon refus.

Elle étoit au-deſſus de toute réſerve & de tout déguiſement, & très communicative: une jeune perſonne ne paſſoit pas une demi-heure dans ſa compagnie, ſans en emporter quelque inſtruction utile; mais toujours d'une manière indirecte, & ſans morgue ni prétention; avec l'air de faire une queſtion, pour s'éclaircir elle-même d'un fait, elle tomboit naturelle-

ment dans quelque diſcuſſion inſtructive, & laiſſoit la perſonne qui l'écoutoit embarraſſée de décider ſi l'idée qu'elle étoit à portée de ſuivre, lorſqu'elle avoit été une fois éveillée, venoit originairement d'elle-même, ou de l'aimable génie à qui elle la devoit.

De grandes diſpoſitions pour le deſſin, qu'elle apprit en fort peu de temps. Mais ſon temps étoit pris par trop d'autres ſoins, pour lui laiſſer le loiſir & l'application ſuivie qui étoient néceſſaires pour porter ce bel art à un degré ſupérieur. Et elle diſoit qu'elle craignoit d'embraſſer trop d'objets, de peur de n'être ſupportable dans aucun.

En conſidérant ſa grande jeuneſſe & le peu de moyens qu'elle avoit eus, on pourroit dire qu'elle étoit bon juge en fait de peinture à un point extraordinaire; & dans cette partie, comme dans tout le reſte, la nature lui tenoit lieu d'art, & ſon art étoit la nature. Elle peignoit même aſſez joliment; c'eſt la raiſon qui engagea ſon grand-père à lui léguer tous les tableaux de famille. Ce qui la diſtinguoit, c'étoit une charmante imagination. Son pinceau, comme ſa plume, avoient une touche moëlleuſe & facile. Cependant elle jugeoit mieux qu'elle

n'exécutoit. Mais elle ſavoit toujours à merveille ce qu'exigeoit chaque ſujet. En d'autres termes, elle étoit une maîtreſſe parfaite pour le, *voilà comme cela devroit être.*

Pour citer un exemple au profit des jeunes demoiſelles, elle remarqua, ſans qu'on l'eût prévenue, n'étant encore qu'un enfant, que jamais le ſoleil, la lune & les étoiles ne paroiſſoient enſemble dans le même eſpace de firmament, & qu'on ne devoit pas par conſéquent les raſſembler dans un ſeul & même tableau; que les lions, les ours & les tigres n'étoient pas indigènes du climat de l'Angleterre, & ne devoient pas ſe trouver dans un payſage anglois; que ces tyrans des forêts ne devoient pas être aſſociés avec les agneaux, les chevreaux, ni les faons, non plus que les milans, les faucons & les vautours avec les perdrix, les faiſans & les colombes. Elle a connu, hélas! à l'âge de dix-neuf ans, elle a connu par une fatale expérience que tous ces animaux, tous ces oiſeaux de proie étoient bien ſurpaſſés en cruauté & en perfidie par l'homme, cet être lâche, barbare, intrigant, & qui met ſon plaiſir à détruire; qui bien moins excuſable que ces animaux féroces, détruit par jeu & par

paſſe-temps, ce qu'ils ne détruiſent que preſſés par la faim & la néceſſité. Elle ſavoit fort bien démaſquer tous les frivoles amateurs. Et ſon guide étoit la nature. *La convenance*, mot ſynonime de celui de nature, étoit ſa loi, comme elle eſt la baſe de tout jugement juſte & vrai. Malgré cela, elle étoit mécontente d'elle-même, lorſque ce qu'elle avoit pu dire, expoſoit ces demi-ſavans, ces amateurs ſuperficiels, même en leur abſence, au ridicule des eſprits enjoués & plaiſans. Que nos dames modernes, qui n'ont pas une ſeule de ſes grandes qualités, dont tout le temps pendant le jour qu'elles abrégent ordinairement, ou qu'elles n'allongent qu'en faiſant de la nuit le jour, & du jour la nuit, eſt emplové à la toilette, aux viſites, aux cartes, aux ſpectacles & aux concerts, s'étonnent & regardent comme un prodige incroyable qu'il ait pu exiſter une dame ſi accomplie, quoique ſi jeune, tandis qu'elles, dans un âge plus avancé, ne peuvent pas ſe vanter d'une ſeule de ſes perfections.

Leur étonnement ne peut venir que de ce qu'elles ignorent la manière dont elle ſavoit employer ſon temps. Elles n'ont pas la plus légère idée de tout ce qu'on

qu'on peut faire dans ces heures, qu'elles paſſent enſevelies dans *les ombres de la mort*, pour emprunter une de ſes expreſſions qui lui étoit familière. Mais, avant de parler de la diſtribution qu'elle faiſoit de ſes heures, je dirai un mot d'un autre article, dans lequel elle ſurpaſſoit toutes les jeunes perſonnes de ma connoiſſance.

Je veux parler de ſon habileté dans tous les ouvrages à l'aiguille.

Cette pièce qu'elle légue à ſon couſin Morden, eſt en effet un ouvrage ſi admirable, que le père de ſon couſin qui faiſoit la plus grande partie de ſon ſéjour dans les pays étrangers, avoit été très-jaloux de l'obtenir, (comme elle le dit dans ſon teſtament,) & vouloit l'emporter en Italie, pour faire honneur à ſa famille, & montrer, diſoit-il, aux curieux des autres pays, que la retraite d'un cloître n'étoit pas néceſſaire aux jeunes angloiſes pour leur faire produire des chefs-d'œuvres dans ces talens, dont les nones & les recluſes ſe glorifient tant.

Sa vîteſſe à travailler ces ſortes d'ouvrages étoit ſurprenante, & c'eſt ce qui l'encourageoit à s'y livrer.

Quant à ſes délaſſemens, les talens &

les connoiſſances qu'elle poſſédoit, annonçoient aſſez de quel genre ils étoient. Elle étoit loin d'aimer les cartes, le foible univerſel des dames de nos jours. Auſſi n'excitoit-elle jamais la compagnie à demander les tables de jeu; ſouvent elle leur en faiſoit inſenſiblement perdre l'idée, en faiſant naître quelque ſujet de converſation amuſant ou autre paſſe-temps, lorſqu'elle le pouvoit faire, ſans encourir le reproche de ſingularité.

Fort peu de ſes intimes amies propoſoient les cartes, quand elles pouvoient l'engager à une lecture, à une converſation, à jouer du clavecin ou à chanter; lorſqu'il paroiſſoit quelque ouvrage, ou quelque morceau de muſique nouveau. Mais dans une compagnie très-nombreuſe, la converſation ne peut guères prendre ce tour agréable, qui s'établit aiſément entre quatre ou cinq amies, dont l'âge & les goûts ſe rapportent; alors c'eſt en quelque ſorte une néceſſité, d'en détacher quelques perſonnes, pour donner aux autres la facilité de ſe rapprocher & de ſe plaire davantage enſemble. Elle ne refuſoit point la partie, lorſque le ſort la nommoit pour la former; & alors elle prouvoit que ſon dégoût pour le jeu étoit ſeulement une affaire de principe & de

choix ; elle ſe tiroit à merveille de tous les jeux de bonne ſociété. Mais elle ſe déclaroit toujours contre la folie de jouer gros jeu. Elle ne vouloit pas, diſoit-elle, ſoumettre de nouveau au haſard l'argent qu'elle avoit, ou ne vouloit riſquer qu'une bagatelle.

Elle croiroit, diſoit-elle encore, faire un fort mauvais compliment à ſes amies, ſi elle leur ſuppoſoit le déſir de s'emparer de ce qu'elle poſſédoit légitimement, comme ce ſeroit à ſes yeux une indignité de prétendre à ce qui leur appartenoit.

En un mot, diſoit-elle, jouer gros jeu eſt un vice ſordide qui bleſſoit la morale & les principes, qui ne pouvoit naître que de l'avarice, & une infraction directe du précepte qui nous défend de convoiter le bien de notre prochain.

Elle étoit extrêmement charitable, & la ſeule de ſa famille qui connût le vrai ſens de ce mot ; ſa charité s'étendoit à l'ame comme à la perſonne de ceux qui en étoient les objets. Elle tenoit une liſte de *ſes pauvres* ; & elle y remplaçoit d'un nouveau nom celui qui ſe trouvoit pourvu ou que la mort enlevoit. Mais elle avoit ſoin de ménager encore une bourſe de réſerve pour les cas imprévus & pour les accidens, & il faut convenir

que jamais elle n'eut de modèle ni d'égale dans la ſageſſe de la diſtribution.

Les vieillards, les aveugles, les infirmes, la veuve & l'orphelin, ou le pauvre laborieux, mais malheureux dans ſon induſtrie, étoient ſpécialement les objets de ſa bienfaiſance. Ses grands plaiſirs étoient de contribuer à l'inſtruction de l'un, de payer l'apprentiſſage d'un métier aux enfans du pauvre dont le travail ne pouvoit ſuffire à nourrir ſa famille, & de les établir à la fin de leur engagement; elle donnoit aux autres de bons livres, & dans ſon loiſir elle enſeignoit aux plus pauvres de ſes honnêtes voiſins & de ſes fermiers à les lire avec fruit. Cette charité, diſoit-elle, qui embraſſe l'inſtruction de l'ame, auſſi bien que les beſoins phyſiques, procure un double avantage à la ſociété, en ce qu'elle ajoute au nombre des ſujets honnêtes & utiles, ce qu'elle retranche de celui des libertins fainéans. Peut-il y avoir, ajoutoit-elle, un genre de charité plus agréable aux yeux de ce Dieu qui ne demande de nous rien tant que des actes réciproques de bienfaiſance mutuelle entre nous?

Son oncle Antonin, lorſqu'il vint ſe fixer en Angleterre avec l'immenſe fortune qu'il rapportoit des Indes, diſoit

ſouvent : cette fille, par ſes charités, attirera les bénédictions du ciel ſur toute notre famille ; & il faut avouer qu'ils ſe repoſoient tous beaucoup ſur cette confiance.

Au reſte, ſa généroſité eſt aſſez prouvée par tous les legs charitables portés dans ſon teſtament.

Elle étoit extrêmement ſobre. C'eſt à la quantité, diſoit-elle, plus qu'à la qualité des alimens qu'il faut regarder. Un repas complet eſt l'ennemi de l'étude & de l'application. Une maiſon ſolidement bâtie, n'a beſoin que de légère réparations.

Cette ſobriété la faiſoit jouir, malgré une conſtitution délicate, d'une ſanté conſtante & fleurie ; elle avoit toujours un viſage ſerein, l'eſprit vif & libre, & ordinairement gai. Je ne lui ai jamais vu qu'une maladie. Elle vint d'un froid violent qui la ſaiſit dans une chaiſe ouverte au vent, au milieu d'un orage ſubit de grêle & de pluie ſans aucun abri. Cela lui occaſionna une fiévre, accompagnée de ſymptômes dangereux, qui furent ſans doute adoucis par ſa tempérance, mais qui donnèrent des alarmes infinies à ſes parens, qui connoiſſoient

alors ſon mérite. (*) Dans ſes lectures, & les converſations qui en réſultoient, elle aimoit beaucoup plus à trouver des beautés que des défauts; elle étoit portée à applaudir l'auteur & l'ouvrage, dès qu'elle pouvoit trouver matière à l'éloge. Cependant elle avoit coutume de ſe plaindre de ce que certains écrivains de

(*) Dans ſes tablettes, on trouve la note ſuivante, qu'elle écrivit en ſe rappelant cette maladie dans le temps de ſon infortune.

Dans une maladie dangereuſe dont je fus viſitée quelques années avant que j'euſſe le malheur de connoître cet homme ingrat! (plût au ciel que j'en fuſſe morte!) mon lit étoit entouré de ma chère famille: père, mère, frère & ſœur, mes deux oncles pleurant à genoux autour de moi, réuniſſant leurs vœux pour demander mon rétabliſſement, & moi craignant d'entraîner avec moi dans le tombeau, l'un ou l'autre de mes triſtes parens, je faiſois des vœux & priois auſſi le ciel de me rendre la ſanté. Hélas! Comment les pères & mères ſauront-ils quel déſir former en pareil cas? qu'il eût été heureux pour eux & pour moi que le ciel m'eût refuſée à leurs prieres! mais aujourd'hui je ſuis exempte de cette inquiétude. Tous ces chers parens ſont vivans; mais il n'y en a pas un d'eux, (tant ma faute dans leur opinion a été odieuſe!) qui loin de s'affliger, ne ſe réjouiſſe d'apprendre ma mort!

la première classe, avec tout le talent nécessaire pour exalter la vertu & pour confondre le vice, s'employoient trop généralement à des ouvrages de pure imagination, à des sujets purement spéculatifs, qui n'étoient nullement intéressans ni édifians, & dont on ne pouvoit recueillir ni morale, ni exemple utile.

Mais elle censuroit sévèrement les ouvrages licentieux, qui tendoient à corrompre les mœurs de la jeunesse, à offrir des images indécentes, ou à blesser la religion; elle ne faisoit alors aucune grâce, quelques fussent les auteurs, & quelque admirable que fût l'exécution. Elle plaignoit souvent le célèbre Swift, d'employer si mal son admirable plume, qu'un œil chaste craignoit de regarder ses ouvrages, & une oreille chaste d'entendre aucune citation qui en fût empruntée. Ces auteurs, disoit-elle, ne sont pas *honnêtes* envers leurs propres talens, ni reconnoissans envers Dieu qui leur en a fait don. Elle ne vouloit pas dans ces occasions admettre leurs beautés en compensation de ce défaut; au contraire elle soutenoit que ce qui aggravoit leur crime, c'étoit d'être si capables de corriger & d'épurer le cœur, & d'en montrer quel-

quefois un ſi corrompu dans leur propre ſein : ce qui devoit affoiblir l'influence de leurs bons ouvrages, & renverſer d'une main ce qu'ils édifioient de l'autre.

Avec tout ſon mérite & ſes talens, elle étoit plus portée à écouter qu'à parler ; & delà venoit ſans doute une grande partie de ſon acquit & de ſes connoiſſances.

Quoique verſée dans la lecture des poëtes anglois, françois & italiens, & les meilleures traductions des bons auteurs latins, rarement elle en citoit des paſſages, ſoit dans ſes lettres, ſoit dans la converſation, quoiqu'elle eût une mémoire prodigieuſement heureuſe ; elle s'en abſtenoit ſurtout par modeſtie, & pour éviter le reproche de toute affectation.

Mr. Wierley diſoit une fois d'elle, qu'elle avoit en propre un ſi riche fonds de connoiſſances, & un eſprit naturel d'obſervation ſi fin & ſi juſte, (pouvant, ſuivant ſon expreſſion, juger toujours de l'oiſeau par l'œuf,) qu'elle avoit fort peu beſoin d'emprunter des ſecours étrangers. Mais il étoit évident par ſa conduite en tout qu'elle n'avoit pas d'elle-même une ſi haute opinion, quoiqu'elle le pût à juſte titre. Toutes les fois qu'on la preſſoit de donner ſon avis ſur quel-

que ſujet, elle diſoit bien tout ce qu'on en pouvoit dire de clair & d'intelligible; mais elle paroiſſoit toujours preſſée de finir de parler. Elle avoit pour cela, je le ſais, deux raiſons. D'abord de ne pas perdre l'avantage qu'elle pouvoit tirer des idées d'autrui, en s'emparant trop long-temps de la converſation; enſuite, diſoit-elle, pour éviter que les éloges ne la fiſſent tomber dans le babil, & de perdre par-là l'eſtime de ſes amis que conſerve toujours une perſonne qui ſait s'arrêter où il faut. — Enfin, c'étoit une règle pour elle, de laiſſer toujours à ceux qui l'écoutoient, le déſir de l'entendre encore, plutôt que les fatiguer & de juger par leur inattention qu'elle en avoit trop dit.

Vous êtes curieux de connoître particulièrement la diſtribution qu'elle faiſoit de ſon temps: vous eſpérez y trouver l'explication de mille choſes qui vous étonnent dans cette ſurprenante fille; & voir enfin comment une dame ſi jeune pouvoit poſſéder tant de belles connoiſſances & de rares perfections.

Je dois commencer par vous dire que dès ſon enfance, elle avoit été habituée à ſe lever de grand matin, par une digne femme, & je puis dire une femme inſ-

truite & éclairée, par Mde. Norton. C'eſt à ſes ſoins, à ſa prudence, à ſes exemples qu'elle devoit le fondement de ſon goût & de ſes acquiſitions: & cette première éducation, ſe trouvant ſecondée enſuite du commerce & des ſecours des docteurs éclairés que j'ai cités, & des heureuſes diſpoſitions de ſon génie, il eſt moins ſurprenant qu'elle ait été une femme ſupérieure à ſon âge & à ſon ſexe.

Son ſexe ai-je dit? quel honneur c'eſt faire à l'autre? tandis qu'on peut défier le plus fier pédant d'entr'eux tous, d'avancer qu'il ait fait plus de progrès avec le ſecours de ſes maîtres & de ſes études, qu'elle n'en avoit fait par la ſeule force de ſon eſprit & de ſon application. Mais on ſait par expérience, que généralement une demoiſelle de dix-huit ans, a plus de raiſon & de bon ſens, & fait une ſociété plus ſenſée qu'un homme de vingt-cinq. Je pourrois moi-même ſur vingt perſonnes en citer dix-neuf de ma connoiſſance. Et cependant combien ces préſomptueux indigens ſont vains des avantages de l'éducation qu'on leur donne! qui n'a pas vu quelqu'un de ces jeunes bacheliers, tout frais ſortis de l'univerſité, ſourire dédaigneuſement à une mépriſe, à la fauſſe prononciation d'un mot

dans la bouche d'une dame, quoique le ſens fût d'ailleurs très-clair, & la penſée juſte; lorſqu'il n'auroit pu lui-même citer une ſeule penſée qui méritât d'être répétée, s'il ne l'eût empruntée des auteurs qu'on l'avoit forcé d'étudier, par forme d'exercice & pour développer un eſprit lent & lourd qui ſe traîne vers la ſcience. Mais combien je m'écarte de mon ſujet!

Cette admirable jeune dame diſoit: qu'il étoit incroyable tout ce qu'on pouvoit faire en ſe levant matin & en rempliſant de longs jours d'occupations utiles.

On peut ajouter, que ſi on calculoit d'après la vie que mènent les trois quarts des hommes, elle avoit réellement plus vécu à ſeize ans, qu'eux à vingt-cinq. Elle penſoit qu'on ne pouvoit employer ſon temps à propos ſans ſoumettre ſa vie à certaines règles.

Conformément à cette leçon de ſa création, voici quelle étoit la diſtribution ordinaire de ſes vingt-quatre heures du jour, quand elle avoit la liberté de la ſuivre :

Elle n'aſſignoit que ſix heures au ſommeil. Elle ne ſe trouvoit pas ſi bien, la tête ſi nette, & *autant de vie*, diſoit-elle, quand il lui arrivoit d'excéder cette meſure. Si elle ne dormoit pas, elle ſe

levoit plutôt. Dans l'hiver, elle avoit ſon feu tout prêt, & un flambeau propre à l'allumer promptement, n'aimant pas à troubler le repos des domeſtiques, dont, diſoit-elle, les ouvrages pénibles, & l'obligation de ſe coucher plus tard, demandoient des égards.

Je l'ai quelquefois blâmée d'avoir plus de ménagement pour eux que pour elle-même; voici qu'elle étoit ſa réponſe: moi, je ſuis libre de faire ce que je veux; qui peut en demander davantage? pourquoi donnerois-je du tourment aux autres pour ma ſatisfaction particulière? Vous ſavez comme nous avons du courage dans tout ce qui eſt de notre choix, tandis que ce qui eſt de contrainte & d'ordre, devient un fardeau ſi peſant!

Les trois premières heures du matin.

Elle les paſſoit ordinairement dans ſa bibliothéque, & quelquefois ces heures s'augmentoient de celles qu'elle épargnoit ſur ſon ſommeil: c'eſt alors qu'elle s'occupoit de ſes amuſemens épiſtolaires.

Elle donnoit ordinairement deux heures aux ſoins domeſtiques, reparties dans la journée ſelon les occaſions & le beſoin. Tous les mémoires paſſoient par ſes mains;

mains ; & elle ſoulageoit ſa mère de cette peine. Elle poſſédoit à fond les quatre principales règles de l'Arithmétique.

Cinq heures pour ſon aiguille, le deſſin, la muſique, &c. Dans ce temps étoit compris celui qu'elle paſſoit à aider, à inſpecter la tâche de ſes propres domeſtiques, & de ceux de ſa ſœur dans les ouvrages néceſſaires pour la maiſon. Car ſa ſœur, comme je l'ai déjà inſinué, eſt une dame moderne. Elle y comprenoit auſſi les viſites du docteur Lewen, qui venoit converſer avec elle, & avec qui elle entretenoit un commerce de lettres. Ce reſpectable eccléſiaſtique ſe donnoit & lui faiſoit à elle-même ce plaiſir deux ou trois fois la ſemaine, quand ſa ſanté le permettoit. Et elle préféroit toujours ſa compagnie à tout autre engagement.

Deux heures pour ſes deux premiers repas.

Mais ſi la converſation, ou le dîner de ſes parens, ou l'arrivée de quelques hôtes ou de quelque compagnie en diſpoſoient autrement, elle ne s'y refuſoit jamais ; elle ſauroit, diſoit-elle, dans ces occaſions, emprunter ſur les autres parties de ſon temps

Une heure de converſation de plus au dîner,

Qu'elle ajoutoit ou qu'elle retranchoit ſuivant le cas, ou le déſir de ſes parens. Encore trouvoit-elle aſſez difficile, diſoit-elle, de s'en tenir à ce compte juſte; ſurtout ſi le docteur Lewen leur faiſoit l'amitié de venir dîner à la maiſon, ce qui pourtant arrivoit rarement, comme il étoit valétudinaire, & obligé à un régime, il faiſoit ordinairement ſes viſites l'après dîner.

Une heure à viſiter les pauvres de ſon voiſinage. Elle avoit coutume de donner à un nombre choiſi de ces pauvres, ou à leurs enfans de courtes inſtructions, & de leur faire faire des lectures dans de bons livres; & comme cela arrivoit rarement plus de deux fois la ſemaine, elle avoit deux ou trois heures à la fois à conſacrer à ce charitable office.

Les quatre heures qui reſtoient

Etoient ſelon les occurrences pour le ſouper, pour la converſation, ou pour les lectures de l'après-ſouper à la famille. C'étoit la portion qu'elle appeloit *ſon fonds*, & où elle avoit coutume de pui-

ſer, pour ſatisfaire à ſes autres emprunts. Elle y comprenoit auſſi les viſites qu'elle avoit à recevoir & à rendre, les fêtes publiques, les ſpectacles &c. ce qui n'arrivoit pas tous les jours dans une vie paſſée à la campagne; & c'étoit ſelon elle un temps de vacances bien honnête, que deux jours ſur ſix pour ſes amuſemens, & il étoit bien difficile qu'elle ne trouvât pas encore à ménager ſur ce fonds, une promenade ou petit voyage de deux ou trois jours par mois.

On pourroit remarquer qu'elle ne donnoit guères de ſon temps à ſes proches & à ſes jeunes amies du voiſinage; mais on conſidérera qu'outre ces quatre heures retenues ſur les vingt-quatre, elle avoit coutume de converſer en travaillant: c'étoit un uſage qu'elle avoit introduit parmi les jeunes demoiſelles de ſa connoiſſance, qu'elles apportaſſent preſque toujours leur ouvrage, & vinſſent la voir ſans façon & en voiſines, ſurtout dans les longues ſoirées d'hiver: environ une demi-douzaine de ces jeunes demoiſelles liſoient chacune à leur tour, tandis que les autres travailloient.

Voilà quelle étoit ſa méthode ordinaire pendant les ſix jours de la ſemaine, lorſqu'elle pouvoit ſuivre ſon choix.

Le ſeptième jour,

Elle le paſſoit comme il doit être paſſé : & comme ſouvent elle en conſacroit une portion à des œuvres de charité, l'heure qu'elle aſſignoit à la viſite des pauvres de ſon voiſinage étoit de temps à autre priſe ſur ce jour, & ajoutée *au fonds* de ſon temps.

Mais je dois obſerver que pendant la vie de ſon grand-père & faiſant chez lui des ſéjours de trois ou quatre ſemaines à la fois, comme elle faiſoit auſſi chez ſes deux oncles, alternativement, la diſtribution ordinaire de ſon temps étoit changée alors ; mais elle s'en rapprochoit toujours le plus que pouvoient le permettre les circonſtances.

Lorſque j'avois le bonheur de la poſſéder pendant une quinzaine de jours ou environ, elle ſe diſpenſoit également de ſa regle journalière, par pure indulgence pour mes foibles, ou pour mes vaines habitudes ; car moi, malgré l'avantage d'un exemple que je ſavois ſi bien admirer, je vis auſſi trop à la moderne. Cependant, ſur l'heure du lever, je m'étois corrigée d'après mon modèle pendant la ſaiſon de l'été : & je puis certifier par ma propre expérience que ma ſanté s'en

eſt bien trouvée, & que j'ai été par-là en état de faire ſans fatigue & avec plaiſir bien des choſes utiles, qui ſeroient reſtées à faire. Dans ſes tablettes j'ai trouvé cette note depuis ſa mort à jamais déplorable. = " *Depuis tel jour* „ *juſqu'à tel jour, tous les jours de* „ *fêtes, chez ma chère Miſs Howe* „. — A ſon retour, " *repris mon compte de* „ *ce jour*, (qu'elle marquoit) & alors elle recommençoit à ſuivre ſa règle comme auparavant.

Une fois la ſemaine elle comptoit avec elle-même : ſi ſon compte des 144 heures contenues dans l'eſpace des ſix jours, ſe raportoit juſte à ſa diſtribution, elle en faiſoit note & le fermoit. S'il en étoit autrement, elle portoit la dette ſur le compte de la ſemaine ſuivante en cette forme : *Dû à l'article des viſites de bienfaiſance tant d'heures.* Et ainſi des autres.

Mais un de ſes ſoins particuliers étoit de montrer dans toutes les compagnies qu'elle recevoit, ou qu'elle alloit viſiter, une liberté entière, une ſatisfaction & une gaieté intérieure ſans aucune gêne ni contrainte, comme ſi elle n'eût pas tenu un régiſtre particulier de l'emploi de ſon temps, & qu'elle ne ſe fût pas

endue reſponſable des dérangemens accidentels qu'éprouvoit ſa diſtribution.

Cette méthode, qui pourra paroître aux autres fort embarraſſante & aſſez inutile, lui étoit devenue facile & agréable, par ſa diligence matinale, & par la longue habitude.

Pour moi, (& je le lui diſois quelquefois) malgré mon admiration pour une vie ſi réglée, je n'aurois jamais pu m'y aſſujettir, quand on m'auroit donné le monde entier pour récompenſe. Je ſuis en effet d'un caractère trop vif & trop impatient, pour ſoutenir une ſi grande méthode, & compter ſans ceſſe avec moi-même. Je me contente de compter *en gros*, pour ainſi dire, & j'étois ſatisfaite quand je ne voyois pas de grands reproches à me faire, en repaſſant la ſemaine qui s'étoit écoulée, uſage qu'elle m'avoit enſeigné à pratiquer.

Auſſi avoit-elle la complaiſance de me dire : je ne crois pas du tout néceſſaire pour une autre de faire tout ce que je fais, ni même pour moi : mais puiſque cela me fait plus de plaiſir de ſuivre cette pratique, que de m'en écarter, pourquoi ne me ſatisferois-je pas dans ces articles de ſurérogation ? Il ne peut y avoir aucun mal à le faire. Cela tient

mon attention en haleine ſur l'exactitude, & cela peut me ſervir un jour dans des objets plus importants. Ceux qui ne tiennent pas un compte exact, en tiennent rarement aucun. Je ne néglige pas pour cela des occupations plus utiles; & cela m'apprend à être avare du temps, le ſeul bien dont il nous ſoit permis de l'être, puiſque nous ne vivons qu'une fois dans ce monde, & que lorſqu'une fois nous le quittons, c'eſt pour toujours.

Elle ſavoit s'accommoder avec la néceſſité, où ces *ſurvenances* (c'étoit ainſi qu'elles les appeloit) la mettoient dans le cas d'empiéter ſur les deſtinations marquées de ſes heures, en diſant, qu'il y avoit du bon ſens & du ſavoir vivre dans ce proverbe : *quand vous êtes à Rome, faites comme l'on fait à Rome* : ſe laiſſer facilement perſuader dans les choſes où l'on peut obliger, ſans expoſer ſa vertu ou corrompre ſes bonnes habitudes, eſt une perfection apoſtolique : une perſonne qui a cette docilité complaiſante dans la vue de ſe concilier l'eſtime & l'affection de ſon ami, & qui en profite pour en éprouver le retour dans des occaſions plus ſérieuſes, imite l'exemple de celui qui *ſe faiſoit tant à*

tous les hommes afin d'en gagner quelques-uns à lui. Il n'eſt pas douteux que ſi ſa vie eût été épargnée, la douceur de ſon caractère & ſon aimable piété auroient fait paroître la religion ſi aimable, que ſon exemple n'auroit pas peu influé ſur l'eſprit & les mœurs de ceux qui auroient eu l'avantage de ſa ſociété.

O M. Belford : je ne puis plus écrire ſur ce ſujet ! car, en jetant les yeux ſur ſon livre de notes pour y recueillir d'autres particularités, j'ai rencontré la note la plus affligeante ; comme elle eſt écrite tout au bas du papier, & avec une plume très-fine, & de ſon plus fin caractère, je ne l'avois pas apperçue d'abord : la voici : elle l'a ſans doute écrite dans quelque moment d'infortune, après le jour qui y eſt nommé ! — Ah ! aidez-moi à invoquer la malédiction du ciel, pour anéantir ce monſtre qui y a donné lieu !

Avril 10. *Le compte eſt clos !*
Et avec lui toutes mes eſpérances dans le monde !

Je reprends ma plume : mais non pas pour faire l'apologie de mon imprécation. Encore une fois, je prie Dieu de

me venger de lui! Me venger, oui, moi! Car c'eſt moi qui perds : — c'eſt elle qui gagne.

Ah, Monſieur : vous ne l'avez pas connue, vous n'avez pu la connoître comme je la connoiſſois! Jamais il n'exiſta de créature ſi parfaite! d'amie ſi ardente, & cependant ſi calme & ſi maîtreſſe d'elle-même! qui ait autant été ce que je ſouhaiterois d'être; & ce que je ne ſerai jamais. — Car hélas! j'ai perdu mon appui, mon conſeil, mon guide, mon modèle : je l'ai perdue pour jamais. Elle m'honoroit du titre de ſœur *de ſon cœur*. Mais je ne le méritois que par l'amitié que je lui portois; amitié bien au-deſſus de celle d'une ſœur — infiniment au-deſſus de celle de ſa ſœur! par la haine que j'avois pour toute action baſſe & ſordide; & par mon amour pour la vertu. — Car d'ailleurs je ſuis d'un caractère hautain & impérieux, comme je l'ai reconnu juſqu'à préſent, & très-violente dans mes paſſions.

En un mot elle étoit la femme la plus près de la perfection que j'aie jamais connue. Jamais elle ne m'a donné de leçon qu'elle ne pratiquât elle-même la première. Sa vie étoit conforme à ſes conſeils. Elle n'étoit qu'humilité, que

douceur & patience, toujours prête à ſe blâmer elle-même, & à abſoudre les autres, quoiqu'elle n'eût à ſe reprocher que l'ombre de la faute, tandis que la réalité appartenoit à ceux dont l'unique honneur étoit d'être de ſa famille

Perdre une telle amie, un tel guide! —Si jamais ma violence fût excuſable, c'eſt bien au ſouvenir de tout ce que je perds. Car elle n'a vécu que le temps néceſſaire pour me faire voir mes fautes & mes imperfections, & pas aſſez pour m'aider à les vaincre : ce que j'étois bien réſolue de faire; je l'étois du moins d'y employer tous mes efforts.

Laiſſez-moi le maudire encore une fois. — Mais c'eſt encore la violence & la paſſion qui me dominent. — Et comment en peut-il être autrement?

Mais je m'arrache à ce ſujet; ayant perdu de vue l'objet qui m'avoit fait reprendre la plume.

A. HOWE. (§)

(9) LETTRE XXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Paris, 14 Octobre.

Poſt equitem ſedet atra cura. Hor.
Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui. *Boil.*

DANS une langue auſſi expreſſive que l'anglois, je n'aime point à étiqueter ni à larder ce que j'écris de lambeaux de latin, & je me ſuis toujours moqué de nos ſcribes, à la journée ou à la ſemaine, qui ne peuvent ſe paſſer d'épigraphe. Mais ce vers d'Horace ſe rapporte ſi parfaitement à ma ſituation que, ſoit que je ſois ſur un vaiſſeau ou dans ma chaiſe de poſte, ou la nuit dans mon auberge, il ne me ſort point de la tête. Dryden, il eſt vrai, a dit autrefois, je crois, dans ces vers fanfarons.

"L'homme ſe fait à lui-même ſon deſtin,
„ conforme à la trempe de ſon ame.
„ La fortune ſoumet à ſon eſclavage les
„ eſprits foibles; mais avec Hector,
„ avec un héros, elle eſt l'eſclave à
„ ſon tour. Si c'eſt le deſtin qui file la

„ trame de nos jours, je changerai ſon „ arrêt, & j'ourdirai d'une nouvelle „ ſoie un plus noble tiſſu. „

Et dans ceux-ci :

" Que la fortune épuiſe ſur moi ſon „ carquois, je poſsède une ame qui, „ comme un large bouclier peut rece- „ voir tous ſes traits, & préſenter en- „ core de l'éſpace pour d'autres. Je ne „ ſuis pas le maître du deſtin, mais „ je ne ſuis pas non plus ſon eſclave. „ L'ame inconquérable ne connoit point „ de maître. „

Si l'on examine de près les vers cités les premiers, on n'y trouvera qu'une abſurdité revêtue de grands mots. Et dans les autres le poëte ne dit pas vrai : car la conſcience dompte & maîtriſe l'homme, ou du moins me maîtriſe, moi ; & je crois que perſonne ne m'a jamais cru une ame étroite & foible.

Cela vient en partie de l'attention que j'ai donnée à la lecture du teſtament & de la lettre poſthume. Quelle armée de textes elle a, comme rangée en bataille, contre moi dans ſa lettre ! Mais, Belford, n'en réſulte-t-il pas la preuve qu'il y avoit, il y a deux ou trois mille ans, d'auſſi méchans hommes que moi ? Sûrement c'en

eſt

eſt une preuve, & c'eſt du moins une ſorte de conſolation.

Mais ce qui fait mon plus grand tourment, c'eſt la généroſité d'ame qu'elle montre dans les deux écrits; & ce tourment eſt d'autant plus cruel, qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de m'acquitter avec elle.

J'aurois dû vous écrire plutôt; mais je me ſuis amuſé deux jours à Calais à attendre une réponſe à la lettre que j'avois écrite à mon ancien domeſtique français, *la Tour*. C'eſt lui qui m'accompagne dans mes voyages; & vous m'avez entendu dire que c'étoit un garçon fort entendu, & toujours prêt à vos ordres. Je l'ai engagé, & il eſt maintenant auprès de moi. Je ne ferai point de ſéjour ici; mais j'eſpère m'arrêter dans les cours électorales. Celle de Bavière, je crois, me retiendra le plus long-temps. Peut-être m'écarterai-je de mon chemin, (s'il m'eſt poſſible à préſent de m'en écarter, en quelque lieu que j'aille,) pour aller à celles de Dreſde & de Berlin; il n'eſt pas même impoſſible que je t'écrive une fois de Vienne. Alors je pourrai peut-être deſcendre en Italie par le Tirol, & paſſant par Turin, je retournerai à Paris, ou j'eſpère voir Mow-

bray & Tourville; & je ne déſeſpère pas de t'y voir auſſi.

Cette marche diffère beaucoup du plan que je vous ai dit; mais vous pouvez vous attendre à recevoir de mes nouvelles à mon départ, ſoit que je ſuive cette route ou l'autre.

Je loge à mon ancien hôtel dans la rue St. Antoine, & j'y retiendrai mon logement pendant mon abſence; ainſi il ſera prêt à recevoir deux de vous autres, ſi vous arrivez ici avant mon retour; c'eſt une choſe réglée avec mon hôte.

J'écris à Charlotte, & c'eſt écrire à tous mes parens à-la-fois.

Ainſi, mon cher Belford, informe-moi exactement de tout ce qui ſe paſſe. Apprends-moi particulièrement comment va ton projet de réforme; ce que font Mowbray & Tourville en mon abſence. Si tu as quelques vues pour une femme, (je ſuis d'autant plus curieux ſur cet article que tu ſembles penſer que ta réforme ne ſera pas complète que tu ne ſois ſous le joug,) ſi les Harlowes font toujours pénitence, ſi Miſs Howe eſt mariée, ou prête à l'être; ce que fait l'honnête Doleman avec ſon empirique, maintenant qu'il a congédié ſes docteurs attitrés; ou qu'ils ont eux-mêmes pris congé de

lui, & s'il y a quelque vraiſemblance qu'il ſe rétabliſſe parfaitement, ſonge bien à être exact dans tous les détails ; car le plus léger événement qui regarde ceux que nous eſtimons, devient intéreſſant dans l'abſence & l'éloignement. Enfin prépare-toi à renouer le fil de tes narrations à l'endroit où tu les as rompues, ſi tu veux obliger ton ami,

LOVELACE. (§)

(¶) LETTRE XXIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Londres, ce 25 Octobre.

JE vous écris pour vous montrer que je ſuis incapable de négliger, juſques dans les plus petites choſes, la prière d'un ami abſent. Cependant vous pouvez aiſément juger qu'il ne peut pas être arrivé de grands changemens dans les objets de votre curioſité dans le peu de temps qu'il y a que vous êtes ſorti d'Angleterre. Je répondrai cependant à toutes vos demandes, par le motif que je viens de citer, & par la raiſon que vous dites, que les

moindres bagatelles ſont agréables, lorſqu'il s'agit de nouvelles de ſes amis, & même de ceux à qui nous faiſons l'honneur de les croire nos ennemis.

D'abord, quant à ma réforme, comme vous l'appelez, j'eſpère qu'elle eſt en aſſez bon train. Je ſouhaiterois qu'elle eût commencé pour vous, & que vous en puſſiez dire autant. Votre ame ſeroit beaucoup plus tranquille que vous ne penſez. Lorſqu'en jetant les yeux derrière moi, je vois quelle multitude de notre ſociété la mort a balayée ces deux ou trois dernières années, & qu'en les jetant devant moi, je conſidère les événemens qui peuvent encore arriver, je me crois à peine en ſûreté, quoique depuis quelque temps je ſuive d'autres guides que les ſens & les paſſions qui ont conduit tant de nos confrères à leur perte en ce monde, s'ils n'ont pas même cauſé leur perte éternelle.

J'ai un ſérieux & vif déſir d'être admis dans l'état nuptial, juſqu'à ce que, par ma ferme perſévérance dans mes bonnes réſolutions, je puiſſe convaincre une femme que je pourrai aimer & honorer, & dont le vertueux exemple pourra me confirmer dans le bien, qu'il eſt au moins un libertin qui a eu la grâce de ſe cor-

riger avant que l'âge ou les maladies lui euſſent rendu le crime impoſſible.

Les Harlowes ſont toujours inconſolables, & le ſeront, j'oſe le dire, juſqu'à la fin de leur vie.

Miſs Howe n'eſt point encore mariée; mais j'ai lieu de croire qu'elle le ſera bientôt. J'ai l'honneur d'être en correſpondance avec elle, & plus je la connois, plus j'admire la nobleſſe de ſon ame. Elle doit ſentir qu'elle eſt ſupérieure à la moitié de notre ſexe, & à la plus grande partie du ſien; ce qui peut faire ſortir quelquefois ſon caractère naturellement vif & impatient; mais ſi ſon mari lui montre la moindre condeſcendance, (& qui pourroit ſe faire une peine de déférer à une ſupériorité ſi viſible, lors qu'on ne l'exige pas avec arrogance!) elle ſera la meilleure des épouſes.

Doleman en eſt toujours logé aux eſſais & aux eſpérances avec ſon empirique. Je ne peux pas m'empêcher de dire que celui-ci, étant un homme ſenſé & judicieux, & point du tout de ces charlatans téméraires, ſyſtématiques & à tête chaude, j'eſpère, (malgré le peu de cas que je fais des charlatans & de nos vendeurs d'orviétan en général,) que, s'il y a du remède à ſon mal, il pourra lui faire quel-

que bien. Mes raiſons ſont, qu'il le voit régulièrement tous les jours, qu'il obſerve par ſes yeux toutes les variations, tous les ſymptômes de la maladie, qu'il change ſes remèdes ſuivant le changement des indications, ſans ſe rendre eſclave des règles preſcrites par ces pères de l'art qui vivoient, il y a pluſieurs ſiècles, dans un temps où les maladies & leur cauſe différoient eſſentiellement, ainſi que la façon de vivre, de ce qu'elles ſont à préſent, auſſi bien que les climats & autres circonſtances accidentelles; que ſa récompenſe n'eſt point un ſalaire journalier à chaque viſite; mais après les cinq premières guinées pour les drogues, il ſera payé à proportion que le malade ſe trouvera mieux lui-même.

A l'égard de Mowbray & de Tourville, que voulez-vous qu'il y ait de nouveau en ſi peu de temps? Pour deux hommes qui n'ont pas aſſez de ſens pour prendre d'eux-mêmes une nouvelle route bonne ou mauvaiſe, ſurtout à préſent qu'ils ne vous ont plus, vous qui étiez l'ame de toutes leurs entrepriſes, & particulièrement leur ame. D'ailleurs je les vois très-rarement. Je crois qu'ils ſeront à Paris avant que vous puiſſiez être revenu d'Allemagne; car ils ne peuvent vivre ſans

vous. Dans la dernière converſation que nous avons eue enſemble, vous leur avez donné une belle preuve que vous aviez retrouvé votre légèreté naturelle ; une preuve qui leur a cauſé beaucoup de joie, & à moi beaucoup de peine.

Je ſouhaiterois de tout mon cœur que tu vouluſſes tourner tes pas du côté des Pyrénées. Alors, ſi tu écris à ta couſine Montaigu le récit de ce que tu verras de plus remarquable dans ton voyage, je te demanderai de mettre dans tes lettres une copie pour moi. Je ſerois bien étonné que tu négligeaſſes de faire ce récit, puiſque tes ſujets ſeront auſſi nouveaux pour toi, que pour moi-même.

Ton ami,

BELFORD. (§).

LETTRE XXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Paris, 16-27 *Octobre.* (*)

NE ſois pas ſurpris que cette lettre ſuive de ſi près ma dernière du 14—25. A l'inſtant j'en reçois une de Joſeph Leman. Ce pauvre diable eſt harcelé par ſa conſcience, Belford. Il m'aſſure "qu'il ne dort ni nuit ni jour du regret „ qui le tourmente, & de la crainte d'a- „ voir contribué à de grands malheurs, „ ſans compter, dit-il, ceux qu'il prévoit „ encore. Il ſouhaiteroit, s'il plaiſoit à „ Dieu & *à moi*, de n'avoir jamais eu „ l'honneur de me connoître." (†)

Et d'où viennent ſes inquiétudes pour lui-même? d'où viendroient-elles, ſi ce n'eſt "des marques *de mépris* qu'il reçoit „ continuellement de tous les Harlowes, „ ſurtout de ceux qu'il s'eſt efforcé de

(*) Date en vieux & nouveau ſtyle en uſage chez les proteſtans.

(†) Il faut ſe rappeler le caractère & le genre des ſervices de Léman.

„ ſervir auſſi fidellement que ſes engage-
„ mens avec moi le permettoient? Je lui
„ avois toujours fait croire, *pauvre eſprit*
„ *ſimple qu'il eſt depuis le berceau*! qu'en
„ me ſervant, il auroit le bonheur *à*
„ *la fin* d'avoir rendu ſervice *aux deux*
„ *parties.* Mais le mépris qu'on lui té-
„ moigne, & la mort de ſa chère jeune
„ maîtreſſe, ſont deux ſujets de chagrin
„ dont il ne pourra jamais ſe *défaire*,
„ dût-il vivre auſſi long-temps que Mathu-
„ ſalem; quoiqu'il ne ſe promette, il en
„ eſt sûr, pas plus *d'un mois de vie*,
„ changé comme il eſt, avec un *eſtomac*
„ qui ne digère plus rien; & Mde. Betty
„ le *faiſant enrager* du matin au ſoir, (à
„ *préſent qu'elle le tient*,) & qu'elle eſt
„ la maîtreſſe d'une bonne hôtellerie.
„ Mais, grâces au ciel, pour ſa punition,
„ elle n'eſt guère en meilleure ſanté que
„ lui. Au reſte, ſon principal motif, pour
„ ſe donner l'honneur de m'importuner
„ par une lettre, n'eſt pas ſon ſeul cha-
„ grin, quoiqu'il ſoit des plus grands;
„ c'eſt le déſir de prévenir un malheur,
„ dont je ſuis menacé moi-même: car il
„ peut m'aſſurer que le colonel Morden
„ eſt parti dans la réſolution de ne pas
„ m'épargner, & qu'il a juré, aſſez haut
„ pour être entendu des domeſtiques,

„ qu'il auroit ma vie ou moi la ſienne,
„ avec d'autres menaces de cette nature
„ qui cauſent beaucoup de joie à toute la
„ famille, parce qu'on s'attend que, tôt
„ ou tard, je reviendrai avec quelque
„ membre de moins. „

Telle eſt la ſubſtance de cette lettre. Mowbray m'avoit déjà lâché quelques mots dans une des ſiennes; & je me rappelle que dans le dernier ſouper que nous avons fait enſemble, tu me preſſas, juſqu'à l'importunité, de faire le voyage d'Eſpagne plutôt que celui de France ou d'Italie.

Ce que j'exige de toi, Belford, & par le premier ordinaire, c'eſt de m'apprendre fidellement tout ce que tu ſais là-deſſus. Il m'eſt impoſſible de ſouffrir d'être menacé; & quand je ſerai bien inſtruit, nul homme au monde ne ſe donnera, en mon abſence, les airs de m'avilir, ſans que je lui en explique mon ſentiment; des airs qui inquiètent mes amis, & qui les portent à ſouhaiter de me voir changer de route ou de plan pour l'éviter. Crois-tu qu'à ces viles conditions je fuſſe capable de ſupporter la vie?

Mais, ſi tel eſt ſon deſſein, pourquoi ne me l'a-t-il pas fait connoître avant que j'euſſe quitté l'Angleterre? Avoit-il

beſoin que je fuſſe hors du royaume pour s'affermir dans ſa réſolution ?

Auſſitôt que je ſaurai dans quel lieu mes lettres lui peuvent être adreſſées, je ne manquerai pas de lui écrire, pour m'aſſurer de ſes intentions. Le délai & le doute me ſont inſupportables dans un cas de cette nature. Fût-il queſtion du mariage ou de l'échafaud, ce qui doit ſe faire demain, j'aimerois mieux le faire aujourd'hui. Je languis, je meurs d'impatience, en ruminant des ſcènes qui ne peuvent m'offrir ni variété, ni certitude. Paſſer vingt jours dans l'attente de ce qui peut être décidé dans un quart-d'heure, c'eſt un ſupplice.

Si le Colonel prend la peine de venir à Paris, quand même je ſerois parti, il lui ſera facile de trouver mon logement. Je vois chaque jour quelques compatriotes, & j'en ai regalé pluſieurs ici. Je ſuis ſouvent aux ſpectacles ; je parois à la Cour & dans tous les lieux publics. A mon départ, je laiſſerai mon adreſſe dans pluſieurs villes, où mes lettres d'Angleterre me ſeront envoyées. Mais ſi j'étois bien sûr de tout ce que Léman m'écrit, je perdrois l'idée de quitter la France, ou, dans quelque lieu que ſoit celui qui

me cherche, je ne partirois que pour abréger ſa courſe vers moi.

J'ai beau faire : non, je ne puis étouffer mes regrets ſur cette chère Clariſſe. S'il eſt décidé que nous en venions aux mains, M. Morden & moi, comme il ne m'a fait aucune injure, & qu'il chérit la mémoire de ſa couſine, nous engagerons le combat avec les mêmes ſentimens pour l'objet de notre querelle ; & tu conviendras que le cas n'eſt pas ordinaire. En un mot, j'ai tort ; j'en ſuis auſſi convaincu que lui, & je ne la regrette pas moins que lui ; mais je ne ſouffrirai jamais les menaces d'aucun mortel, quelque blâme que je me reproche d'avoir mérité. Adieu, Belford, ſois ſincère avec moi. Point de déguiſement, ſi tu fais cas de ton ami.

LETTRE

LETTRE XXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Londres, 26 Octobre.

JE ne ſaurois croire, mon cher Lovelace, que le colonel Morden vous ait menacé dans des termes auſſi groſſiers que le miſérable Léman vous l'écrit, ni qu'il penſe à vous chercher.

Je n'ai pas attendu ſi tard à ſonder le Colonel, non-ſeulement pour votre intérêt & pour le ſien, mais encore par le reſpect que je dois aux derniers ordres de ſon excellente couſine. Il eſt vivement touché, & vous ne devez pas en être ſurpris. Il avoue qu'à cette occaſion, ſon reſſentiment s'eſt exprimé avec chaleur. Il m'a dit un jour, que, ſi le cas de ſa couſine étoit une ſéduction commune, & que ſa propre crédulité & ſa foibleſſe euſſent contribué à ſa chûte, il ſe croyoit capable de vous pardonner. Mais il ne m'a pas aſſuré moins formellement qu'il n'avoit pris aucune réſolution, & qu'il ne lui étoit rien échappé dans la famille qui pût l'obliger à la vengeance. Au contraire, il

m'a confeſſé que les volontés de ſa couſine avoient eu ſur lui, juſqu'à préſent, toute la force que je pouvois déſirer.

Il eſt parti huit jours après vous. En me faiſant ſes adieux, il m'a dit que ſon deſſein étoit de ſe rendre à Florence, & qu'après y avoir fini ſes affaires, il ſe propoſoit de revenir à Londres, pour y paſſer le reſte de ſes jours. Je craignois, à la vérité, que, ſi vous veniez tous deux à vous rencontrer, il n'arrivât quelque nouveau malheur; & ſachant de vous-même que vous deviez retourner en France par l'Italie, & vraiſemblablement par Florence, j'ai fait mes efforts pour vous engager à faire entrer l'Eſpagne dans votre plan. Je le ſouhaite encore, ou, ſi je ne puis l'obtenir de vous, je vous conjure d'éviter Florence & Livourne, deux lieux que vous avez déjà viſités. Que jamais, du moins, l'appel ne vienne de vous.

Quel ſujet de réflexions pour moi, ſi le délateur, ce vil Joſeph Léman, qui vous a fourni le moyen de tourner l'artillerie de ſes maîtres contre eux-mêmes, & de les jouer l'un par l'autre pour conduire vos artifices avec plus de ſuccès, devenoit, ſans le vouloir, un inſtrument entre les mains de la Providence pour les venger tous ſur vous. En ſuppoſant la vic-

toire de votre côté, ſeroit-elle la fin du déſaſtre? Elle ne feroit qu'augmenter vos remords, puiſque votre rencontre ne peut ſe terminer que par la mort de l'un ou de l'autre; car je ſuis sûr que le Colonel ne recevroit pas la vie de votre main. Les Harlowes armeroient contre vous les loix. Vous les haïſſez; ils gagneroient par la mort du Colonel; ils ſe réjouiroient de la vôtre; & n'eſt-ce donc point aſſez de tout le mal que vous avez déjà cauſé?

Lovelace, cher ami! donnez-moi la ſatisfaction d'apprendre, & d'en aſſurer tous vos amis, que vous êtes réſolu d'éviter M. Morden. Le temps calmera tout. Perſonne ne doute de votre courage, & jamais on ne ſaura que votre plan ait été changé par perſuaſion. Le jeune Harlowe parle de vous demander raiſon. C'eſt une preuve aſſez claire que M. Morden n'a pas pris ſur lui la querelle de la famille. Je ne crains que lui. Je ſais que ce n'eſt pas le moyen de faire impreſſion ſur vous, que de vanter ſon courage & ſon adreſſe. On aſſure néanmoins que ſon épée eſt redoutable, & qu'il s'en ſert avec autant de ſang-froid que d'habileté. Si je faiſois cas de la vie, il ſeroit de tous les hommes, à l'exception de vous, celui que j'aimerois le moins pour adverſaire.

Mes explications ſont d'auſſi bonne-foi que vous l'avez déſiré. Je ne vous déguiſe rien. Si vous ne cherchez pas le Colonel, je ſuis perſuadé qu'il ne vous cherchera point. C'eſt un homme rempli de principes. Mais ſi vous le cherchez, je crois bien qu'il ne vous évitera pas.

Souffrez, Lovelace, que par le mouvement d'une véritable amitié, je vous repréſente encore, que vous devez vous ſentir coupable dans cette affaire, & qu'il ne vous convient point d'être l'aggreſſeur. Quelle pitié qu'un auſſi galant homme que le Colonel périt par vos mains! D'un autre côté, il ſeroit terrible que vous fuſſiez appelé en compte ſans aucune préparation, & dans l'acte même d'une nouvelle violence. Malheureux ami! ne vois-tu pas, dans la mort de tes deux principaux agens, *les ſiniſtres caractères tracés contre toi ſur le mur*?

Mon zèle, dans cette occaſion, peut me jeter dans les répétitions; mais j'ai peine, en vérité, à quitter un ſujet dont je ſuis ſi affecté. Cependant, ſi ce que je viens d'écrire, joint aux mouvemens de votre propre cœur & ſans doute à vos remords, eſt ſans effet, tout ce que je pourrois ajouter ſeroit inutile. Adieu donc, Lovelace. Puiſſe ton cœur

s'ouvrir au regret du paſſé ! puiſſent tes mains ſe garantir d'une nouvelle violence, qui rendroit tes réflexions encore plus accablantes & anéantiroit peut-être tes eſpérances pour l'avenir ! C'eſt le ſouhait de ton véritable ami,

BELFORD.

LETTRE XXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Munich, 11—22 *Novembre.*

VOTRE lettre arrive, au moment que j'allois partir pour Vienne.

Pour ce qui regarde le voyage de Madrid, ou le moindre pas hors de ma route, dans la vue d'éviter le colonel Morden, que je périſſe ſi je le fais! Tu ne peux me croire l'ame ſi baſſe.

Ainſi, tu avoues qu'il m'a menacé; mais non pas, dis-tu, dans des termes groſſiers & indignes d'un galant homme. S'il m'a menacé en homme d'honneur, mon reſſentiment ſera noble, comme ſa menace; mais il n'a pas fait le rôle d'un

homme d'honneur, s'il lui eſt échappé la moindre menace en arrière de moi. Quel mépris j'aurois pour moi-même, ſi j'avois été capable de menacer un abſent, à qui je ſaurois le moyen de m'adreſſer de bouche ou par écrit!

A l'égard de mes remords, de tes caractères tracés ſur le mur, d'une pourſuite juridique, de ſon adreſſe, de ſon ſang froid, de ſon courage & d'autres lieux-communs de poltronnerie; que veux-tu dire? Aſſurément tu ne ſaurois croire que des inſinuations de cette nature puiſſent affoiblir mon cœur ou ma main. Epargne-moi, je t'en prie, toutes ces impertinences dans tes lettres.

Il n'avoit pris aucune réſolution, dis-tu, lorſque tu l'as vu? Il en prendra, de manière ou d'autre, & bientôt; car je lui écrivis hier, ſans attendre ta réponſe. Je n'ai pu m'en défendre. Il m'étoit impoſſible, comme je te l'ai marqué, de vivre en ſuſpens. J'ai adreſſé ma lettre à Florence. Je ne pouvois ſupporter non plus que mes amis fuſſent inquiets pour ma ſûreté. Mais ma lettre eſt dans des termes modérés qui lui laiſſent abſolument la liberté du choix. Il ſera l'aggreſſeur, s'il la prend dans un ſens ſur lequel il peut ſi honnêtement

fermer les yeux. S'il le fait, il deviendra très-clair que la malignité & la vengeance étoient deux paſſions qui le dominoient, & qu'il n'a penſé à régler ſes affaires, que pour prendre *enſuite ſes réſolutions*, comme tu t'exprimes. Cependant, ſi nous devons nous rencontrer (car, toute civile qu'eſt ma lettre, je ſais quel choix elle me feroit faire à ſa place), je ſouhaiterois que ſa cauſe ne fût pas ſi bonne, & que la mienne fût meilleure. Ce ſeroit une douce vengeance pour lui, ſi je tombois ſous ſes coups. Mais que me reviendroit-il à moi de l'avoir tué?

Je t'envoie la copie de ma lettre.

✱

En reliſant la tienne de ſang froid, je ne puis refuſer des remercîmens à ton amitié, ni même à tes vues. Depuis le premier inſtant de notre liaiſon, je n'ai jamais été trompé dans l'eſtime & la confiance que j'ai placées en toi, du moins ſi je conſidère tes intentions; car tu avoueras que j'ai plus d'une ſottiſe à te reprocher, dans le rôle que tu as joué entre ma chère Clariſſe & moi. Tantôt tu as trop fait, tantôt pas aſſez; mais tu es réellement un honnête homme

& tout-à-la-fois un ami chaud & ſincère. Je regretterois volontiers d'avoir écrit à Florence, depuis que j'ai reçu ta lettre, qui eſt actuellement ſous mes yeux. Mais la mienne eſt partie. Quelle marche. Si Morden ſouhaite la paix & répugne à la violence, je lui donne une belle occaſion d'embraſſer l'une & d'éviter l'autre: ſinon qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même.

A tout événement, cherche le moyen de faire ſavoir au jeune Harlowe (il ſe mêle donc auſſi de menacer!) que je ſerai en Angleterre au mois de Mars prochain au plus tard.

Cette cour de Bavière eſt galante & polie. Cependant comme je ſuis incertain ſi ma lettre trouvera le Colonel à Florence, je ne laiſſe pas de partir pour Vienne, après avoir donné des ordres pour tout ce qui peut m'être adreſſé à Munich de ſa part. Je ne ſerois pas longtemps à revenir ici, ou dans tout autre lieu qu'on choiſiroit pour me voir. Comme j'écris à Charlotte, je n'ai rien de plus à ajouter que des complimens pour tous nos amis, & que je ſuis tout à toi.

A MONSIEUR MORDEN.

A Munich, 10—21 *Novembre.*

MONSIEUR,

J'AI appris, avec beaucoup d'étonnement, qu'il vous étoit échappé contre moi quelques expreſſions menaçantes. Il m'auroit été fort agréable que vous m'euſſiez cru aſſez puni par mes propres peines, du tort que j'ai fait à la plus excellente de toutes les femmes, & que nos ſentimens étant les mêmes à ſon égard, ſurtout lorſque j'ai déſiré ſi ardemment de réparer mes injuſtices, nous euſſions pu vivre, ſinon dans les termes de l'amitié, du moins, d'une manière qui n'exposât pas l'un ou l'autre au chagrin d'entendre qu'on ſe permet contre lui dans ſon abſence des menaces qui rendroient mépriſable celui des deux qui n'y croiroit pas ſon honneur intéreſſé.

Je dois, Monſieur, vous expliquer mes véritables diſpoſitions. Si ce que j'apprends n'eſt venu que d'une chaleur ſoudaine, tandis qu'une perte, de toutes les pertes la plus déplorable pour moi, étoit récente, non-ſeulement je le trouve excuſable, mais je n'y vois rien qui ne

mérite mes louanges & mon approbation. Si vous êtes réellement déterminé à me chercher ſous quelque autre prétexte (quoique je vous avoue que rien n'eſt plus éloigné de mes déſirs) je me rendrois blâmable, & tout-à-fait indigne du caractère que je veux ſoutenir à vos yeux & aux yeux des honnêtes gens, ſi je vous faiſois trouver quelque difficulté à vous ſatisfaire.

Dans l'incertitude où je ſuis du temps où vous recevrez ma lettre, je pars demain pour Vienne. Tout ce qui pourra m'être adreſſé à la poſte de cette ville, ou chez M. le baron de Windisgratz, dont j'ai l'honneur d'être ami, me ſera rendu fidellement.

Comme je vous crois trop de généroſité pour interpréter mal ce qui me reſte à vous déclarer, & que je ſais l'extrême conſidération que la plus chère de toutes les femmes, avoit pour vous & la parenté qui vous unit à elle, je ne ferai pas difficulté de vous aſſurer que la plus agréable réponſe que je puſſe recevoir de M. Morden ſeroit le choix de la paix, plutôt que de tout autre parti, avec ſon admirateur ſincère & ſon très-humble ſerviteur,

R. LOVELACE.

LETTRE XXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Lintz, { 28 *Novembre.* / 9 *Décembre.*

JE ſuis en chemin pour Trente, dans la vue d'y rencontrer le colonel Morden, ſuivant la réponſe que j'ai reçue de lui à Vienne. La voici, dans ſes propres termes. J'avois été à Presbourg & j'avois l'intention de viſiter quelques autres villes de Hongrie : mais ayant été obligé de revenir d'abord à Vienne, j'y ai trouvé ſa lettre, que tu vas lire.

A Munich, { 21 *Novembre.* / 2 *Décembre.*

MONSIEUR,

VOTRE lettre étoit à Florence quatre jours avant mon arrivée. Je ſuis parti dès le lendemain, pour me rendre digne de cette faveur; je n'étois pas sûr que les agrémens de la cour de Bavière ne puſſent retenir, au-delà de ſes intentions, un jeune voyageur qui n'a d'autre affaire que ſes plaiſirs. Mais fruſtré dans

mon eſpérance de vous y trouver, il me convient de vous déclarer, Monſieur, que, dans l'impatience où je ſuis de mériter l'eſtime d'un homme tel que vous, je ne puis héſiter un moment à faire le choix que M. Lovelace feroit sûrement dans ma poſition, s'il lui étoit propoſé comme à moi.

J'avoue, Monſieur, que dans toutes les occaſions où j'ai parlé du traitement que vous avez fait à ma couſine, j'ai tenu le langage qu'il méritoit. Il ſeroit fort ſurprenant que j'en euſſe pu tenir un autre. A préſent que vous m'offrez ſi noblement l'occaſion de m'expliquer moi-même, je dois vous convaincre qu'il n'eſt rien ſorti de mes lèvres par la ſeule raiſon que vous étiez abſent. Je vous déclare donc, Monſieur, que je n'attends que le nom du lieu & que vous m'y verrez bientôt, fût-ce à l'extrémité de la terre.

Je m'arrêterai quelques jours à Munich. Si vous avez la bonté de m'y adreſſer votre réponſe chez M. Klienfurt, ſoit qu'elle m'y trouve ou non, vos ordres arriveront avec autant de sûreté que de diligence entre les mains, Monſieur, de votre très-humble ſerviteur,

W. MORDEN.

Ainſi

Ainſi vous voyez, Belford, par la promptitude & l'ardeur même du Colonel à accepter, que ſes *réſolutions étoient priſes.* Ne vaut-il pas mieux finir une affaire de cette nature, que d'inquiéter mes amis, ou de demeurer moi-même en ſuſpens? comme j'y ſerois néceſſairement, tant que je pourrois imaginer qu'il eſt quelqu'un qui peut avoir ſur le cœur quelque choſe contre moi? voici ma réplique.

A Vienne, { 25 *Novembre.* / 6 *Décembre*

MONSIEUR,

JE reçois en ce moment l'honneur de la vôtre. Je ſuſpens un petit voyage que j'étois prêt à faire en Hongrie, & je pars aujourd'hui pour Munich. Si vous n'y êtes plus, je me rendrai droit à Trente. Cette ville, qui eſt ſur les confins de l'Italie, vous ſera plus commode pour votre retour en Toſcane, & j'eſpère vous y trouver le 3 — 14 de Décembre. Je n'aurai, avec moi, qu'un valet de chambre français & un laquais. Les autres circonſtances s'arrangeront aiſément lorſque j'aurai l'honneur de vous

voir. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur,

R. LOVELACE.

A préſent, Belford, il ne me reſte aucune eſpêce d'inquiétude ſur l'événement de cette entrevue; & je crois pouvoir dire que c'eſt lui qui me cherche : ainſi qu'il ſe charge des ſuites.

Ce qui me touche de plus près au cœur, c'eſt mon ingratitude pour la plus parfaite de toutes les femmes .... mon ingratitude préméditée! cependant en ai-je moins diſtingué, en ai-je moins adoré toutes ſes perfections, malgré la mauvaiſe opinion que j'avois toujours eue de ſon ſexe depuis que je me connois? Elle m'a forcé de rendre hommage à la dignité de ce ſexe : elle l'a glorieuſement exalté à mes yeux; quoiqu'aſſurément il ſoit impoſſible, comme je l'ai dit mille fois, comme je l'ai mille fois écrit, qu'il exiſte jamais une autre femme qui l'égale.

Mais lorſque je perds en elle, plus qu'un homme n'a jamais perdu, lorſqu'elle me touche de plus près qu'à aucun mortel ſur la terre, & lorſqu'il eſt certain que, dans un temps heureux elle a ſouhaité d'être à moi, quelle inſolence

dans un autre homme, de s'attaquer à moi pour la venger, heureux à la vérité, mille & mille fois heureux, ſi j'avois ſenti la gloire & les charmes de cette préférence! Je veux aggraver à mes yeux par mes reflexions cette audace du Colonel, de me demander compte de la manière dont je l'ai traitée, à moi à qui elle appartenoit de ſi près, de peur qu'à l'approche de l'entrevue, mon cœur ne ſe ralentiſſe en faveur d'un homme qui lui étoit uni par le ſang, & qui croit, au fond, rendre honneur & juſtice à ſa mémoire. Cette idée lui donneroit des avantages qu'il ne peut avoir autrement. Je ne ſerai que trop porté à me repoſer ſur mon adreſſe pour ménager & ſauver un homme à qui je connois tant d'eſtime & de reſpect pour elle. J'oublierai le reſſentiment que je dois à un homme qui m'a menacé : & c'eſt par cette ſeule raiſon que je m'afflige de ſon habileté & de ſon courage, dans la crainte d'être obligé, pour ma propre défenſe, d'ajouter encore un nom à la liſte déjà trop nombreuſe des victimes qui ſont tombées par mes mains.

Oui, oui, Belford, je ſuis, & je ſerai, juſqu'au dernier moment de ma vie, le plus miſérable de tous les êtres. Quelle

généroſité ſublime dans cette adorable femme! pourquoi n'as-tu pas refuſé à mes inſtances la copie de ſon teſtament? pourquoi m'avoir envoyé ſa lettre poſthume? Devois-tu les accorder à mon avidité? tu ſavois ce que j'y devois trouver, & je l'ignorois. Tu ſavois qu'il étoit cruel de m'obliger.

Vingt colonels Morden, en euſſé-je vingt à combattre ſucceſſivement, ne ſeroient rien pour moi, ne me cauſeroient pas un moment d'inquiétude. Mais ces réflexions forcées, ſur ma vile ingratitude feront éternellement mon malheur. (¶) Si elle eût été une Miſs Howe pour moi, & qu'elle m'eût traité comme un Hickman; j'aurois eu un prétexte de vengeance: & avec l'intention de devenir ſon mari, la politique auroit pu juſtifier mes entrepriſes pour humilier ſa hauteur. Mais un caractère ſi doux, ſi paiſible, quoiqu'une véritable héroïne, toutes les fois que l'honneur ou la vertu l'appeloient à déployer ſon courage. (§)

Je ne vois, dans le paſſé, que mes déteſtables inventions qui m'aient empêché d'être heureux. Dès les premiers temps, ne te ſouviens-tu pas combien de fois j'ai comme jeté de l'eau ſur ſa flamme naiſſante, en faiſant tourner

ingratement contr'elle la délicateſſe de ſes ſentimens, & toutes les loix que m'impoſoient ſa vertu ſi pure & ſon reſpect filial, avant que je la tinſſe ſous ma dépendance. (*) Ne m'a-t-elle pas ſouvent répété, & ne ſavois-je pas, ſans qu'elle prît la peine de m'en aſſurer, qu'elle n'étoit capable ni d'affectation, ni de tyrannie, pour un homme dont elle ſe propoſoit d'être la femme. (†) Je ſavois, comme elle me l'a reproché, qu'après lui avoir fait quitter la maiſon de ſon père, il ne reſtoit qu'un chemin tout droit ouvert devant moi. (§) Elle me diſoit avec raiſon, & j'avois la folie

(*) Citations de ce qu'on a lu dans pluſieurs anciennes lettres. Voyez lettres XVI & XVIII, Tome IV. Lettres X & XI, Tome V.

(¶) (†) Voyez Lettre XI, Tome VIII. On peut remarquer encore que toutes les leçons de Clariſſe à Miſs Howe ſur le traitement que cette jeune dame ſe permet avec M. Hickman, prouvent qu'elle-même étoit au-deſſus de toute affectation & de toute hauteur tyrannique. — Voyez ſurtout l'avis qu'elle donne à ſon amie. Lettre XXVI du Tome XII. — O ma chère, lui dit-elle, que le ciel m'eût deſtinée (puiſqu'il ne m'a pas été permis de reſter fille) à rencontrer un homme avec lequel j'euſſe pu agir généreuſement & ſans réſerve, &c! (¶)

(§) Voyez Lettres III & XI, Tome VIII.

de m'en faire un triomphe, que depuis ce jour j'avois tenu cent fois ſon ame en ſuſpens. (*) Ma ſeule épreuve de l'ipecacuanha ſuffiſoit pour convaincre l'incrédule le plus déterminé, qu'elle avoit un cœur où l'amour & la tendreſſe auroient préſidé, ſi j'avois permis à ces deux ſentimens de germer & d'éclore. (†)

Elle n'auroit pas eu de réſerve, m'a-t-elle dit une fois, ſi je ne lui avois inſpiré des doutes (§), & ne t'a-t-elle pas confeſſé à toi-même, qu'elle s'étoit ſentie capable de m'aimer, & qu'elle m'auroit rendu heureux, ſi elle avoit pu me rendre bon (**)? O Belford! c'étoit-là de l'amour, & de l'amour de l'eſpèce la plus noble! un amour, comme elle n'a pas craint de le faire entendre dans ſa lettre poſthume (***), qui s'étendoit à l'ame, & que non-ſeulement elle a déclaré dans les derniers momens de ſa vie; mais qu'elle a trouvé le moyen de me faire connoître après ſa mort, par une lettre remplie d'avertiſſemens & d'exhortations, qui n'ont

(*) Voyez Lettre XI, Tome VIII.
(†) Voyez Lettres VIII & IX, Tome VII.
(§) Voyez Lettre XIII, Tome VIII.
(**) Voyez Lettre XII, Tome XII.
(***) Voyez la Lettre III de ce volume.

d'autre objet que mon bonheur éternel! (¶) Ces abominables femmes, il eſt vrai, n'ont fait qu'attiſer ma vengeance, & qu'irriter mon orgueil, en me répétant éternellement ſes défiances, ſon défaut d'amour & ſon mépris pour moi. Et plus d'une fois mon orgueil ſe laiſſa trop animer par leurs viles inſinuations. Mais quand cela eût été vrai, elle pouvoit bien, elle qui avoit été accoutumé à ſe voir recherchée par tous les yeux où ſe peignoit le déſir, & adorée reſpectueuſement par tous les cœurs, elle pouvoit bien avoir le droit de reculer, lorſqu'elle ſe voyoit elle-même tenue en ſuſpens ſur le point capital par un eſprit intrigant & rempli d'artifices, qui préſentoit ſon reſpect & l'éloignement où on le tenoit comme des raiſons qui rèprimoient les élans de ſon ardeur; comme ſi l'ardeur du véritable amour pouvoit être réprimée! — Divine créature! ſes doutes mêmes, ſes réſerves ſi bien fondées, auroient fait ma ſûreté & ma gloire! & quelle autre épreuve falloit-il à ſa vertu? que me falloit-il de plus pour me démontrer la pureté de cette femme angélique, à qui le ciel avoit donné l'empire ſur ſes paſſions dans la fleur de ſon âge, ſi je n'avois pas été un infâme, & un inſenſé,

préſomptueux & vain, autant que ſcélérat & vil! (S)

Ces réflexions, dont le temps aiguiſe, au lieu d'émouſſer, la pointe, me ſuivent dans tous les lieux où le déſeſpoir me conduit; elles m'accompagnent dans tout ce que je fais, & ſe mêlent à tous les amuſemens par leſquels j'eſſaie de me diſtraire. Cependant je ne cherche que les compagnies gaies & brillantes. J'ai fait de nouvelles liaiſons dans les différentes Cours que j'ai viſitées. Je jouis de quelque eſtime, & je me vois recherché de tout ce qu'il y a de gens de mérite & de diſtinction. Je viſite les palais, les bibliothéques & les égliſes. Je fréquente le théâtre. J'aſſiſte à toutes les fêtes publiques. Je revois tout ce qui mérite d'être vu, tout ce qui m'étoit échappé dans les cabinets des curieux. Je ſuis admis à la toilette des belles, & je m'attire quelque attention dans les aſſemblées. Mais rien, mais perſonne ne me donne de plaiſir que la délicieuſe idée de ma Clariſſe. Si je fais quelque remarque à l'avantage d'une autre femme, c'eſt parce que je trouve dans ſa taille, dans ſon port, dans ſa voix, ou dans quelqu'un de ſes traits un air de reſſemblance avec l'objet

qui charme, qui peut ſeul charmer mon cœur.

Quel plus affreux châtiment que d'avoir ſans ceſſe toutes ſes perfections préſentes, lorſqu'il ne me reſte que l'immortel regret d'avoir privé le monde & moi d'un ſi précieux tréſor! Quelquefois, à la vérité, j'entrevois un rayon de joie & de conſolation, dont ma généroſité s'applaudit, parce qu'il me vient de la certitude morale que, malgré tous mes coupables efforts pour ternir ſa vertu, elle jouit des fruits de ſa victoire dans un éternel triomphe. (¶) " Car, puis-je „ être aſſez abîmé dans le crime, (o toi, „ Etre Suprême, détourne cet affreux „ malheur,) puis-je être aſſez méchant, „ aſſez abandonné, pour ne pas recueillir, „ même au ſein du plus ténébreux dé- „ ſeſpoir, quelque rayon conſolant, au „ moins quelque relâche à mes peines, „ à mes angoiſſes, dans la penſée qu'elle „ eſt heureuſe? „ (*) (§)

Si je continue, cher Belford, de mener une vie ſi miſérable dans mes courſes, tu

(*) Vers Anglois.

me reverras bientôt en Angleterre, diſpoſé ſans doute à ſuivre ton exemple; que ſais-je? à me faire hermite peut-être, ou quelque choſe d'auſſi déteſtable, pour eſſayer de quelle reſſource me ſeront la pénitence & la mortification. Il n'y a pas moyen de vivre dans l'état où je ſuis. Que je périſſe, ſi je le puis!

S'il m'arrivoit quelque malheur, tu en ſerois informé par mon valet-de-chambre. Il ne ſait pas un mot d'anglois; mais toutes les langues modernes te ſont familières. *La Tour*, c'eſt ſon nom, eſt homme d'eſprit & de confiance. A tout haſard, je lui laiſſerai quelques papiers cachetés, qu'il t'enverroit pour Milord M...; & puiſque tu es ſi expert & de ſi bonne volonté pour les exécutions teſtamentaires, je te prie, Belford, d'accepter cet office pour moi, comme pour ma Clariſſe, ma *Clariſſe Lovelace*; laiſſe-moi le plaiſir de lui donner ce nom. Par tout ce qu'il y a de ſaint & de vertueux, c'eſt quelque enchantement qui la rappelle ſans ceſſe à ma mémoire. Son nom, joint au mien, me ravit l'ame, & me paroît plus délicieux que la plus douce muſique.

Que ne l'ai-je menée dans tout autre lieu que chez cette exécrable femme? J'en reviens toujours aux récriminations;

mais il eſt certain que le breuvage étoit l'invention & l'ouvrage de la Sinclair, & que je n'ai perſiſté dans le projet de la violence qu'à l'inſtigation de cette furie & de ſes méchantes filles, *dont la ruine qu'elles m'attribuoient, ne laiſſe pas d'être amplement vengée ſur moi.*

Je m'apperçois que ce langage reſſemble un peu à la confeſſion d'un coupable ſur l'échafaud. Il pourroit te faire croire que je ſuis intimidé par l'approche de l'entrevue. Mais tu ſerois loin de me rendre juſtice. Au contraire, je te jure que je vais joyeuſement au-devant du Colonel; & je m'arracherois le cœur de mes propres mains, s'il étoit capable ici du moindre mouvement de crainte ou d'inquiétude. Je ſais ſeulement que ſi je le tue, (ce que je ne ferai point, ſi je puis l'éviter,) je ſerai fort éloigné d'en être plus tranquille, & que la paix du cœur n'eſt plus faite pour moi. Mais comme notre rencontre eſt évidemment une occaſion qu'il a cherchée, malgré le choix que je lui ai laiſſé, & qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de l'éviter, j'y penſerai après l'action, quitte pour faire pénitence de tout à-la-fois; car tout habile que je le ſuppoſe, je ſuis auſſi sûr de la victoire, que je le ſuis actuellement d'écrire. Tu ſais que je

n'en ſuis pas à mon apprentiſſage, & que l'uſage des armes, lorſque j'y ſuis provoqué, eſt un jeu charmant pour moi. D'ailleurs, je ſerai auſſi calme, auſſi peu troublé qu'un *prêtre à l'autel*, tandis que mon adverſaire, comme on en peut juger par ſa lettre, ſera tranſporté de colère & de vengeance. Ne doute donc pas, ami, que je ne te rende un fort bon compte de cette affaire; & crois-moi ton fidelle ſerviteur,

LOVELACE.

LETTRE XXIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Trente, 3—14 Décembre.

DEMAIN eſt le jour qui fera partir probablement une ou deux ames pour ſervir de cortége aux manes de ma Clariſſe.

J'arrivai hier à Trente; & m'étant informé auſſitôt de la demeure d'un gentilhomme anglois, nommé M. Morden, je n'eus pas de peine à la trouver. Le Colonel, qui étoit dans la ville depuis deux jours,

jours, avoit laiſſé ſon nom dans tous les lieux où je pouvois m'adreſſer. Il étoit ſorti à cheval. Je laiſſai mon nom chez lui & ma demeure. Vers le ſoir il me rendit une viſite.

Il avoit l'air horriblement ſombre. Le mien fut très-ouvert. Cependant il me dit que ma lettre étoit celle d'un homme d'honneur, & que j'avois ſoutenu le même caractère, en lui accordant de ſi bonne grâce l'occaſion de nous rencontrer. Il auroit ſouhaité, ajouta-t-il, que j'euſſe tenu la même conduite ſur d'autres points, & nous nous ſerions vus alors avec des ſentimens bien oppoſés.

Je répondis que le paſſé ne pouvoit être changé, & que je regrettois comme lui que certaines choſes fuſſent arrivées.

Les récriminations, reprit-il, ne pouvoient ſervir qu'à nous aigrir inutilement; & puiſque je lui avois offert ſi volontiers cette occaſion de me voir, les paroles devoient faire place à l'action. Votre choix, M. Lovelace, pour le temps, le lieu & les armes, ſera le mien.

Sur les deux derniers points, M. Morden, cela dépendra de vous-même. Le temps, ce ſera, s'il vous plaît, demain ou le jour d'après.

Après-demain donc, Monſieur; & nous

monterons demain à cheval pour fixer le lieu.

D'accord, Monſieur.

Dites, M. Lovelace, quel choix faites-vous pour les armes ?

Je lui dis que l'avantage devoit être égal en nous ſervant de nos épées; mais que, s'il en jugeoit autrement, je n'avois pas d'objection contre le piſtolet.

Je vous ferai remarquer ſeulement, répliqua-t-il, que le haſard ſeroit peut-être plus égal à l'épée, parce que nous devons être également accoutumés à la manier. Je craindrois qu'il ne le fût un peu moins au piſtolet. Cependant, je n'ai pas laiſſé d'en apporter deux dont vous auriez le choix. Mais je dois vous avertir qu'à la diſtance ordinaire, je n'ai jamais manqué un but, depuis que je me connois.

J'applaudis à ſa généroſité; mais je lui répondis auſſitôt que j'entendois aſſez l'uſage de cette arme, pour ne pas la refuſer, s'il la choiſiſſoit; quoique je ne me cruſſe pas auſſi sûr qu'il prétendoit l'être de ne pas manquer un but. Cependant, ajoutai-je en ſouriant, comme il m'eſt arrivé quelquefois de fendre une balle en deux ſur le tranchant d'un couteau, il y auroit bien du malheur, Co-

lonel, ſi je manquois mon homme. Ainſi, Monſieur, je n'ai pas d'objection contre le piſtolet, ſi c'eſt votre choix. Perſonne, j'oſe le dire, n'a l'œil & la main plus ferme que moi.

L'un & l'autre, Monſieur, vous ſeront utiles, à l'épée comme au piſtolet. Ce ſera donc à l'épée, s'il vous plaît.

De tout mon cœur.

Nous nous quittâmes avec une ſorte de civilité majeſtueuſe.

Aujourd'hui, ma viſite a prévenu la ſienne; & nous ſommes ſortis à cheval pour convenir du lieu. Nos ſentimens étant les mêmes, & n'aimant point à remettre au lendemain ce qui pouvoit être décidé ſur le champ, nous ſerions deſcendus auſſitôt. Mais la Tour & le valet de chambre du Colonel, qui nous ſuivoient tous deux, & que nous n'avions pu éviter de mettre dans le ſecret, ſe ſont joint pour nous demander la permiſſion d'avoir avec eux le lendemain un chirurgien. Ils ſe ſont chargés de l'engager à ſortir de la ville, ſous le prétexte d'une ſaignée qu'ils lui propoſeront dans une cabane voiſine & de l'amener aſſez proche de nous pour être appelé au beſoin, ſans qu'il ſe défie du miniſtère auquel il doit être employé. La

Tour étant, comme je l'ai dit au Colonel, un garçon fort adroit, auquel j'ai donné ordre de lui obéir comme à moi-même, ſi le ſort ſe déclare en ſa faveur, nous ſommes convenus de remettre la déciſion à demain, & d'abandonner tout ce qui regarde le chirurgien, à la diſcrétion de nos domeſtiques. Enſuite, nous ſommes rentrés dans la ville par des chemins différens.

Le champ que nous avons choiſi eſt un petit vallon écarté. Le temps ſera dix heures du matin; & le ſignal ou le mot l'*épée ſimple*. Cependant, j'ai répété à M. Morden que cette arme m'étoit extrêmement familière, & que je lui conſeillois de faire tout autre choix. Il m'a répondu que c'étoit l'arme d'un gentilhomme, & que celui qui n'en connoiſſoit pas l'uſage, manquant d'une qualité néceſſaire, en devoit porter la peine; mais que pour lui toutes les armes étoient égales.

Ainſi, Belford, vous voyez que je n'ai pas voulu prendre aucun avantage. Mais mon démon me trompe bien, ſi demain, avant onze, ce brave ennemi ne reçoit pas la vie ou la mort de mes mains.

Son valet & le mien doivent être préſens; mais avec l'ordre le plus abſolu,

comme vous n'en doutez pas, de demeurer dans l'inaction. En revanche, par une civilité de la même nature, le Colonel a commandé au ſien de m'obéir, ſi la fortune eſt pour moi. Nous devons nous rendre à cheval au lieu du combat. Une chaiſe, qui ſera prête à quelque diſtance, conduira le vainqueur ſur les terres de Veniſe, ſi l'un des deux périt; ou ſervira, ſuivant l'occaſion, à ſecourir le plus malheureux, ou tous les deux, s'il eſt beſoin.

Tels ſont, Belford, nos arrangemens. La pluie ne m'ayant pas laiſſé d'autre amuſement que ma plume, je t'ai fait cette longue épître; quoique je puſſe auſſi bien remettre à t'écrire demain à midi; car je ne doute pas que je ne me trouve en état de t'aſſurer, que je ſuis avec tous les ſentimens que tu me connois pour toi, &c.

LOVELACE.

LETTRE XXX.

LA TOUR à M. BELFORD.

A Trente, 18 *Décembre.*

MONSIEUR,

J'AI de triſtes nouvelles à vous communiquer, par l'ordre du chevalier Lovelace. Il m'avoit fait lire ſa dernière lettre, par laquelle il vous informoit de ſon rendez-vous pour le lendemain 15, avec le chevalier Morden. Vous êtes ſi bien inſtruit du ſujet de ce différend, que vous n'attendez pas de moi d'autres lumières.

J'avois pris ſoin d'amener, à peu de diſtance, un chirurgien & ſon aide, à qui j'avois confié le fond des circonſtances, ſous le ſerment du ſecret; quoique je me fuſſe bien gardé de l'avouer aux deux champions. Il étoit fourni de bandages & des inſtrumens de ſa profeſſion, car je connoiſſois parfaitement le courage & l'adreſſe de mon maître, je n'avois pas entendu moins vanter le caractère de ſon ennemi, & je ſavois quelle étoit leur animoſité mutuelle. Une chaiſe de

poſte étoit prête à cent pas, où attendoit chacun de leur laquais.

Les deux chevaliers arrivèrent à l'heure convenue, ſans autre ſuite que M. Margate, valet de chambre du Colonel, & moi. Ils nous répétèrent l'ordre qu'ils nous avoient donné la veille, d'obſerver entr'eux une exacte neutralité : & ſi l'un des deux périſſoit, ils nous firent jurer de regarder tous deux le ſurvivant comme notre maître dans tous les cas de ſecours ou de retraite, & de reſpecter ſes volontés.

Après quelques complimens, ils ſe dépouillèrent de leurs habits, avec une tranquillité extraordinaire; & mettant l'épée à la main, ils ſe portèrent pluſieurs bottes qui nous firent admirer leur préſence d'eſprit & leur adreſſe. Mon maître fut le premier qui tira du ſang, par un coup déſeſpéré, dont ſon adverſaire devoit être percé à jour, s'il ne s'en étoit garanti par un mouvement ſi heureux, qu'il ne le reçut que dans la partie charnue du côté droit, que le fer perça à l'extrémité de la chair. Mais ayant pris M. le chevalier ſur le temps, le colonel le bleſſa ſous le bras gauche, aſſez près de l'épaule; & l'épée, qui effleura l'eſtomac dans ſon paſſage, en ayant fait couler beaucoup

de ſang, le Colonel lui dit : Monſieur, je crois que vous en avez aſſez.

Mon maître jura qu'il n'étoit pas bleſſé ; que ce n'étoit qu'une piqûre d'épingle ; ſur quoi faiſant une autre paſſe, le Colonel la reçut ſous le bras avec une dextérité merveilleuſe, & lui enfonça ſon épée au milieu du corps. Il tomba auſſitôt, en diſant : la fortune eſt pour vous, Monſieur, — ô ma chère Clariſſe — te voilà..... Je n'entendis pas quelques autres mots, qu'il ne put prononcer entièrement. Son épée gliſſa de ſes mains. M. Morden jeta la ſienne & courut à lui, en lui diſant en français : *Monſieur, vous êtes un homme mort; implorez la miſéricorde du ciel.*

Nous donnâmes le ſignal aux deux laquais, & eux au chirurgien, qui accourut à l'inſtant. Le Colonel ne me parut que trop accoutumé à ces expéditions ſanglantes ; il étoit auſſi tranquille, que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire; & quoiqu'il perdît lui-même beaucoup de ſang, il ne penſoit qu'à ſeconder le chirurgien. Mais mon cher chevalier s'évanouit deux ou trois fois pendant l'opération, & il rendoit d'ailleurs du ſang par la bouche. Cependant le premier appareil ayant été mis fort heureu-

N. 21.

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ſement, le ſang s'étancha & nous l'aidâmes à monter dans la voiture. Alors le Colonel ſouffrit que ſa propre bleſſure fût panſée, & parut s'affliger que, dans quelques intervalles, mon maître s'emportât en furieux, lorſqu'il retrouvoit la force de parler. Hélas! le pauvre chevalier! il s'étoit cru sûr de la victoire.

Malgré l'avis du chirurgien, le Colonel prit le parti de monter à cheval, pour paſſer dans l'état de Veniſe. Il me remit généreuſement une bourſe remplie d'or, avec ordre d'en employer une partie à payer le chirurgien, à faire un préſent au laquais, & de garder le reſte comme une marque, me dit-il, de la ſatisfaction qu'il avoit de ma conduite, & des tendres ſoins qu'il me voyoit rendre à mon maître. Le chirurgien l'aſſura que M. le chevalier ne pouvoit vivre juſqu'à la fin du jour. Lorſqu'il fut prêt à partir, M. Lovelace lui dit : *vous avez bien vengé ma chère Clariſſe! J'en conviens*, répondit le Colonel dans la même langue; *& peut-être regretterai-je que vous m'ayez appelé à cette œuvre, lorſque je reſtois incertain ſi je devois obéir ou déſobéir à ce cher ange.— Attribuez votre victoire au deſtin*, répliqua mon maître, *à l'aſcendant d'un cruel deſtin;*

ſans quoi ce qui vient d'arriver étoit impoſſible. — Mais vous, reprit-il, en s'adreſſant au chirurgien, à M. Margate & à moi, *ſoyez témoins tous trois, que je me ſuis attiré mon ſort & que je reconnois que je péris par la main d'un homme d'honneur.*

„ Monſieur! Monſieur! lui dit le Co-
„ lonel, avec la pitié d'un confeſſeur,
„ & lui ſerrant affectueuſement la main,
„ profitez de ces précieux momens, &
„ recommandez-vous à Dieu „. Il s'éloigna auſſitôt.

Je fis marcher fort doucement la chaiſe. Cependant mon maître eut beaucoup à ſouffrir du mouvement. Le ſang recommença bientôt à couler de ſes deux bleſſures, & ce ne fut pas ſans difficulté qu'on l'arrêta. Nous le conduiſimes en vie juſqu'à la première cabane. Il m'ordonna de vous envoyer les papiers cachetés que vous trouverez ſous cette enveloppe, & de vous faire le récit de ſon malheur, avec des remercîmens en ſon nom pour la conſtance & la fidélité de votre amitié.

Contre toute attente, il vécut juſqu'au jour ſuivant. Mais il ſouffrit cruellement de ſon impatience, & de voir ſon eſpérance trompée, autant que de

la douleur de ſes bleſſures; car il paroiſſoit quitter la vie bien malgré lui. La raiſon l'abandonna quelquefois, ſurtout pendant les deux dernières heures de ſa vie, & dans ſon délire, il s'écrioit par intervalles, comme s'il eut vû quelque ſpectre effrayant : " Eloignez-la de mes „ yeux, éloignez-la „; mais il ne nommoit perſonne. Quelquefois il adreſſoit des expreſſions fort tendres à une femme, apparemment la même Clariſſe qu'il avoit invoquée en recevant le coup mortel. Il l'appeloit fille ſublime! divine créature! beauté malheureuſe! Je lui entendis répéter particulièrement : " je- „ tez les yeux ſur moi, bienheureux „ eſprit! daignez jeter les yeux ſur moi „. Il s'arrêtoit après ces quatre mots; mais il continuoit de remuer les lèvres.

A neuf heures du matin, il fut ſaiſi de convulſions violentes; & perdant tout-à-fait connoiſſance, il demeura dans cet état plus d'un quart d'heure. Lorſqu'il revint à lui (je ne dois pas oublier ſes dernières paroles qui ſemblent marquer un eſprit plus calme, & qui peuvent être par conſéquent de quelque conſolation pour ſes amis) : *quelles grâces je dois* .... prononça-t-il diſtinctement, en s'adreſſant ſans doute au ciel, car il

y tenoit les yeux levés : mais une forte convulsion ne lui permit pas d'achever. Ensuite, revenant à lui, il recommença à dire, *quelles grâces*..... avec beaucoup de ferveur, les yeux levés encore, & les deux mains étendues : ces mots furent suivis de quelque apparence de prières, prononcées d'une voix intérieure, qui ne laissoit rien entendre de distinct. Enfin j'entendis clairement ces trois mots, qui furent les derniers : *Reçois cette expiation.* Alors sa tête s'étant enfoncée dans son oreiller, il expira vers dix heures & demie.

Helas ! il ne se croyoit pas si proche de sa fin. Aussi n'a-t-il donné aucun ordre pour sa sépulture. Je l'ai fait embaumer, pour attendre les volontés de sa famille, & j'ai obtenu que le corps fût déposé dans un caveau. C'est une faveur qu'on ne m'a pas accordée sans peine, & qu'on m'auroit refusée, s'il n'avoit pas été un Anglois de qualité, nation qui est respectée avec raison du gouvernement autrichien. J'ai éprouvé aussi quelques difficultés de la part du magistrat, sur la cause de sa mort. Il en a couté de l'argent pour arrêter les informations : mais c'est un récit que je remets au premier ordinaire, avec le compte

compte des effets de mon cher maître, qui ſeront repréſentés fidèllement. J'attends vos ordres dans cette ville, & j'ai l'honeur d'être, Monſieur, votre &c.

J. DE LATOUR.

CONCLUSION. (*)

On croit devoir ajouter quelques éclairciſſemens ſommaires pour la ſatisfaction des lecteurs qui auroient pris quelque intérêt au ſort des principaux perſonnages, qui ont ſurvécu à M. Lovelace.

La nouvelle du malheur de M. Lovelace fut reçue dans ſa famille avec autant de douleur qu'elle cauſa de joie dans celle des Harlowes, & à Miſs Howe. Milord M.... & les Dames de ſa maiſon étoient d'autant plus à plaindre, qu'après avoir déjà beaucoup ſouffert de l'injuſtice de leur neveu pour une perſonne qu'ils avoient ſincèrement admirée, ils voyoient croître leurs peines, par la perte funeſte du ſeul héritier mâle de leur fortune & de leur nom. (¶) La penſée qu'il avoit bien mérité ſon ſort, & la réflexion qu'y étant ſi mal préparé, il y avoit tout à craindre pour ſon bonheur dans l'autre vie, augmentèrent encore l'amertume de leur chagrin (§). Au contraire les Harlowes, plus implacables que jamais, & Miſs Howe même, dans le vif reſſentiment qu'elle conſervoit de la mort de

(*) On l'attribue à M. Belford.

ſon amie, triomphèrent d'un événement qui étoit une ſorte de ſoulagement paſſager à la perte cruelle qu'ils avoient eſſuyée, & dont il avoit été le principal auteur. Mais cette conſolation ne fut que paſſagère pour les Harlowes, qui trouvèrent toujours un ſujet de trouble & de remords dans leur ancienne conduite; (¶) car la mère inconſolable ne ſe donna point de repos qu'elle ne ſe fût procuré, par l'entremiſe du colonel Morden, des extraits étendus de quelques-unes des lettres qui compoſent cette hiſtoire, extraits qui ſervirent à les convaincre tous, que ſi Clariſſe, tandis qu'elle étoit encore avec eux, avoit continué ſa correſpondance avec M. Lovelace, elle l'avoit fait plutôt pour leur intérêt que pour le ſien; qu'elle ne lui avoit jamais donné le moindre encouragement contraire à ſon devoir, & à cette prudence qui l'avoit fait diſtinguer de ſi bonne heure; que s'ils s'en étoient rapportés à ſa diſcrétion, dont on n'avoit jamais eu lieu de douter, elle auroit ſu les tirer, eux & elle-même (comme elle l'avoit une fois propoſé à ſa mère) (*) de tout embarras par rapport à M. Lovelace; qu'elle étoit

(*) Voyez Lettre XVII, Tome I.

la ſeule femme capable de donner au monde le glorieux exemple d'une paſſion vaincue, ou tout au moins réprimée par la raiſon & par la piété, quand l'homme qui en étoit l'objet, étoit, par ſes mœurs, indigne d'un amour ſans réſerve.

Les malheureux parens & les oncles y virent trop clairement pour leur repos, que tout le mal n'avoit été cauſé que par l'avarice, l'ambition, la jalouſie d'un frère & d'une ſœur implacables, & par la ligue inſenſée dans laquelle ils avoient réuni toute la famille; que ces motifs déguiſés les avoient ſeuls excités à forcer l'inclination de Clariſſe en faveur d'un homme qu'elle devoit néceſſairement mépriſer, ou bien elle n'auroit pas été une Clariſſe, & que ſans les perſécutions qu'ils lui avoient fait endurer à ce ſujet, elle n'auroit jamais ſongé à quitter la maiſon paternelle; & que, lors même qu'elle en avoit eu la première idée, ce n'étoit qu'avec l'intention de ſe procurer, s'il lui eût été poſſible, un aſyle auprès de Mde. Howe, ou dans quelque autre maiſon sûre (mais non avec M. Lovelace, ni avec aucune des Dames de ſa famille, quoiqu'elles l'invitaſſent à le faire) d'où elle eût pu leur faire des propoſitions auxquelles ils auroient dû ſouſcrire, &

qu'elle auroit tâché de leur faire agréer ſans ſortir elle-même de ſon devoir; que trompée dans ſes eſpérances de ce côté, elle n'avoit cependant point eu le deſſein, lors de ſon rendez-vous avec M. Lovelace, de ſe mettre ſous ſa puiſſance; que tout le but de cette démarche n'avoit été que de calmer un eſprit auſſi violent, & de l'empêcher de faire à ſes parens (comme il y étoit réſolu) une viſite dont les ſuites auroient pu être fatales; mais qu'elle même avoit été victime de ſes louables intentions, & que la manière dont Lovelace étoit parvenu à l'enlever la rendoit un objet plutôt digne de pitié que de blâme.

Ils virent auſſi dans ces extraits que c'étoit avec un regret ſincère qu'elle voyoit que de long-temps il ne dépendroit pas d'elle de terminer l'incertitude de ſa ſituation, en épouſant M. Lovelace, & qu'enfin il s'étoit préſenté une ſeule occaſion dont peut-être elle auroit profité, ſi un trait de la cruauté de ſes parens envers elle (ce fut la réponſe d'une lettre écrite à ſa tante Hervey pour obtenir pardon & miſéricorde) ne l'eût miſe en ce moment hors d'état d'accepter la main que M. Lovelace lui offroit, & ne l'eût obligée à ſuſpendre

le jour de la célébration, qu'elle n'avoit l'intention de différer que juſqu'à ſon rétabliſſement.

Ils virent avec autant d'horreur pour Lovelace, & pour leur propre cruauté, que d'admiration pour Clariſſe, que la majeſté de ſa vertu en avoit tellement impoſé au plus audacieux des hommes, qu'il n'avoit oſé mettre à exécution ſes lâches deſſeins, qu'après l'avoir, pour premier ſacrifice, privée de l'uſage de ſes ſens, par des potions malfaiſantes.

Mais avec quelle vénération ils adorèrent ſa mémoire, de combien de récriminations ils ſe chargèrent réciproquement, en voyant que non-ſeulement elle avoit ſu ſe garantir d'un ſecond outrage, par la conduite la plus glorieuſe & la plus intrépide, déconcerter tous les ſyſtêmes de ſon odieux libertin, & le couvrir d'une honte inévitable; mais encore qu'elle avoit eu la force de rejeter conſtamment & avec un noble dedain, qui?... l'homme qu'elle avoit aimé auparavant, proſterné alors à ſes genoux, implorant ſon pardon, & demandant humblement la permiſſion de réparer ſon crime par le moyen le plus efficace qui fût en ſon pouvoir; par le mariage: lui, jouiſſant d'une fortune brillante & ſans aucunes

charges, elle étant alors ſa priſonnière dans une infâme maiſon, rejetée de tous ſes parens; ſes ſollicitations, pour obtenir miſéricorde & pardon, rejetées; ne ceſſant dans la ſuite d'implorer encore le pardon & une dernière bénédiction, & tout cela autant pour alléger les remords futurs de leur conſcience, que pour ſoulager ſon cœur tendre & religieux — &, quoique toujours barbarement refuſée ſur la ſuppoſition qu'elle n'étoit pas auſſi près de ſa fin qu'on la repréſentoit, mourant enfin le pardon ſur les lèvres, & les comblant tous de bénédictions.

Ils ſe rappelèrent alors que ſes lettres poſthumes, au lieu de reproches, n'étoient remplies que de conſolations. Que dans ſon teſtament, elle avoit verſé ſur chacun d'eux les bienfaits qu'ils ne méritoient, ni n'attendoient, comme ſi elle eût voulu réparer l'injuſtice dont les plus avides de la famille s'imaginoient avoir à ſe plaindre, dans le partage que ſon grand-père avoit fait de ſes biens.

Tous ces tableaux préſens ſans ceſſe à leur eſprit étoient des ſujets perpétuels de récrimination entre eux, & irritoient leur douleur d'avoir perdu une enfant qui étoit la gloire de leur famille. Aſſez

ſouvent, ils s'évitoient les uns les autres, dans les inſtans mêmes où ils avoient coutume de ſe raſſembler en famille; jaloux de fuir réciproquement les reproches de leurs yeux qui ſe parloient, quand leurs bouches étoient muettes.... Le temps ne fit qu'armer leurs remords & leur chagrin de pointes plus cruelles. O malheureuſe famille! Le colonel Morden pouvoit bien défier dans les termes de Juvenal, toute autre famille affligée de produire de ſon ſein autant de diſgraces & de maux toujours croiſſans, que celle des Harlowes, ſi heureuſe quelques mois auparavant!

" Voulez-vous connoître la conduite » & les maux de l'eſpèce humaine? » entrez dans l'intérieur d'une ſeule fa- » mille, paſſez-y quelques jours, & » quand vous en ſortirez, oſez vous » dire malheureux.

Humani generis mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus: paucos conſume dies, &
Dicere te miſerum, poſtquam illinc veneris,
aude. (b)

Mde. Harlowe ne ſurvécut que deux ans & demi à la mort, toujours pleurée, de ſa Clariſſe. M. Harlowe eut pour ſur-

croît de chagrin, celui de ſurvivre environ ſix mois à ſa femme : dont la mort, réveillant ſes anciennes douleurs & ſes remords, hâta la ſienne. Ils moururent avec le nom de leur bienheureuſe fille à la bouche. Ils ne l'avoient pas nommée autrement, depuis qu'ils avoient reçu ſes dépouilles mortelles; ils ſe conſoloient à leurs derniers momens par l'eſpérance qu'elle alloit bientôt leur être rendue, dans une meilleure vie. Cependant ils vécurent aſſez pour voir leur fils James & leur fille Arabelle mariés : mais ils ne trouvèrent pas une grande ſource de joie dans l'établiſſement de l'un & de l'autre.

M. James Harlowe épouſa une fille de bonne maiſon, avec laquelle il vit encore. C'étoit une orpheline, dont le bien étoit conſidérable ; & cette raiſon lui avoit fait jeter les yeux ſur elle. Mais il s'eſt vu obligé à d'extrêmes dépenſes pour ſoutenir ſes droits, qui ne ſont point encore éclaircis. Ses parties ſont puiſſantes. Il eſt queſtion d'un titre fort litigieux ; & M. Harlowe n'a pas reçu en partage toute la patience néceſſaire pour conduire un long procès. Ce qu'il y a de remarquable dans ſa ſituation, c'eſt que ce mariage a été entière-

ment une idée de ſa tête contre l'avis de ſon père, de ſa mère & de ſes oncles, qui l'avoient averti qu'en épouſant cette Lady, il épouſoit un procès auſſi long que ſa vie. Sa conduite peu généreuſe à l'égard de ſa femme, qui n'eſt coupable de rien, & qui ne peut empêcher un mal dont elle ſouffre autant que lui, eſt devenue entre eux l'occaſion de pluſieurs différends (ſa femme ayant du ſens & du caractère) qui ne lui promettent pas un heureux avenir, quand ſes affaires ſe termineroient plus favorablement qu'il n'a lieu de l'eſpérer. Lorſqu'il s'ouvre à ſes amis, qui ſont en petit nombre, il attribue toutes ſes diſgraces au lâche & cruel traitement qu'il a fait à ſon angelique ſœur. Il avoue qu'elles ſont méritées; mais la patience lui manque pour ſe ſoumettre à des diſpoſitions dont il reconnoît la juſtice. Tous les ans il reprend le deuil au 6 de Septembre & pendant le mois entier, il s'enferme chez lui & ſe dérobe à toutes ſortes d'amuſemens & de compagnies. En un mot, il paſſe dans le monde, & lui-même ſe regarde comme *le plus miſérable de tous les êtres.*

La fortune de Miſs Arabelle Harlowe ayant tenté un homme de qualité, l'éclat

du titre la diſpoſa facilement à recevoir ſes ſoins. Le mariage ſuivit bientôt. Mais les frères & les ſœurs qui ne ſont pas portés à s'aimer, deviennent ordinairement de mortels ennemis. M. Harlowe jugea que, dans les articles, on avoit trop fait pour ſa ſœur. Elle crut, au contraire, qu'on n'avoit pas fait aſſez: &, depuis quelques années, ils ſe haïſſent de ſi bonne foi, que l'un n'a de vraie ſatisfaction qu'en apprenant quelque infortune ou quelque chagrin arrivés à l'autre. Il eſt vrai qu'avant cette rupture ouverte, ils ne ceſſoient pas de ſe ſoulager réciproquement par de continuels & mutuels reproches qui ne ſervoient pas peu à entretenir le trouble dans toute la famille; & qu'à chaque inſtant l'un accuſoit l'autre d'avoir été la principale cauſe du déſaſtre de leur admirable ſœur. On ſouhaite que certains bruits, qui font mal augurer du bonheur de cette Dame dans l'intérieur de ſa maiſon, ſoient tout-à-fait mal-fondés, particulièrement ceux qui feroient ſuppoſer qu'elle ne ſe loue pas des mœurs de ſon mari, vice qu'elle avoit trouvé, avec raiſon, ſi odieux dans M. Lovelace, quoiqu'il n'eût pas été d'abord une objection inſurmontable pour elle, lorſqu'il

lui adreſſa ſes premiers ſoins. On fait même entendre qu'elle en eſt traitée publiquement avec beaucoup de hauteur & de mépris, & même juſqu'à des voies de fait qu'elle s'attire, dit-on, par ſon humeur impatiente & emportée. Quel ſeroit le cœur aſſez dur pour lui ſouhaiter autant de chagrin qu'elle s'eſt efforcée d'en cauſer à ſa ſœur, ſurtout lorſqu'elle regrette, & qu'elle dit qu'elle regrettera tant qu'elle vivra, ſa cruauté, & qu'elle ne ceſſe, comme ſon frère, d'attribuer à cette cauſe ſes propres infortunes.

M. Jules & M. Antonin Harlowe continuent de vivre dans leurs terres; mais ils déclarent ſouvent qu'ils ont perdu, avec leur chère nièce, toute la joie de leur vie : & dans toutes les compagnies, ils déplorent tous deux, ſans ménagement, la part qu'on les a forcés de prendre à des injuſtices qu'ils ne ceſſent pas de ſe reprocher.

M. Solmes vit encore; du moins, ſi l'on peut compter un homme de ſon caractère au nombre des vivans; car ſa conduite & ſes manières ſordides juſtifient, aux yeux du public, l'averſion que la plus aimable de toutes les femmes avoit pour lui. Malgré ſon opulence, il s'eſt vu rebuté par des femmes d'une

fortune

fortune extrêmement inférieure à celle de la divine perſonne, à laquelle d'indignes vues lui avoit donné la préſomption d'aſpirer.

M. Mowbray & M. Tourville, après avoir perdu leur chef & l'ame de leur ſociété, tombèrent, par diverſes aventures, dans des embarras de fortune, qui ſervirent, autant que leurs réflexions, à leur faire porter un autre jugement de leurs goûts & de leurs plaiſirs. Comme ils avoient toujours été moins propres à donner l'impulſion qu'à la recevoir & la ſuivre, ils écoutèrent enfin l'avis de leur ami Belford, qui leur conſeilla de convertir le reſte de leur bien en rentes viagères, & de ſe retirer, l'un dans le comté d'York, & l'autre dans celui de Nottingham, qui ſont les lieux de leur naiſſance. Leur ami continuoit de s'intéreſſer à leurs affaires, d'entretenir correſpondance avec eux, & de les voir à Londres une ou deux fois l'année, c'eſt-à-dire, chaque fois qu'ils y venoient; & il avoit la ſatisfaction de les trouver de jour en jour plus dignes de leurs noms & de leur origine.

(J) Quant à ces ſœurs d'iniquité, Sally Martin & Polly Horton, elles avoient des talens & une éducation au-deſſus des filles

de leur ſorte. Pour ſatisfaire la curioſité du lecteur ſur leur compte, & achever en même temps de remplir le but moral & vertueux de cet ouvrage, on va donner une notice de leur famille, & des vices de leur éducation qui les ont pas-à-pas conduites à la vie honteuſe & criminelle où elles ſe ſont engagées, comme auſſi de ce qu'elles devinrent après l'épouvantable mort de l'infâme Sinclair.

Sally Martin étoit fille d'un gros marchand de Londres, à qui ſa mère, fille d'un épicier de la cité, avoit apporté une fortune aſſez conſidérable. Comme le mari & la femme aimoient tous deux à briller, & qu'ils étoient paſſionnés pour les modes, objet qui faiſoit le fond de leur commerce, & qu'il étoit de leur intérêt d'accréditer, & que ce goût eſt général dans les femmes & les filles des riches négocians de ce quartier de la ville ſurtout, il n'eſt pas étonnant qu'ils élevaſſent leur fille en conſéquence, & Sally, jolie créature, qui avoit l'eſprit vif & gai, ne manquoit pas d'enchérir tous les ans ſur l'exemple que lui donnoient ſes parens.

Elle ſe vit bientôt libre & maîtreſſe d'elle-même. Tout ce qu'elle faiſoit étoit bien; tout ce qu'elle diſoit étoit admiré. Elle ſe défit promptement des ſcrupules

de la pudeur & de la timidité naturelle à ſon âge : pourquoi eût-elle rougit ? elle ne doutoit de rien, & ne connoiſſoit ſur rien, quel que fût le ſujet de la converſation, ni le ſilence, ni la défiance de ſoi-même.

Dès qu'elle eut paſſé l'âge de neuf ans, elle étoit de toutes les parties de plaiſir, où ſe trouvoient ſes parens. Le babil continuel de la petite perſonne la faiſoit regarder comme néceſſaire à la joie de toutes les fêtes & de tous les repas que donnoient ſon père & ſa mère par goût pour la dépenſe, & auſſi dans la vue d'étendre leur commerce en étendant le cercle de leurs connoiſſances. Faute de réfléchir, ils ne voyoient pas qu'en ſouffrant que leur enfant fût de moitié dans tous les moyens qu'ils employoient pour leur intérêt, ils développoient néceſſairement les paſſions & ruinoient les mœurs de cette fille unique qu'ils aimoient tant, & qu'ils enviſageoient dans tous les ſoins qu'ils ſe donnoient pour groſſir leur fortune. Quand une petite fille de ſon âge joue déjà dans le monde le rôle d'une femme, que ne fera-t-elle pas quand elle le ſera ?

A quinze ou ſeize ans elle affectoit d'imiter dans ſon habillement & dans ſes

manières, les femmes de qualité qui ſe faiſoient le plus remarquer par leur luxe & leur parure. Les plus riches étoffes du magaſin de ſon père ne l'étoient pas trop pour elle. Dans tous les divertiſſemens publics, c'étoit elle qui donnoit le ton, au lieu de le recevoir, à toutes ſes parentes & à toutes ſes connoiſſances, quoiqu'elles euſſent trois fois ſon âge. Au ſpectacle, elle fendoit la foule ; s'emparoit ſans façon de la place qui lui convenoit, & en faiſoit faire à ſes compagnes plus timides, ſous les yeux mécontens des perſonnes qui l'avoient retenue avant elle, laiſſant tous ſes voiſins étonnés de ſon air d'importance, & de ce qu'elle ne faiſoit point garder ſa loge par ſes laquais. On ſe demandoit tout bas à l'oreille quelle étoit cette jeune Lady, & on finiſſoit par ſe raſſeoir en admirant ſa hardieſſe.

Elle faiſoit l'officieuſe & la femme de conſéquence auprès des acteurs les plus renommés, qui la regardoient comme une de leurs protectrices, & qui la prioient de ſervir leurs intérêts, lorſqu'il ſe donnoit une repréſentation à leur profit. Elle connoiſſoit les noms & ſurnoms de tous les jolis cavaliers qui fréquentoient les lieux publics, & elle affectoit de les nommer toujours par leurs noms de baptême.

Ceux d'entr'eux qui n'avoient pas répondu au coup-d'œil qu'elle leur adreſſoit à tous pour les avertir de ſon arrivée, & avant qu'elle eût pris ſa place, étoient traités avec une hauteur mépriſante; tandis que ſes favoris étoient accueillis avec une familiarité gracieuſe, & du ton le plus flatteur, & s'ils étoient bien avant dans ſes bonnes grâces, c'étoit alors *mon cher ami*, *mon cher cœur*.

Elle citoit à ſon tribunal en juge inexorable les actions & la conduite des gens de qualité, & des élégans du jour ſur qui tomboit la converſation. Perſonne n'étoit plus verſé qu'elle dans la chronique ſcandaleuſe; elle faiſoit ſervir tous les caractères, toutes les louanges & toutes les critiques à ſe donner du relief à elle-même. " Je rougirois de faire telle & „ telle choſe, ou bien voilà quelle a „ toujours été ma manière, *c'eſt ainſi* „ *que j'ai toujours fait*, *& que j'ai* „ *toujours aimé à faire*. „ En ſe jugeant ainſi elle-même par comparaiſon avec la baſſeſſe des plus vils perſonnes de ſon ſexe, elle ſe rengorgeoit & reſtoit très-ſatisfaite de ſa vertu. Elle avoit ſa chaiſe attitrée pour toutes les viſites qu'elle faiſoit, & parmi les perſonnes au-deſſus d'elle, elle en trouvoit qui encoura-

geoient ſes viſites, comme elle abaiſſoit elle-même ſon orgueil à en rendre à des gens de la claſſe la plus commune.

Connoiſſant à fond tous les tours & toutes les fraudes du jeu, c'étoit une intrépide lacédémonienne. Elle avoit même le courage, dans l'occaſion, de démaſquer une filouterie & de diſputer la carte. Faiſant de la nuit le jour, & du jour la nuit, & jouant fréquemment, elle rentroit preſque toujours fort tard. Ses parens s'applaudiſſoient de voir que leur Sally eût une ſi forte & ſi belle ſanté. Tant que ſa ſanté n'en ſouffroit point, ils s'inquiétoient fort peu de ſes mœurs.

Elle haïſſoit l'aiguille & le travail. Elle tournoit toujours en ridicule les beaux ouvrages qui, en occupant ſon ſexe, ſervent à le ſauver de l'oiſiveté, du vice & de l'extravagance, ou au moins, quand ils n'auroient pas d'autre avantage, à retirer & déſennuyer à la maiſon les femmes du dernier âge, lorſque le temps eſt paſſé pour elles d'aller courir & briller dans les Vaux-halls, les Ranelaghs, les Marybones & autres aſſemblées publiques.

Quant aux détails domeſtiques & aux ſoins du ménage, ſes parens n'avoient rien exigé d'elle ſur cet article ; elle regardoit cette eſpèce de talent comme

néceſſaire ſeulement à la claſſe mercenaire, aux petites gens, & comme tout-à-fait indigne de l'attention d'une femme du bel air.

Quoique ſon père fît un grand commerce, cependant ayant monté ſa maiſon ſur un ſi haut ton de dépenſes, il ne prétendoit pas amaſſer pour ſa fille une fortune très-conſidérable. Ni lui, ni ſa femme n'avoient en s'établiſſant aucune notion de la frugalité, & ils ne pouvoient ſe réſoudre à ſe retrancher. La fille ne ſe ſoucioit pas non plus qu'on ſe réformât. Ils attachoient un grand prix à l'éclat & à l'oſtentation. Ils appeloient cela vivre *noblement*. Comme ils levoient la tête au-deſſus de leurs voiſins, ils croyoient qu'il y alloit de leur crédit de paroître & de faire de plus en plus grande figure, au lieu de baiſſer le ton. Ils ſe flattoient eux-mêmes, & ils flattoient leur fille qui penſoit tout comme eux, de l'idée qu'elle avoit aſſez de charmes & d'eſprit, pour attirer quelque ſoupirant d'un rang diſtingué, ou au moins un homme riche. Cependant cette fille d'un marchand & d'une épicière ne pouvoit pas ſupporter l'idée de s'abaiſſer à épouſer un vil bourgeois; elle s'encourageoit par le petit nombre d'exemples très-rares, mais qu'elle

multiplioit dans ſa tête, de quelques filles qui lui étoient bien inférieures par l'état, les talens, l'éducation, & même par la fortune, & qui avoient épouſé des partis brillans. Elle ne doutoit point qu'elle n'eût le même bonheur. Un riche établiſſement & un équipage, objet qui tente toutes les femmes de la moyenne claſſe, étoient la moindre choſe qu'elle ſe propoſoit; mais pendant tout ce temps-là, ni elle, ni ſa famille ne conſidéroient qu'elle avoit à combattre des paſſions accoutumées à être ſatisfaites, que le genre d'éducation qu'elle avoit reçu, & un tempérament ardent qui n'étoit point réprimé par de ſolides principes, la rendoient plus propre à faire une maîtreſſe qu'une épouſe.

Sa vingtième année, à ſa grande ſurpriſe & à ſon grand regret, paſſa ſur ſa tête ſans qu'on lui eût fait une offre que ſon orgueil lui permît d'accepter. Une fille de quinze à dix-huit ans, dont la beauté commence à fleurir, attirera ſans doute, comme une nouveauté, les yeux des hommes. Mais ſi elle prodigue la vue de ſes attraits dans les lieux publics, elle trouvera que de nouveaux viſages excitent plus l'attention qu'une beauté qu'on voit tous les jours. Il eſt donc de la

politique d'une jeune beauté, quand elle ne conſidéreroit que ce ſeul intérêt, ſi elle peut commander à ſa vanité, de ſe montrer un inſtant pour que l'on parle d'elle, & qu'enſuite ſe retirant comme par diſcrétion, (& c'eſt être diſcrète que d'en agir ainſi,) elle attende que le monde la cherche plutôt que d'avoir l'air de chercher le monde, en prenant ſoin ſeulement de reparoître de temps en temps dans chaque lieu d'aſſemblée, pour faire ſouvenir d'elle ſi elle trouve qu'on commence à l'oublier. Alors elle paroîtra encore nouvelle. Les jeunes perſonnes devroient toujours avoir dans la tête, qu'il eſt très-difficile de ſatisfaire leur vanité, & en même-temps de gagner l'admiration des hommes dignes d'être ſouhaités pour époux; en un mot, elles pourront bien avoir beaucoup d'admirateurs dans les lieux publics, mais pas un ſeul amant.

Sally Martin ignoroit tout cela. Sa beauté étoit encore dans toute ſa fraîcheur, & pourtant elle ſe voyoit négligée. Lorſque quelqu'un demandoit, qui eſt cette jeune Demoiſelle? on répondoit *c'eſt Sally Martin, la fille d'un mercier*, en ajoutant: *elle ne manque jamais de ſe faire voir ici.*

A la fin ſa deſtinée approcha. Ce fut à

un bal masqué qu'elle vit pour la première fois ce sémillant & beau Lovelace, qui ne faisoit que d'arriver de ses voyages. Elle fut sur le champ frappée de sa physionomie & des brillans propos qu'elle lui entendit débiter, lorsqu'il se trouva par hasard assis près d'elle. Lui, qui ne cherchoit point de femme alors, fut frappé de la figure & de la vivacité de Sally, & d'un certain air d'importance qui rendoit encore ses agrémens plus piquans; ils se firent mutuellement des signes d'approbation, & il ne lui fut pas difficile de savoir où il pourroit rendre sa visite à cette belle. Cependant pour une fille aussi vaine, il étoit un peu mortifiant de consentir qu'un jeune seigneur si bien tourné vint à savoir qu'elle n'étoit que la fille d'un mercier, tant il est naturel à une jeune créature élevé comme Sally, de rougir dans l'occasion des parens dont la folie l'a fait monter au-dessus d'eux-mêmes & de leur état.

Mais quelque peine que cette découverte pût faire à Sally, elle ne donna aucun chagrin à M. Lovelace, qui se flatta de la faire tomber bientôt dans une condition plus basse que la sienne, & la plus vile où puisse se trouver une malheureuse femme.

Lorſque Miſs Martin fut informée que ſon amant étoit le neveu & l'héritier préſomptif de Milord M...., elle crut qu'il étoit l'homme qu'elle attendoit & qu'elle cherchoit depuis long-temps avec tant d'impatience, & il lui parut valoir la peine qu'elle tendit tous ſes filets. Il n'eſt pas inutile d'obſerver ici qu'il eſt très-probable que c'eſt Miſs Sally & deux ou trois autres jeunes créatures qu'il avoit conduites à leur perte, par l'eſpérance de l'épouſer, que M. Lovelace avoit en vue dans cette peinture aſſez comique qu'il fait dans une lettre adreſſée à ſon ami M. Belford, & qui n'a point été inſérée dans ce recueil. "Il „ me ſemble voir, dit-il, deux jeunes „ amans ſe faiſant la cour, & ayant l'un „ ſur l'autre des vues ſecrètes : la jeune „ fille élude & ſe joue ; elle ſe trouve „ très-heureuſe comme elle eſt ; elle ne „ ſauroit être plus heureuſe ; elle ne veut „ point changer ſon état de fille ; le jeune „ homme eſt, je le ſuppoſe, un de ceux „ qui n'ont pas la ſimplicité d'avouer „ que ſon déſir n'eſt pas du tout qu'elle „ change d'état ; elle tient un filet tout „ prêt ſous ſon tablier ; lui en tient un „ autre ſous ſon habit, avec l'intention „ tous deux de le jeter au premier mo-

„ment favorable ſur le cou de l'autre.
„Elle veut l'enlacer lorſqu'elle ſent ſon
„orgueil chatouillé, & qu'elle ſe croit
„sûre de lui; il veut la ſurprendre lorſ-
„que le moment de foibleſſe qu'il épie
„depuis long-temps, l'a portée à s'avan-
„cer trop loin. Je ſuppoſe que l'homme
„eſt le plus habile, & qu'il l'embarraſſe
„dans ſes lacets avant qu'elle puiſſe l'en-
„velopper des ſiens. Je voudrois bien
„ſavoir comment cette fille peut avoir
„droit de crier à la cruauté, à la bar-
„barie, à l'impoſture, aux ſacrifices; &
„débiter tous les lieux communs de dé-
„clamations & de plaintes, dont les
„petites folles en pareil cas fatiguent à
„tout moment les oreilles de leurs vain-
„queurs? Penſes-tu qu'il n'eſt pas juſte,
„lorſqu'elle en appelle aux dieux & aux
„hommes, que les hommes & les dieux
„ſe moquent d'elle, lui rejettent au nez
„ſes propres intentions de tromper & de
„ſéduire, & lui conſeillent de ſe taire
„& de ſupporter en ſilence ſon malheur
„qu'elle a bien mérité.„

Pour abréger, les parens de Sally encourageoient auſſi bien que leur fille les viſites de M. Lovelace. Ils penſèrent qu'ils pouvoient ſe fier à la diſcrétion de la petite perſonne. Elle-même étoit trop

ſuffiſante

ſuffiſante & trop ſage pour avoir la moindre défiance. Ils ſavoient qu'elle avoit de l'orgueil, & dans ces occaſions on le prend pour ſageſſe. Que deviendroit ce ſexe, dit Lovelace, s'il n'avoit point d'orgueil? — Elle ne ſoupçonnoit aucun danger à craindre de cet air honnête & ſincère, qu'il ſavoit ſi bien prendre & quitter à ſon gré.

Le ſecond bal qui n'étoit encore que leur troiſième rencontre dans le monde, compléta ſa perte; il n'en fallut pas davantage à un homme ſi exercé, quoique ſi jeune, dans l'art de ſéduire, & cela avant même qu'elle ſoupçonnât ſeulement qu'elle étoit en danger. En effet, lui ayant perſuadé de venir avec lui vers les midi chez ſa tante Forbes, une dame fort honorable & fort riche, à qui il avoit fait eſpérer qu'il lui amèneroit ſa future nièce. Il la conduiſit dans la maiſon de l'abominable femme qui porte le nom de Sinclair dans ce recueil de lettres; (c'étoit là la ſeule ouverture de mariage qu'il lui eût jamais faite,) & là par des promeſſes qu'elle prit dans le ſens de ſon amour-propre, (car toutes les fois qu'une femme aime, elle conſerve rarement aſſez de défiance pour ſa propre ſûreté,) il

obtint une conquête aiſée ſur une vertu qui n'en avoit guères que le nom.

Enſuite il trouva peu de difficulté à lui perſuader de continuer ſon commerce criminel, juſqu'à ce que les effets en devinſſent trop viſibles pour demeurer cachés. Alors ſes parens, dans leur première fureur de ſe voir déchus de leur eſpérance, & dans le déſeſpoir de perdre un pareil gendre, la chaſsèrent de leur maiſon.

Sa diſgrace étant ainſi divulguée, elle s'endurcit dans le vice, & étant protégée par ſon ſéducteur, dont elle étoit alors la maîtreſſe favorite, elle fut ſi irritée contre ſes parens d'un indigne traitement qui quadroit ſi peu avec ſon orgueil, & de la funeſte liberté qu'ils lui avoient toujours laiſſée, qu'elle refuſa de rentrer dans la maiſon paternelle, lorſque ſe répentant de la dureté avec laquelle ils l'avoient traitée, ils voulurent ſe réconcilier avec elle. Devenue la favorite de la Sinclair, à l'inſtigation de cette femme abandonnée, elle ſe fit avorter, quoique ſon terme fût déjà ſi avancé, qu'il penſa lui en coûter la vie.

Ainſi l'incontinence fut ſon premier crime; un meurtre le ſecond, & après ces deux pas, ſa conſcience devint cau-

terisée, toute jeune qu'elle étoit, & quoique folle de son séducteur, elle devint bientôt assez peu délicate, sous la discipline d'une maîtresse aussi consommée dans le vice que son hôtesse, pour servir de tout son pouvoir les plaisirs de l'homme qui l'avoit perdue, ne se faisant aucun scrupule par un génie tout-à-fait diabolique, de chercher à attirer d'autres malheureuses à suivre son exemple. On a peine à croire de combien d'infortunes de ce genre elle fut l'artisan & la cause; c'étoit une femme pleine d'audace & de confiance, une créature séduisante & remplie d'artifice.

Il nous reste à citer une scélératesse plus noire encore, s'il est possible, dont cette fille se rendit coupable.

Son père étant mort, sa mère dans l'espérance de la *convertir*, disoit-elle, lui proposa de quitter la maison de l'infâme Sinclair, de se retirer avec elle à la campagne, où sa disgrace & son inconduite ne seroient pas connues; elle y pourroit vivre de façon à sauver les apparences, la seule vertu qu'elle lui eût jamais enseignée, avec celle de chercher à attraper plutôt les autres, que de se laisser attraper elle-même.

Sally l'accepta; mais sans autre inten-

tion, comme elle l'a avoué ſouvent, & même s'en faiſant gloire, que d'eſcamoter à ſa mère la plus grande partie de ſon bien, pour ſe venger de ce qu'elle avoit conſenti autrefois qu'on la chaſsât de la maiſon, & de ce qu'elle avoit perſuadé à ſon père de lui ôter toute part à ſa fortune dans ſon teſtament.

Après avoir employé ſix mois à conſommer cette ſcélérateſſe dénaturée, l'affreux ſerpent ſe retira dans ſon impure caverne avec ſes dépouilles, riant de ſon action, même après qu'elle eut fait mourir ſa mère de chagrin, ce qui arriva peu de mois après. Sévère, mais juſte punition de la mauvaiſe éducation qu'elle lui avoit donnée.

On doit ajouter que ni M. Lovelace, ni aucun de ſes amis ne pouvoient ſouffrir de l'entendre ſe glorifier de cette indignité, & qu'ils l'en réprimandoient toujours, la condamnant tous d'une voix. Il eſt certain que ce trait de méchanceté joint à d'autres du même genre, aliéna d'elle le cœur de M. Lovelace; & ſi elle n'eût pas été un agent néceſſaire dans ſes autres amours, il n'auroit jamais pu la ſupporter. En parlant d'elle, il diſoit toujours : Ami Belford, on n'a pas droit de nous faire des reproches;

car il n'eſt point de malice comme la malice de la femme. (*)

Une mauvaiſe éducation, il faut l'avouer, fut la première ſource de tant de corruption. Et Sally Martin avoit cette obligation à ſes parens, qui ne devoient imputer qu'à eux-mêmes tout ce qui en fut la ſuite. Mais ſi elle n'eût pas rencontré un Lovelace, elle eût évité une Sinclair, & elle auroit pu paſſer dans le gros des femmes élevées comme elle; elle auroit été mère d'enfans qui auroient couru comme elle les haſards de la vie dans le monde; autant d'automates de cire molle, prêts à recevoir les impreſſions de la circonſtance & de l'événement; ſans être heureux, ſans en faire, ils auroient été tout, excepté des êtres utiles & vertueux; ſi encore ils n'étoient pas tombés dans l'extrême misère.

Polly Horton étoit fille d'une mère iſſue d'une famille honnête, & dont le mari, homme de naiſſance & d'honneur, étoit capitaine dans les gardes. Polly n'avoit que neuf ans lorſque ſon père mourut, laiſſant ſa fille ſous la tutelle d'une jeune femme de vingt-ſix ans, très-vive & très-folle, avec un revenu

(*) Eccleſ. XXV. 19.

assez honnête pour les deux. Elle aimoit sa Polly à la folie; mais elle n'étoit pas d'un caractère à montrer une tendresse éclairée pour sa fille, par une soigneuse & vigilante éducation. Elle ne s'occupoit que de sa toilette, passoit son temps à faire des visites & à en recevoir, se répandant parmi celles de son sexe qui aimoient comme elle le plaisir & la folie, les yeux toujours en quête d'un nouvel amant, & toute prête à tenter les hasards d'un second mariage. Avec cette humeur & l'amour de la dissipation qui en est la suite nécessaire, une jeune veuve si folâtre devoit être la plus mauvaise tutrice du monde, & la moins propre à bien élever sa fille.

Comme elle avoit eu de très-bonne heure du goût pour la musique & pour ces lectures (qui sont comme le premier libertinage d'une jeune ame, & qui la préparent à de plus grands écarts dans un âge plus avancé; je parle des romans, des *nouvelles*, des chansons & des pièces de théâtre) & pour toutes ces productions sans distinction, vertueuses ou libertines, elle permit à sa fille de suivre en liberté son goût comme elle avoit fait le sien. Dans les heures où elle n'avoit ni parties, ni amusemens plus marqués, elle

tuoit le temps, comme on dit, & ſe faiſoit faire de ces lectures par la jeune perſonne; ſe trouvant fort heureuſe dans ſes idées de perfectionner & former l'eſprit de ſa fille, & de ce qu'en s'amuſant elle-même, & quelquefois quand la pièce étoit laſcive, en corrompant ſon cœur & celui de ſa fille, elle apprenoit à la jeune Miſs à lire avec goût & à s'orner l'eſprit. Toutes les fois qu'on prenoit le thé, Polly faiſoit pendant une demi-heure le ſujet de la converſation de la table: on ne ceſſoit de répéter que Miſs Horton ſurpaſſoit toutes les jeunes Demoiſelles de ſon âge dans la manière de s'exprimer: aucune n'avoit un meilleur ton, un accent plus juſte, des expreſſions mieux choiſies: d'autres fois ſa mère charmée ſe voyoit accablée de complimens: Mon Dieu, Madame, lui diſoit-on, que votre fille lit bien! elle lit avec une grâce qui enchante.... Comme elle entre dans ce qu'elle lit! — Ce ne peut être que de vous qu'elle tienne ce talent... Ces éloges, vu les ſujets de lecture, euſſent été une ſatyre bien cruelle de la mère dans la bouche d'un ennemi. Alors la mère imprudente tranſportée de joie & d'un air riant: il eſt vrai, il faut en convenir: Miſs Horton fait hon-

neur à ſa tutrice : elle eſt on ne peut pas plus docile ; & puis : venez ici, mon cher amour—& avec un baiſer d'approbation : quel plaiſir pour ton cher papa, s'il avoit aſſez vécu pour voir tes progrès! & puis elle pouſſoit un ſoupir de ſatisfaction, promenant ſes yeux autour du cercle de la compagnie, pour recueillir tous les applaudiſſemens muets que lui donnoient leurs regards.

La folle & aveugle mère ne ſongeoit guère à ce que pourroient être les fruits de cette belle éducation; elle ne s'imaginoit pas qu'elle cauſeroit ſa ruine & celle de ſon enfant, & qu'à la même heure fatale, l'honneur de la mère & de la fille ſeroit immolé au premier libertin qui auroit l'art de ſéduire.

C'eſt-là ce que cette joyeuſe fille, lorſqu'elle fut abandonnée à ſa mauvaiſe deſtinée, racontoit ſouvent de ſon éducation à ſa ſœur Sally & à d'autres compagnes, lorſqu'elles ſe faiſoient l'une à l'autre l'hiſtoire de leur début dans le monde, de leurs progrès & de leur chûte.

Tout cela joint à ce qu'elle voyoit toujours une troupe de galans empreſſés auprès de ſa mère, qui les écoutoit avec trop de complaiſance & d'orgueil, quels commencemens, quel exemple pour un

jeune cœur combuſtible ſi prêt à recevoir l'étincelle ſaillie du front d'*acier* & du *cœur de pierre* d'un libertin tel que Lovelace, que leur deſtinée jeta dans leur chemin!

En un mot, comme Miſs croiſſoit ſous les influences d'une pareille directrice, & des lectures de livres ſi frivoles & ſi dangereux, échauffées encore par la muſique, les concerts, l'opéra, les comédies, les aſſemblées, les bals, les revues, les parades, & toutes les cohues des amuſemens modernes, il ne faut pas s'étonner, que comme un fruit précoce, elle ait hâtivement mûri pour la main de l'inſidieux ſéducteur ardent à le cueillir.

Elle avouoit qu'à quinze ans elle étoit toujours prête à ſe croire l'héroïne de chaque conte & de chaque comédie qu'elle liſoit, tant elle entroit bien dans l'eſprit du ſujet! Elle brûloit de devenir l'objet de la flamme de quelque héros, de commencer une intrigue amoureuſe, & même de s'enfuir avec quelque amant entreprenant: elle n'auroit pas cependant à craindre ni frein, ni contrainte de la part de ſon indiſcrète mère; ce qu'elle croyoit pourtant abſolument néceſſaire pour conſtituer une Parthéniſſe.

Avec toutes ces belles qualités à la

mode, elle acheva ſa dix-neuvième année avant qu'il ſe fût offert aucun parti de conſéquence. Les uns avoient trop peur de ſon goût pour les plaiſirs & la diſſipation, ſurtout ne lui ſachant qu'une fortune médiocre, pour lui faire de ſérieuſes propoſitions; d'autres étoient éloignés par ſes airs de dédain & de fierté; d'autres enfin qui ne pénétroient pas les foibles de la mère & de la fille, n'oſoient rien haſarder, la ſuppoſant ſous la garde d'une mère vigilante.

Mais lorſque l'aſſaillant intrépide né pour l'intrigue, ſe rencontra, jamais il n'y eut d'héroïne ſitôt ſubjuguée, ni de déeſſe ſitôt dépouillée de ce qu'elle avoit de céleſte. Ce fut à l'opéra, ſpectacle où ſa mère & elle ne manquoient jamais, qu'elle apperçut le brillant Lovelace. Elle le vit ſous l'air fier & noble d'un héros inſulté, qui ſe vengeoit d'un léger affront que deux jeunes gens faiſoient à ſa Sally Martin qu'ils avoient connue dans un état plus honnête. M. Lovelace en força un de fuir tout confus, après lui avoir caſſé la tête avec le pommeau de ſon épée, & l'autre avec le nez tout ſanglant; aucun des deux ne ſoutint avec honneur cette promptitude à offenſer,

qu'on ſavoit faire partie de leurs caractères connus.

La bravoure de cet exploit mit tous les aſſiſtans du parti du héros. *O le brave homme!* s'écria tout haut Polly Horton à ſa mère, dans une eſpèce de tranſport. *Que la protection des braves cavaliers eſt bien néceſſaire aux belles!* en donnant à ſa voix un accent doucereux auquel elle s'étoit accoutumée, comme étant celui de la femme du haut parage, qu'elle s'imaginoit être.

Un éloge ſi favorable ne pouvoit manquer d'attirer l'attention d'un homme qui ne ſentoit que trop bien les avantages que ſa figure, ſa taille & ſon air noble lui donnoient ſur le cœur tendre des belles; qui étoit toujours à épier les regards de toutes les femmes, & qui prêtoit toujours l'oreille à toutes les voix accentuées & remplies d'affectation; car c'étoit pour lui un de ſes indices pour reconnoître celle qu'on pouvoit attaquer avec ſuccès. *L'affectation en tout genre*, diſoit-il, *eſt un ſigne certain d'une tête mal organiſée & d'un jugement faux, & rarement je bâtis en vain ſur pareils fondemens.*

Il réſolut ſur le champ de faire connoiſſance avec une jeune créature qui

paroîſſoit ſi fort prévenue en ſa faveur. Jamais homme n'eut l'invention plus prompte pour le mal en tout genre. Il donna à Sally ſon rôle. Il l'appela ſa ſœur devant l'étrangère. Sally conta à l'oreille de la jeune Polly & de ſa mère, toutes les particularités de l'affront qu'elle avoit reçu, & qu'elle rendit à ſa manière, en ſe faiſant un ange de lumière, pour jeter un plus beau jour ſur le caractère de ſon héroïque frère. Elle loua ſurtout ſon courage connu & éprouvé; & elle mêla à ſes louanges pluſieurs détails ſur ſa naiſſance, ſa fortune & ſes qualités, qui ne laiſsèrent plus rien à faire à Lovelace qu'à tomber amoureux de Polly déjà épriſe de lui.

M. Lovelace ſut auſſitôt quel tour il devoit donner à ſa déclaration. *Un ſi brave homme! & ſi doux, ſi poli dans ſes manières!* Cette phraſe lui décéla le goût de la jeune Miſs; elle ne pouvoit ſoupçonner un cœur marqué de ſi beaux dehors. *C'étoit celui-là*, diſoit-elle tout bas à ſa mère: & lorſque l'opéra fut fini, il entreprit avec ſon hypocrite de ſœur de les reconduire juſques chez elles, quoiqu'elles demeuraſſent très-loin de chez lui. Pour leur rendre leur politeſſe

on les invita à deſcendre & à partager un léger ſouper.

Sally les preſſa de lui faire la même faveur chez ſa tante Forbes, avant que ſon frère allât à ſa terre.

Elles le promirent, & le jour fut pris.

On prépara un repas ſplendide. Les hôtes vinrent, ayant été inſtruits dans l'intervalle, que ce qu'on leur avoit dit de la naiſſance, de la famille & de la fortune de M. Lovelace, étoit la vérité. Des perſonnes ſi peu rigides dans leurs mœurs, ne ſe mirent guère en tête de faire beaucoup de queſtions ſur celles de M. Lovelace.

La muſique & la danſe firent partie de la fête, & achevèrent d'ouvrir à la ſéduction des cœurs déjà ouverts à l'amour. La tante Forbes & la ſœur Sally les entretinrent dans cette diſpoſition par leur exemple. Le héros chanta, offrit ſes vœux, ſes ſermens, ſes promeſſes. Leur reconnoiſſance fut émue, leurs plaiſirs augmentés, leurs eſpérances aggrandies, leur confiance captivée, toutes leurs paſſions éveillées, ſurtout par la chaleur des vins choiſis. La prudence délogea de ces cœurs trop étourdis pour concevoir ſeulement le moindre ſoupçon: Miſs Sally ſe détacha de ſa mère, &

ſuccomba bientôt victime immolée à l'heureux intrigant.

La veuve elle-même, à moitié énivrée par des mixtions perfides, & enflammée par les déclarations inattendues d'amour que lui fit un des camarades conſtans de ce libertin, auquel on trouva le moyen de ménager une occaſion de ſe trouver ſeul avec elle & qui ſut en profiter pour la preſſer vivement, tomba dans le même piége que ſa fille. Les ſuites devinrent viſibles à la longue. La douleur, la honte, le remords ſaiſirent ſon cœur. Sa propre indiſcrétion ne lui permettoit pas de faire des reproches à ſa fille, elle ne ſurvécut point à ſes couches, & elle laiſſa Polly enceinte auſſi. Celle-ci débarraſſée de ſon fardeau, mais trop amoureuſe de ſon brillant ſéducteur pour renoncer à ſa ſociété, même après qu'elle ſe vit trompée, ſe jeta dans les extravagances de la débauche, diſſipa tout ſon bien en très peu de temps, & fut à la fin admiſe dans la maiſon de la Sinclair, & aſſociée pour un quart avec elle, ce qui fut regardé comme un brillant établiſſement.

Tout ce qui reſte à rapporter de l'hiſtoire de ces malheureuſes créatures, ne demande que quelques lignes.

Après la mort de l'exécrable Sinclair,

elles continuèrent l'infâme métier avec trop de ſuccès, juſqu'à l'accident qui arriva dans la maiſon. Un jeune homme de famille fut tué dans la chaleur d'une diſpute qu'il eut avec un autre pour une nymphe replâtrée. Sally fut accuſée d'avoir retenu le bras du gentilhomme, tandis que ſon heureux adverſaire le tua. Elle eut peine à ſauver ſa vie du procès criminel qui ſuivit cette affaire.

Cet accident les obligea d'abandonner le métier, & n'ayant pas aſſez épargné ſur leurs biens mal acquis, prodiguant à l'un ce qu'elles gagnoient de l'autre, elles furent forcées pour ſubſiſter d'entrer ſervantes dans une maiſon pareille à celle qu'elles avoient tenu. Sally y mourut peu de temps après d'une indigeſtion & d'un excès de débauche, & l'autre environ un mois après mourût d'un rhume violent occaſionné par une tranſpiration négligée dans un traitement honteux.

Le reſte des autres perſonnages de cette hiſtoire, offre des tableaux plus agréables & plus heureux : car ce ſeroit deſcendre trop bas que de faire mention des morts prématurées de Dorcas & de William, le valet corrompu de Lovelace & de Betty Barnes, & de Joſeph Leman,

qui moururent tous deux ſans être mariés, d'une maladie de langueur, en moins d'un an après la fin de leur excellente maîtreſſe. (§)

La digne Mde. Norton a paſſé le reſte de ſes jours auſſi heureuſement qu'elle pouvoit le déſirer, dans la terre de ſa chère élève : bonheur, on le repète, tel qu'elle pouvoit le déſirer ; car elle aſpiroit trop ardemment aux biens d'une autre vie, pour être fort attachée à la petite fortune dont elle jouiſſoit. Elle employoit la meilleure partie de ſon temps à faire du bien autour d'elle & par ſes conſeils & par ſa ſage adminiſtration du fonds qui lui avoit été confié. Après avoir mené depuis ſa jeuneſſe une vie exemplaire, & vu ſon fils heureuſement établi, elle eſt morte depuis peu, dans le ſein de la paix, ſans douleur, ſans agonie, comme un voyageur fatigué, qui tombe dans un ſommeil doux & tranquille. (¶) Ses dernières expreſſions n'ont reſpiré que le déſir & l'eſpérance de rejoindre *l'enfant de ſon cœur* & auſſi ſon propre père & ſa mère, dignes & tendres parens, aux ſoins deſquels elle devoit cette bonne éducation qui avoit été la ſource de toutes ſes vertus. Huit jours avant ſa mort, elle remit

le fonds des pauvres qui lui avoit été confié dans les mains de Mde. Hickman, ſuivant la diſpoſition du teſtament, avec tous les comptes & quittances qui y étoient relatifs. Elle s'étoit ſi bien acquittée de cette geſtion, que Mde. Hickman déclare qu'elle ſuivra le même plan & que tout ſon déſir eſt de s'en acquitter auſſi bien qu'elle. (§)

Miſs Howe ne put conſentir à quitter le deuil de ſa chère amie, que ſix mois après ſa mort; & ce fut à la fin de ce terme, qu'elle rendit M. Hickman un des plus heureux hommes du monde. (¶) Cela ne pouvoit être autrement d'une femme d'autant d'eſprit & de bon ſens, mariée à un homme de bien, & d'un bon naturel qui n'avoit point à ſe reprocher dans le paſſé d'erreurs capitales, qui puſſent empoiſonner ſon bonheur, & qui montre autant d'affection envers Mde. *Hickman*, qu'il montroit de reſpect à *Miſs Howe*. (§) Ils ont déjà deux aimables fruits de leur mariage, dont le premier eſt une fille charmante, à laquelle ils ont donné de concert le nom de Clariſſe, & un fils qui porte celui de ſon père. (¶) Elle a aſſigné aux ſoins de M. Hickman qui aime à

faire le bien, autant par bonté naturelle, que dans la vue de complaire à ſa femme, une partie du fonds des pauvres : dont il ſera aſſujetti, comme elle le dit plaiſamment, à lui rendre compte. Tous les jeudis matin ſont le jour qu'elle conſacre à la partie de cette adminiſtration qu'elle a reſervée pour elle, & elle prend tant de plaiſir à cette tâche, qu'elle dit que c'eſt le plus agréable de ſes amuſemens; & d'autant plus agréable qu'elle apprend à tous ceux qui ſont les objets de ſa bienfaiſance, à bénir la mémoire de ſa chère amie à laquelle elle renvoie tout le mérite & l'honneur de ſes charités, même de celles qui lui ſont perſonnelles. Elle a déclaré que ce fonds ne manquera jamais, tant qu'elle vivra. Elle a même engagé ſa mère à y ajouter une contribution annuelle, & M. Hickman y a aſſigné une rente de vingt guinées par an. C'eſt en cette conſidération, qu'elle lui permet de lui recommander par an quatre pauvres à ſon choix pour y avoir part : *permet*, eſt ſon ſtyle; car elle s'attribue la prérogative de diſpoſer ſeule des charités, & c'eſt la ſeule qu'elle s'arroge & qu'elle ait beſoin de s'arroger. Dans tout le reſte, ils n'ont eux deux qu'une même volonté; & c'eſt celle du

premier des deux qui a parlé & propoſé quelque choſe (§). Mde. Hickman dit quelquefois à ſon mari, avec autant d'agrément que de généroſité, qu'elle ne doit pas tout-à-fait oublier d'avoir été Miſs Howe, parce que, s'il ne l'avoit pas aimée ſous ce nom, avec tous ſes foibles, elle ne ſeroit jamais devenue Mde. Hickman. Cependant elle confeſſe ſérieuſement dans toutes les occaſions & aux autres & à lui-même, qu'elle n'a pas moins d'obligation à M. Hickman pour ſa patience, lorſqu'elle étoit maîtreſſe d'elle-même, que pour ſa généreuſe conduite depuis qu'il régne à ſon tour. Sa tendreſſe & ſon eſtime ſemblent augmenter pour lui, lorſqu'elle ſe rappelle combien il étoit affectionné à ſa chère amie, & quelle part il avoit auſſi à l'affection de Miſs Harlowe : elle ne trouve pas moins de douceur à voir cet honnête homme toujours prêt à ſe joindre avec elle dans ſes tendres & reſpectueux ſouvenirs, qui rendent la mémoire des morts ſi précieuſe aux amis qui leur ſurvivent.

M. Belford n'eſt pas aſſez dépourvu de tendreſſe & d'humanité, pour n'avoir pas été vivement touché du malheureux ſort de ſon meilleur ami. Mais lorſqu'il fait réflexion à la fin prématurée de plu-

ſieurs de ſes aſſociés; (*) aux terreurs & à la mort de M. Belton; au cours ſignalé de la juſtice du ciel, qui eſt tombée ſur le miſérable Tomlinſon; à l'horrible cataſtrophe de l'infâme Sinclair; aux profonds remords de l'homme qu'il aimoit le plus; & d'un autre côté, à l'exemble qu'il a reçu de la plus excellente perſonne du ſexe, à ſes préparatifs pour le dernier paſſage, à ſa mort, digne d'admiration & d'envie!... lorſqu'il conſidère, comme il le fait quelquefois en tremblant, que le vice étoit enraciné dans ſon cœur, qu'il ne falloit pas moins que tous ces avis & cet aimable exemple pour lui donner la force de le vaincre & de ſe corriger, & que ces faveurs du ciel ſont rarement accordées aux hommes de ſon eſpèce, ou du moins qu'elles font rarement d'auſſi heureuſes impreſſions dans la fleur de la jeuneſſe & dans la pleine vigueur de la ſanté: lorſque toutes ces idées ſe préſentent à ſa raiſon, il adore la bonté ſuprême qui a raſſemblé tant de moyens pour l'arracher, comme un tiſon enflammé du milieu de ſa fournaiſe; il ſe croit obligé d'employer tous

(*) Voyez Lettre XXV, Tome XI, & dans celui-ci, Lettres VII & XXIV.

ſes efforts & tous ſes ſoins à *rappeler* ceux que ſon exemple peut avoir égarés, & de réparer, non-ſeulement tout le mal qu'il a commis, mais celui dont il peut avoir été l'occaſion.

A l'égard du dépôt ſacré dont il avoit été chargé par une femme céleſte, il a répondu à cette honneur avec autant de plaiſir que de fidélité, & il oſe dire, à la ſatisfaction de tout le monde, & même à celle de la malheureuſe famille, qui lui a fait faire des remercîmens à cette occaſion. On lui permettra de déclarer auſſi qu'en rendant ſes comptes, il ne s'eſt pas borné à renoncer au legs que la généreuſe teſtatrice lui avoit aſſigné dans la bonté de ſon cœur. Il l'a remis à la famille, pour être employé ſuivant les vues du teſtament, enſorte que le fonds des pauvres, comme on l'appelle, eſt devenu une ſomme très-conſidérable, & une ſorte de banque riche & durable pour le ſoulagement des malheureux qui méritent le plus la pitié.

Il ne reſtoit qu'une bénédiction terreſtre à déſirer pour M. Belford, parce qu'il la croyoit capable de lui aſſurer la poſſeſſion de toutes les autres. C'étoit le plus grand de tous les biens de ce monde, une femme vertueuſe & pru-

dente. Après une vie auſſi libre que la ſienne, il ne s'eſt pas jugé digne d'un ſi grand bien, ſans s'être aſſuré, par un examen de bonne foi, que ſes nouvelles réſolutions & ſon horreur pour ſes anciens goûts étoient ſi ſincères, qu'il ne devoit pas les croire capables de changer. Dans cette confiance, s'étant rappelé quelques ouvertures flatteuſes de M. Lovelace, & ſa bonne fortune lui ayant offert l'occaſion d'obliger Milord M..... & toute cette illuſtre maiſon par un ſervice important, il a demandé à ce ſeigneur la permiſſion de rendre ſes ſoins à Miſs Charlotte Montaigu, l'aînée de ſes deux nièces. Les conditions qu'il a propoſées lui ont fait obtenir l'approbation de Milord; & Miſs Charlotte, qui n'avoit pas d'engagement, lui a fait l'honneur d'accepter ſa main. (¶) Il s'eſt trouvé tout d'un coup le plus heureux de tous les hommes, autant du moins que peut l'être un homme plein d'ame, qui a des fautes énormes à ſe reprocher, ſans qu'il ſoit en ſon pouvoir de les expier & de les réparer complètement, la mort ayant enlevé quelques-unes de ſes victimes, & les autres étant incorrigibles & perdues ſans retour. Heureux l'homme, qui dans un âge plein de vigueur & de ſanté,

reconnoît ſes erreurs paſſées & s'en corrige! mais plus heureux mille fois celui qui n'a à ſe repentir d'aucunes fautes capitales & préméditées! qu'il goûte, même dans cette vie, de plaiſirs vrais ſans mélanges d'amertumes. (§) Milord, ne mettant pas de bornes à ſa bonté, s'eſt fait un plaiſir d'ajouter, pendant le temps même de ſa vie, un bien conſidérable à la fortune de Miſs Montaigu. Miladi Lawrance & Miladi Sadleir ont ſuivi ſon exemple: & le ciel ayant donné, avant ſa mort, qui eſt arrivée trois ans après celle de ſon malheureux neveu, un fils à M. Belford, il s'eſt déterminé à faire tomber à ce fils & à ſes deſcendans à jamais (& en cas qu'il mourût ſans poſtérité, aux autres enfans de ſa nièce) la terre de Hertford, (deſtinée à M. Lovelace) eſtimée la moitié de ſes biens fonds, & il a laiſſé encore à ſa nièce moitié de ſon mobilier. Miſs Montaigu, jeune demoiſelle à laquelle il ne manque aucune vertu, a hérité de l'autre moitié des biens meubles & immeubles de Milord, compris dans ſa terre du comté de Berk, & elle demeure actuellement avec ſa ſœur Mde. Belford. Mais il y a toute apparence qu'elle ſera mariée cet hiver à l'héritier d'une grande maiſon, homme riche en

fortune & en mérite, qui arrive de ſes voyages avec une réputation ſupérieure à celle qu'il avoit avant ſon départ, choſe aſſez rare, quoique le *but des voyages ſoit de ſe perfectionner*, on n'a pas cru que la Grande Bretagne offrît un meilleur choix pour lui.

Le Colonel Morden, avec tant de vertus & de lumières, ne peut être malheureux dans aucun pays du monde. Cependant ſon affaire avec M. Lovelace lui a fait perdre le deſſein de venir réſider en Angleterre auſſitôt qu'il ſe l'étoit propoſé. Dans la correſpondance qu'il continue d'entretenir avec l'exécuteur teſtamentaire de ſa couſine, il lui a déclaré pluſieurs fois que, s'il s'eſt cru obligé d'accepter l'offre de ſon adverſaire, parce qu'il ne pouvoit prendre d'autre parti ſans reconnoître qu'il oublioit les malheurs de ſa couſine, & ſans demander pardon, en quelque ſorte, à M. Lovelace, de quelques diſcours libres qui lui étoient échappés, il ne laiſſoit pas de ſentir à préſent la vérité des argumens de ſa couſine contre les duels; (¶) & qu'en réfléchiſſant de ſang froid, à ce qu'il en coûte au malheureux Lovelace, il ſouhaiteroit d'avoir peſé avec plus d'attention ces termes de la lettre poſthume:

thume : " ſi le ciel lui accorde du temps
„ pour ſe repentir, de quel droit le lui
„ refuſeriez-vous ? „

Enfin l'honnête veuve Lovick eſt toujours chez M. Belford, & ſa ſage conduite, & ſes utiles ſoins dans la maiſon la rendent chère à la nouvelle épouſe, & à toute la famille.

Quelques lecteurs auroient déſiré ici de nouveaux argumens contre le duel : on les renvoie à la lettre XXII du Tome II, & aux lettres XXXV, du Tome XIII, & X, XI & XII de ce dernier volume. (ß)

(¶) EXAMEN

De quelques objections faites à l'Auteur relativement à la cataſtrophe & à différentes parties de cette hiſtoire.

Cet ouvrage ayant été publié à trois différentes époques; l'auteur a reçu dans l'intervalle pluſieurs lettres anonymes, où ſes différens lecteurs exprimoient diverſement leurs idées & leurs déſirs ſur la cataſtrophe qu'ils voyoient approcher & qu'ils redoutoient.

Nombre de perſonnes du ſexe le plus aimable & le plus tendre, penchoient vers ce qu'elles appeloient un *heureux dénouement.* Quelques-unes, amoureuſes, diſoient-elles, du caractère de l'héroïne, déſiroient ardemment de la voir heureuſe à la fin. D'autres du même avis ſoutenoient que la *juſtice* poétique exigeoit un dénouement heureux. Lorſqu'on doit juger, dit une dame de beaucoup d'eſprit, évidemment inſpirée par ſon bon naturel & par ſon humanité, qu'il dépend d'un auteur de terminer ſon ouvrage comme il lui plaît, pourquoi ne donneroit-il pas du plaiſir plutôt que de la peine au lecteur qu'il a intéreſſé en faveur de ſes principaux caractères?

D'autres perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, ſe déclaroient contre les tragédies en général, & préféroient les comédies, exprimoient leur prédilection preſque dans les mêmes

termes que Lovelace, dont le goût étoit auſſi celui de toutes les femmes de la Sinclair & de la Sinclair elle-même. „ J'ai trop de ſen-„ ſibilité, dit-il ; on trouve dans la vie aſſez „ de quoi s'affliger, ſans porter la triſteſſe „ juſques dans nos divertiſſemens, & nous „ approprier les malheurs des autres. „ [*]

Et comment devoit-il être amené cet heureux dénouement ? Comment ? Rien de ſi ſimple & de ſi facile., diſoit-on, que Lovelace ſe réforme & épouſe Clariſſe ; ſans cependant rien rabattre des épreuves qu'elle ſubit ; (pour ne rien ôter à l'intérêt & au plaiſir du lecteur ſenſible, qui ſe plaît à s'attendrir ſur ſes infortunes) ni rien de ſes ſouffrances, à l'exception du dernier outrage qu'ils voudroient lui épargner, en partie pour faire honneur au caractère de Lovelace, en partie pour ménager la décence & la délicateſſe du lecteur.

Mais quelque deſtin que dût avoir ſon ouvrage, l'auteur s'eſt déterminé à ſuivre une autre route. Il a toujours penſé que ces converſions ſoudaines, ſurtout celles qu'on laiſſe à ſuppoſer & à juſtifier à la bonne foi & la bienveillance du lecteur, ſont également éloignées de la nature, des règles de l'art & de toute vraiſemblance, & de plus qu'elles ſont de mauvais exemple. Voir un Lovelace ſe glorifier pendant une ſuite d'années dans ſa méchanceté, & croire qu'il n'a qu'à étendre ſa main, comme s'il faiſoit un acte de grâce

[*] Voyez lettre xx, Tome VI.

& de faveur, pour recevoir la main de la plus parfaite de toutes les femmes, quand il lui plaira de le faire; & s'imaginer que le mariage ſeroit une réparation ſuffiſante pour tous ſes crimes, tant envers elle qu'envers ſes autres victimes: c'eſt ce qui a paru inſupportable à l'auteur; & comme il l'a démontré dans un autre ouvrage, il n'y a point de réforme qu'on puiſſe fonder ſur la beauté d'une femme, ſur une paſſion qui n'a que les ſens pour objet, ſur la bonté du cœur de l'épouſe, ou même ſur ſes exemples vertueux, ſi le doigt de Dieu ne daigne pas toucher le cœur du mari.

On verra d'ailleurs que l'auteur avoit un grand objet en vue. Il a aſſez vécu pour voir le ſcepticiſme & l'incrédulité hautement avoués, & même publiquement encouragés par la preſſe; les préceptes ſublimes de l'évangile remis en queſtion; ceux du renoncement à ſoi-même & de la mortification, abſolument rayés du catalogue des vertus chrétiennes; un goût dépravé pour le plaiſir & pour l'infidélité conjugale, répandu dans toutes les claſſes de la ſociété, & la mode établie de chercher hors de ſes foyers des plaiſirs honteux, au mépris univerſel des vertus privées & publiques.

Dans cette dépravation générale, quand la chaire a perdu la plus grande partie de ſon autorité, & que le clergé n'eſt plus regardé que comme un corps d'hommes intéreſſés, l'auteur a cru que le meilleur emploi qu'il pût faire de ſes foibles talens, le plus pro-

pre à répondre au vœu de ſon cœur, ſeroit, quelque dût être le ſuccès de ſon entrepriſe, d'apporter ſon grain de ſable à l'édifice de cette réforme ſi néceſſaire ; & il s'eſt imaginé que ſi dans un ſiècle, entièrement livré aux plaiſirs & à la diſſipation, il pouvoit gliſſer, pour ainſi dire, ſous un déguiſement attrayant & conforme au goût du jour, les grandes leçons du chriſtianiſme, c'étoit le moyen le plus sûr d'arriver à ſon but, ſe rappelant ces vers du poëte.

Souvent un vers atteint le libertin qui fuit la chaire
& ſes oracles,
Et le captivant par le plaiſir, ſoumet & ramène
à la religion ſa victime.

Il a donc réſolu de tenter un plan qui n'eût pas encore été eſſayé. Il a conſidéré que les poëtes tragiques ont fait auſſi rarement de leurs héros de véritables objets de pitié, que les poëtes comiques on fait de leurs perſonnages des modèles d'une louable imitation, & que plus rarement encore, ils leur ont fait enviſager à leur mort, la perſpective d'une vie future ; enſorte qu'au moment où ils expirent, ils ſemblent périr tout entiers. La mort dans de pareilles circonſtances doit être toujours terrible. On doit la regarder comme le plus grand des malheurs. Mais pourquoi la montrer ſous un aſpect ſi révoltant, puiſqu'elle eſt le partage inévitable de l'humanité ?

L'auteur a bien cru devoir peindre la mort

des méchans auſſi effrayante qu'il a pu le faire. Mais il s'eſt efforcé de peindre ſous des traits aimables, celle des gens de bien, afin que les plus déterminés libertins ne puſſent s'empêcher de déſirer que la fin de leur vie pût reſſembler à celle de ſon héroïne.

Après tout, quelle eſt donc cette juſtice poétique dont quelques perſonnes font tant de bruit, telle que tous les écrivains l'ont généralement obſervée ? Qu'une diſpenſation toute différente de celle que Dieu nous enſeigne par la révélation qu'il lui plaît d'exercer envers le genre humain ? Il nous a placés ici dans un état d'épreuve, où il a tellement entremêlé le bien & le mal, que nous ſommes forcés de porter nos regards au-delà de cette vie, pour appercevoir une plus égale répartition de l'une & de l'autre.

L'auteur de l'hiſtoire, ou plutôt de la narration dramatique de Clariſſe eſt donc pleinement juſtifié par l'eſprit du chriſtianiſme, d'avoir différé la délivrance de la vertu ſouffrante juſqu'au temps où elle trouvera la plénitude de ſa récompenſe.

Mais pour donner à la conduite qu'il a tenue dans ſon ouvrage, un autre appui que la ſanction de la religion, autorité qui peut-être n'eſt pas d'un très-grand poids aux yeux de quelques critiques modernes, on obſervera que l'auteur eſt juſtifié dans ſa cataſtrophe par le meilleur maître de raiſon, & le meilleur juge en fait de compoſition, qui ait jamais exiſté. Le lecteur inſtruit, ſait déjà que c'eſt Ariſtote que je veux dire, nom qui,

en dépit de l'abus qu'en ont fait des ſiècles d'ignorance & de ſuperſtition, eſt celui d'un des plus beaux génie de l'antiquité. Pour exprimer le ſentiment de ce grand homme ſur cette matière, on me permettra d'emprunter les termes d'un de nos plus aimables écrivains.

„ Les auteurs tragiques anglais, dit M. „ Addiſon, [*] ſont entichés d'une notion „ accréditée, que lorſqu'ils repréſentent une „ perſonne innocente & vertueuſe dans le „ malheur, ils ne doivent la quitter qu'après „ l'avoir délivrée de ſes infortunes, ou l'avoir „ fait triompher de ſes ennemis.

„ Ce qui les a jetés dans cette erreur, „ c'eſt le ſyſtême ridicule du *chriſtianiſme* „ *moderne*, qui prétend qu'ils ſont obligés à „ une diſtribution égale de peines & de ré- „ compenſes, & à une obſervation impartiale „ de la *juſtice poëtique*.

„ Quel eſt le premier qui a établi cette „ règle ? je l'ignore, mais je ſuis sûr qu'elle „ n'eſt fondée ni ſur la nature, ni ſur la raiſon, „ ni ſur la pratique des anciens.

„ Nous voyons le bien & le mal ſe répandre „ indiſtinctement ſur tous les habitans de „ cette terre en deçà du tombeau, & comme „ le principal but de la tragédie eſt d'exciter „ la pitié & la terreur dans l'ame du ſpecta- „ teur, nous manquerons le but eſſentiel, ſi „ nous montrons toujours l'innocence heureuſe „ & la vertu triomphante.

---

[*] Spectator, Vol. I, n°. XL.

„ Quelques traverſes qu'éprouve un homme „ vertueux dans le cours d'une tragédie, ſes „ malheurs ne feront ſur nos eſprits qu'une „ impreſſion légère, ſi nous ſavons que dans „ le dernier acte il doit arriver à l'accompliſ- „ ſement de tous ſes deſſeins & au comble „ de tous ſes vœux.

„ Quand nous le voyons plongé dans une „ affliction profonde, nous ſommes à l'inſtant „ conſolés, par la certitude qu'il en va ſortir, „ & que ſon chagrin, à quelque excès qu'il „ ſoit porté, va bientôt ſe changer en joie.

„ C'eſt pour cette raiſon que les anciens „ auteurs tragiques faiſoient agir les hommes „ dans leurs pièces, comme ils agiſſent dans „ le monde, en repréſentant la vertu par „ fois heureuſe, par fois malheureuſe, ſelon „ qu'ils en trouvoient l'événement dans la „ fable dont ils avoient fait choix, ou ſelon „ qu'ils trouvoient l'un ou l'autre tableau „ plus propre à émouvoir délicieuſement l'ame „ du ſpectateur.

„ Ariſtote examine les tragédies compoſées „ dans l'un & l'autre de ces deux genres & „ obſerve que celles qui finiſſent par l'infor- „ tune de leurs héros, ont toujours été plus „ goûtées, & ont remporté le prix diſputé, „ ſur celles qui finiſſoient par un dénouement „ heureux.

„ La terreur & la pitié laiſſent dans l'ame „ une *mélancolie* douce, & fixe l'auditoire „ dans une diſpoſition d'eſprit férieuſe, plus „ durable & plus délicieuſe que les éclats „ d'une joie folle & paſſagère.

„ Nous trouvons de même que parmi nos „ tragédies anglaises, il en a plus réussi de „ celles dont les personnages favoris succom- „ bent sous le poids de leurs infortunes que „ de celles où ils parviennent à en sortir.

„ Les meilleures pièces du genre des pre- „ mières sont, l'*Orphelin*, *Venise sauvée*, „ *Alexandre-le-Grand*, *Théodose*, *Tout pour* „ *l'amour*, *Oedipe*, *Oroonoko*, *Othello*, &c.

„ Le *Roi Lear*, est une tragédie admirable „ du même genre, telle que Shakespéare l'a „ écrite; mais telle qu'elle a été corrigée „ d'après cette chimère de justice poétique, „ suivant ma modeste opinion, elle a perdu „ la moitié de sa beauté.

„ Il faut avouer aussi qu'il y a de fort „ belles tragédies composées sur l'autre plan, „ & qui finissent par une heureuse catastrophe. „ Celles qui ont été écrites depuis cette ima- „ gination capricieuse des critiques modernes, „ ont suivi cette marche; telles sont, l'*Epouse* „ *en deuil*, *Tamerlan*, [*] *Ulysse*, *Phedre &* „ *Hypolite*, & plusieurs autres de M. Dryden, „ quelques-unes de Shakespéare, & plusieurs „ des plus célèbres auteurs tragiques de l'an- „ tiquité, sont tracées sur le même plan. Je „ ne prétends donc point disputer contre ce „ genre de tragédies, mais seulement contre „ la critique, qui en voulant établir une „ méthode unique, gêneroit la composition

[*] Cependant dans Tamerlan, deux des personnages intéressans, Monéses & Aspasie, subissent la mort.

„ de nos tragédies anglaiſes, & peut-être „ donneroit des entraves funeſtes au génie.

„ Ce ſujet eſt encore approfondi dans une „ lettre adreſſée au ſpectateur. [*] Je trouve, „ dit l'auteur de cette lettre, que votre terme „ nouvellement inventé de *juſtice poétique*, a „ été diſcuté par pluſieurs critiques d'un mé- „ rite ſupérieur. Voulant traiter à fond cette „ matière, j'ai ajouté à leurs remarques quel- „ ques argumens qui me ſont propres, & qui „ viennent à l'appui de votre opinion, &c.

„ L'homme le plus parfait a toujours aſſez „ de vues pour attirer ſur lui les punitions „ divines & pour juſtifier la Providence de „ quelques revers qui peuvent lui arriver. „ Cette raiſon me fait croire que la leçon „ & la morale ſont infiniment plus belles, „ lorſqu'un perſonnage qui ſe montre ver- „ tueux dans tout le cours de ſon rôle, tombe „ dans le malheur & ſuccombe à la fin de „ la pièce accablé ſous les coups de la fortune, „ que quand il finit par être heureux & „ triomphant. Un pareil exemple corrige la „ préſomption de la nature humaine, attendrit „ l'ame du ſpectateur, par des ſentimens „ d'intérêt & de pitié, le conſole dans ſes „ afflictions particulières, & lui apprend à „ ne pas juger des vertus des hommes par „ leurs ſuccès. [**] Je ne crois pas qu'on

---

[*] Spectator, Tom. VII, n°, 548.

[**] C'eſt une inſtruction que nous a donné J. C. lui-même, dans la parabole de dix-huit perſonnes tuées par la chûte de la tour de Siloam. St, Luc, Chap. XIII, verſet 4.

„ pût trouver dans toute l'antiquité un héros
„ ſi fort au-deſſus des infirmités humaines
„ qu'on ne pût le repréſenter très-naturelle-
„ ment au théâtre plongé dans l'infortune &
„ les calamités. Le poete trouvera toujours
„ dans ſon caractère quelque paſſion prédo-
„ minante, ou quelque indiſcrétion, & ſaura
„ le montrer de manière à abſoudre la Provi-
„ dence de toute injuſtice dans les ſouffrances
„ qu'il éprouve.

—„ Car comme Horace [*] l'obſerve, le
„ meilleur des hommes n'eſt pas exempt de
„ fautes, quoiqu'il ſoit moins coupable que
„ ceux qu'on nomme généralement des hom-
„ mes vicieux.

„ S'il étoit auſſi indiſpenſable (continue l'au-
„ teur de cette lettre) que le prétendent quel-
„ ques perſonnes, que cette *juſtice poétique* fût
„ ſi ſtrictement obſervée dans cet art, pourquoi
„ cette règle ne s'étendroit-elle pas à la poéſie
„ héroïque auſſi bien qu'à la tragédie? Nous
„ voyons au contraire qu'Homère l'a ſi peu
„ reſpectée, que ſon Achile eſt placé dans le
„ plus haut degré de gloire & de ſuccès,
„ quoique ſon caractère ſoit moralement vi-
„ cieux, & ne ſoit que *poëtiquement* bon,
„ ſi je puis me ſervir de cette expreſſion de
„ nos critiques modernes. L'Enéide eſt rem-
„ plie de perſonnages vertueux à la fois &

---

[*] *Vitiis nemo ſine naſcitur, optimus ille*
Qui minimis urgetur.

Nul homme n'eſt né ſans vice, le meilleur eſt celui qui en a le moins.

„ malheureux. Niſus & Euryale, Lauſus &
„ Pallas, ont tous une fin malheureuſe. Le
„ Poëte cite particulièrement Riphée le plus
„ juſte de tous les Troyens, qui périt au
„ ſiége de Troie [*] & ce Panthée [**] que
„ ſon éminente piété & les bandelettes ſacrées
„ d'Apollon dont il étoit le prêtre, ne ſau-
„ vèrent point du trépas.

„ Je pourrois ici rapporter l'uſage des an-
„ ciens poëtes tragiques, tant grecs que latins,
„ mais le ſpectateur qu'on a cité ci-deſſus,
„ m'a prévenu. Je pourrois produire auſſi en
„ faveur de mon opinion pluſieurs paſſages
„ d'Ariſtote, & ſi dans un ſeul endroit il dit
„ qu'on ne peut repréſenter comme malheu-
„ reux un homme parfaitement vertueux,
„ cela ne juſtifieroit pas l'auteur qui entre-
„ prendroit de mettre cet homme parfaite-
„ ment vertueux ſur le théâtre. Ceux qui
„ ſeront familiariſés avec la manière d'écrire
„ d'Ariſtote, ſavent que pour embraſſer toute
„ l'étendue de ſon ſujet dans ſes différentes

(*) *Cadit & Ripheus juſtiſſimus unus*
Qui fuit in Teucris, & ſervantiſſimus æqui.
Dis aliter viſum eſt.

Il tombe auſſi, ce Riphée, le plus vertueux des Troyens, Riphée qui aima le plus, qui pratiqua le mieux la juſtice. Il plût aux dieux d'en ordonner autrement.

[**] *Nec te tua plurima Pantheu,*
Labentem pietas nec Apollinis infuta texit.
Æn. II.

Et toi, Panthée, ni ta piété pour les dieux, ni la bandelette ſacrée d'Apollon, n'ont pu te mettre à l'abri du trépas.

„ diviſions,

„ diviſions, il fait ſouvent uſage de ſembla-
„ bles ſuppoſitions, qui ne ſont qu'imaginai-
„ res & qui ne peuvent être réduites en
„ pratique.

„ Je finirai, continue l'auteur, par obſer-
„ ver que, quoique le ſpectateur ſoit fort
„ éloigné d'admettre la règle de la juſtice
„ poëtique & qu'il prétende au contraire qu'on
„ peut repréſenter dans une tragédie des
„ hommes de bien entraînés vers une catas-
„ trophe funeſte, cela ne ſignifie pas qu'on
„ puiſſe y montrer les méchans, jouiſſans
„ de l'impunité. La raiſon de cette diſtinc-
„ tion eſt ſenſible; le meilleur des hommes,
„ comme on l'a déjà dit, a toujours aſſez
„ de défauts, pour juſtifier la Providence
„ de quelques malheurs & afflictions qui
„ tombent dans ſon partage; mais il y a
„ nombre d'hommes aſſez criminels pour n'a-
„ voir aucun droit ni prétentions au bonheur.
„ Le meilleur des hommes peut mériter quel-
„ que punition, mais le plus méchant ne peut
„ mériter le bonheur. „

M. Addiſon, comme on l'a vu ci-deſſus, nous dit qu'Ariſtote en conſidérant les tragédies écrites dans l'un ou l'autre de ces deux genres, obſerve que celles qui finiſſoient par le malheur avoient toujours fait généralement plaiſir, & avoient remporté le prix dans la lice du théâtre, ſur celles qui finiſſoient par le bonheur. Nous prendrons la liberté d'ajouter que cette préférence a été donnée dans un temps où les jeux dramatiques étoient confiés aux magiſtrats, où les prix diſputés

étoient adjugés par l'état, où l'émulation étoit conséquemment ardente parmi les écrivains, & où le génie & la science étoient au faîte de leur gloire dans cette fameuse république.

On ne peut supposer que les Athéniens, parvenus alors à la perfection du goût & de la politesse, fussent moins humains, moins sensibles que nous. Mais ils ne redoutoient pas de se sentir émus; ils ne rougissoient pas de montrer leur émotion & leur sensibilité aux infortunes dont ils voyoient la peinture faite au naturel & avec vérité. Enfin ils s'accordoient avec les plus sages d'entr'eux, à penser *qu'il vaut mieux s'instruire à l'école de la tristesse qu'à celle de la joie.* Ils avoient assez de force pour prêter leur ame à des chagrins généreux, parce qu'ils trouvoient que leurs cœurs en devenoient meilleurs.

C'est ainsi qu'Horace [*] & les Romains

---

[*] *Ac ne fortè putes me, quæ facere ipse recusem,*
Cum rectè tractant alii, laudare malignè
Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire poeta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet; falsis terroribus implet,
Ut magnus; & modò me Thebis, modò me ponit Athenis.

Et afin que vous ne pensiez pas que jaloux des succès d'autrui, je plaigne la louange au mérite que je ne peux atteindre, je crois tout possible au poëte qui a le talent de me passionner pour des peines qui ne m'intéressent point, qui irrite ou calme à son gré mon ame, la remplit de vaines terreurs, & exerce sur elle un magique pouvoir, me transportant à sa volonté, tantôt à Thèbes, tantôt à Athènes.

les plus polis du siècle d'Auguste désiroient d'être affectés.

Le lecteur judicieux nous permettra d'ajouter à ces autorités celle d'un critique célébre [*] d'une nation voisine, sur la nature & le but de la tragédie, d'après les règles données par le même Aristote.

„ La tragédie, dit-il, rend l'homme humble „ & modeste, en nous représentant les maî- „ tres de la terre humiliés; elle le rend „ sensible & pitoyable, en nous montrant „ les étranges événemens de la vie, & les „ disgraces imprévues auxquelles sont exposés „ les plus grands & les plus célèbres per- „ sonnages.

„ Mais l'homme, qui naturellement est „ craintif & compâtissant, peut tomber dans „ l'autre extrême. Trop de crainte peut abattre „ la constance de son ame: trop de compas- „ sion peut affoiblir son équité. C'est l'affaire „ de la tragédie de régler en lui ces deux „ espèces de foiblesses. Elle le prépare & „ l'arme contre les malheurs, en les montrant „ si fréquens dans les personnes du rang le „ plus élevé; il cessera de craindre les cala- „ mités les plus extraordinaires en voyant „ que la plus grande partie du genre humain „ les partage; & l'on peut ajouter que „ l'exemple fera encore son effet, quand il „ verra que les mortels les plus vertueux „ n'en sont pas exempts. „

Mais si le but de la tragédie est d'apprendre

[*] Rapin, sur l'art poétique d'Aristote.

aux hommes à ne pas trop redouter les malheurs ordinaires, elle ſe propoſe auſſi de leur enſeigner à ne donner leur pitié qu'à des objets qui en ſoient dignes. Car il y a de l'injuſtice à s'affliger des maux de ceux qui méritent d'être miſérables. On peut voir ſans pitié Clitemneſtre tuée par ſon fils Oreſte dans la tragédie d'Eſchyle, parce qu'elle a tué elle-même Agamemnon ſon époux. Mais on ne peut voir ſans compaſſion Hyppolite dans Euripide périr victime de Phèdre ſa belle-mère, parce qu'il ne meurt que pour avoir été chaſte & vertueux.

Telles ſont les grandes autorités en faveur des drames qui finiſſent par une cataſtrophe malheureuſe. Nous ajouterons une conſéquence tirée de ces réflexions mêmes. C'eſt que ſi les ſouffrances temporelles des hommes bons & vertueux, peuvent être expliquées & juſtifiées par les principes du paganiſme, les raiſons qui ſe préſentent au lecteur chrétien en faveur des cataſtrophes que nous appelons malheureuſes, ſont en bien plus grand nombre & infiniment plus puiſſantes, lorſqu'il conſidère le dogme des récompenſes futures: dogme qui eſt fortement empreint dans toute l'hiſtoire de Clariſſe.

Un auteur moderne, homme d'eſprit, diſtingué par ſon rang & plus encore par ſon excellente apologie de quelques principaux articles du chriſtianiſme, paroît convaincu de cette vérité dans la concluſion d'une romance pathétique récemment donnée au public, où après avoir déploré comme un homme *ſans*

eſpoir (pour nous ſervir des termes de l'écriture) la perte d'une digne & chère épouſe, il ſe conſole par ces réflexions.

„ Cependant, ô mon ame, réprime ces
„ murmures qui s'élèvent dans mon cœur.
„ Garde-toi d'accuſer le ſage & ſuprême diſ-
„ penſateur de toutes choſes. Garde-toi de
„ faire éclater une douleur impie contre ſes
„ décrets ſouverains, ſi tout le bonheur de
„ ta vie s'eſt flétri tout-à-coup au milieu de
„ ſon plus vif éclat, telle a été ſa volonté
„ ſainte; c'eſt à toi d'obéir & de te ſoumettre.

„ Ta folle tendreſſe voudroit-elle lui re-
„ procher ſes bienfaits & ſa bonté pour *elle*?
„ Voudrois-tu par un amour injuſte & partial,
„ pour ton bien perſonnel, retenir cette ame
„ pure & ſublime dans cette vallée profonde
„ de peines & de crimes? Non. — Cherche
„ plutôt par un noble effort à élever ton ame
„ ici rampante vers cette région ſans nuage,
„ vers ce jour éclatant d'une lumière éter-
„ nelle, où maintenant aſſiſe ſur un trône,
„ elle voit d'un œil de pitié, combien eſt
„ fragile & chancelant tout le vain bonheur
„ des mortels.

Mais une autorité d'un plus grand poids encore eſt celle du Pſalmiſte [*] dont voici les termes.

„ Mes pieds étoient prêts à m'abandonner;
„ mes pas ont gliſſé tout près du précipice.
„ J'étois envieux du ſort des inſenſés en
„ voyant la proſpérité du méchant. Car leur

[*] Pſ. LXXIII.

„ force paroît établie ſur une ſolide baſe. Ils
„ ne vivent point dans la peine & l'inquié-
„ tude comme les autres hommes ; ils ne ſont
„ pas affligés de maux & tourmentés comme
„ eux. Leur regard eſt aſſuré, & l'embon-
„ point colore leur viſage. Ils ont plus que
„ leur cœur ne peut déſirer. C'eſt donc en
„ vain que j'ai purifié le mien, en vain que
„ mes mains ſont pures & innocentes, j'ai
„ été tourmenté pendant tout le jour, &
„ châtié chaque matin. Lorſque j'en cherchois
„ la cauſe dans mes réflexions, cette penſée
„ étoit trop douloureuſe pour moi, juſqu'à
„ ce qu'enfin, je pénétrai dans le ſanctuaire
„ de l'éternel ; & alors j'adorai ce myſtère,
„ & je compris la fin des méchans. Daigne
„ me guider par ta prudence, & me recevoir
„ enſuite dans ta gloire ! „

Telles ſont la conſolation & la confiance du Pſalmiſte. Et quel eſt l'homme qui préſumant de changer le cours ordinaire de la nature, & d'éluder autant qu'il eſt en ſon pouvoir la redevance irraquittable impoſée ſur la vie des foibles mortels, oſera ſe flatter de pouvoir faire lui-même une diſpenſation plus ſage & plus juſte, & inſulter à la juſtice divine, en nommant la ſienne *juſtice poétique* ?

Si l'on s'eſt donné tant de peines pour prévenir les objections puiſées dans cette notion de la *juſtice poétique* : c'eſt parce que cette doctrine a obtenu un crédit général & parce qu'elle eſt ſoutenue, il faut l'avouer, d'une apparence d'*humanité* & de *bon naturel*.

Cependant l'auteur de Clariſſe croit pouvoir ſe juſtifier du choix qu'il a adopté aux yeux mêmes des plus zèlés partiſans de l'opinion contraire, puiſqu'il y a peu d'ouvrages de cette nature, où cette juſtice poétique, fondée ſur des règles modernes, ait été plus ſtrictement obſervée que dans l'hiſtoire de Clariſſe.

Ce Lovelace qui a pu perſévérer dans ſes infâmes deſſeins, malgré les convictions les plus fortes, les remords les plus violens que jamais le ciel ait envoyés réveiller & corriger un méchant, ce hardi criminel, ce tranſgreſſeur déterminé, n'eſt-il pas puni comme il l'a mérité; ſon châtiment n'eſt-il pas amené par un avis ſecret que lui donne ce même Joſeph Leman qu'il avoit corrompu, [*] & par le moyen des femmes mêmes qu'il avoit débauchées? Belton n'eſt-il pas puni d'avoir hâté la mort de ſon oncle? (†) Toute la famille des Harlowes n'eſt-elle pas punie auſſi? Le vil Tomlinſon, l'infâme Sinclair & ſes viles complices, même les ſerviteurs méchans qui ont ſciemment contribué pour leur part à l'accompliſſement des mauvais deſſeins de leurs maîtres reſpectifs, tous ne ſont-ils pas exemplairement punis?

D'un autre côté Miſs Howe n'eſt-elle pas recompenſée de ſa tendre & noble amitié pour ſon excellente amie, dans ſes calamités? Hickman ne l'eſt-il pas de ſes mœurs incorruptibles & de ſon intégrité? Le repentant

---

[*] Voyez lettr. 25 & 29 de ce vol.
[†] Voyez Tom. XII, lettr. 15.

& généreux Belford, la digne Mde. Norton n'obtiennent-ils pas à la fin une récompenſe ſignalée ?

Et ceux qui font ſérieuſement profeſſion du chriſtianiſme, ne verront-ils pas plutôt avec envie qu'avec regret la mort triomphante de Clariſſe, dont la piété dès ſes plus tendres années, l'expanſive charité, la vertu conſtante, l'humilité chrétienne, la facilité à pardonner, la douceur & la réſignation patiente ne pouvoient être dignement récompenſées que par le ciel même ? [*]

Paſſons à quelques autres objections qui ſont venues à notre connoiſſance. Cet ouvrage, on l'a déjà dit, étant adreſſé au public, comme une *hiſtoire morale*, les parties auxquelles on s'eſt propoſé de donner la force & l'autorité de l'exemple, doivent être à l'abri de tout reproche autant que cette perfection peut s'accorder avec le deſſein général de l'ouvrage & ſe concilier avec la nature humaine.

Pluſieurs perſonnes ont reproché à l'héroïne trop de froideur dans ſon amour, un excès de hauteur qui même eſt quelquefois provoquante. Mais cette objection, ſi on nous permet de le dire, ne peut venir que d'un

---

[*] Le lecteur ſe rappellera que les diſpenſations de la Providence ſont juſtifiées par ce que dit Clariſſe elle-même, Vol. III, lettr. 19. Elle termine ainſi ſes réflexions. — " Je ne vivrai pas toujours : „ puiſſe ma dernière ſcène eſt heureuſe ! „ Son vœu a été accompli ; ſa fin a été heureuſe.

défaut d'attention à l'hiſtoire, au caractère de Clariſſe, & à la ſituation particulière.

On n'a pas eu l'intention de donner à Clariſſe de l'*amour*, mais ſeulement *du goût*, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion. Et pour le bon exemple, nous avons tâché de faire entendre preſque à chaque page, que ſi Clariſſe eût été libre de ſon choix, elle n'eût jamais voulu épouſer Lovelace, à cauſe de ſes mœurs déréglées, & que ſa ruine étoit principalement due aux perſécutions de ſes parens.

Peut-être, ce qu'on nomme trop généralement *amour* devroit auſſi généralement s'appeler d'un autre nom; on pourroit lui ſubſtituer le mot de *concupiſcence*: quelque rude qu'il ſoit pour une oreille délicate, il exprime avec aſſez de juſteſſe, ce que quelques femmes même de qualité prennent pour de l'*amour*. On auroit peine à trouver un terme plus propre à la choſe, mais pour prendre le mot d'*amour* dans le ſens le plus noble & le plus honnête, il n'étoit guères probable que Clariſſe pût montrer tant d'empire ſur ſes paſſions (qualité qui forme une partie ſi diſtinctive de ſon caractère) ſi l'auteur eût mis dans ſon cœur un amour auſſi violent, que quelques imaginations ardentes l'auroient déſiré. Pour prévenir cette objection, ou plutôt pour arrêter l'attention des lecteurs trop précipités ſur l'objet qui eſt devant leurs yeux, on a ſemé en notes dans cette nouvelle édition quelques obſervations qui doivent ſatisfaire. Notre héroïne prévient elle-même

cette objection, en reprochant à Miſs Howe la mépriſante légèreté avec laquelle elle traite M. Hickman. Loin d'être coupable de la même faute, Clariſſe lui en fait ſes plaintes dans toutes les occaſions, & lui déclare qu'elle ne ceſſera de lui remettre ce devoir ſous les yeux, n'eût-elle qu'un jour à vivre, toutes les fois que Miſs Howe paroîtra l'oublier.

„ O ma chère, dit-elle, que n'ai-je eu le „ bonheur (puiſqu'il ne m'a pas été permis „ de vivre fille) de rencontrer un homme „ avec lequel j'euſſe pu me conduire avec „ généroſité & ſans réſerve!

„ M. Lovelace, je le vois bien à préſent, „ pour avoir quelque prétexte de ſe plaindre „ de moi, taxe ma conduite à ſon égard „ d'une froideur affectée, & d'une réſerve „ outrée. Vous-même m'avez une fois accuſée „ d'un peu de pruderie. On doit de l'indul- „ gence aux ſituations embarraſſantes, où les „ apparences donnent ſouvent une priſe à la „ cenſure. Mais je n'ai mérité aucun reproche „ de celui qui m'a mis dans cette ſituation „ difficile; & vous, ma chère amie, ſi j'avois „ eu affaire à tout autre homme qu'à M. „ Lovelace, ou s'il avoit eu ſeulement la „ moitié des bonnes qualités de M. Hickman, „ vous auriez vu que mes principes ſur cet „ article auroient gouverné ma conduite. „ Voyez la Lettre entière Tome XII, Lettre XXVI. Voyez auſſi celle de M. Lovelace N°. XXVIII. de ce volume, où peu de

temps avant ſa mort, il juſtifie pleinement Clariſſe de ce reproche.

Quelques perſonnes de vertu & d'eſprit ont cru que ſi Lovelace eût été un incrédule & *un frondeur impie des choſes ſaintes*, ſuivant le ton de ce ſiècle plus que ſceptique, ſon caractère eût été plus dans la nature. Cependant, il n'eſt que trop commun de voir des gens de ſon eſpèce, dont les actions décréditent la croyance. Et n'eſt-il pas dit dans l'écriture que les démons *croient* & *tremblent*?

Mais le lecteur doit avoir vu qu'il étoit utile & moral de peindre comme on l'a fait dans tout le cours de l'ouvrage Lovelace incrédule ſeulement dans la pratique; ce que prouvent également, & les argumens de ſon ami Belford, & ſes propres & fréquens remords, d'abord toutes les fois qu'il en reſſent l'atteinte paſſagère, & enſuite dans les dernières ſcènes de ſa vie. Ce qui n'eût pu ſe faire ſi l'un ou l'autre des deux amis eût été incrédule par principe: ajoutez que Clariſſe dont le principal reproche contre M. Vierley, étoit d'être un *frondeur* de la religion, eût été inexcuſable, ſi connoiſſant le même défaut à Lovelace, elle eût donné la moindre attention à ſes ſoins. Au contraire ſa reſſource & ſa conſolation ſont de penſer, lorſqu'elle croit inévitable de devenir un jour ſa femme, que du moins il n'eſt point un impie, un incrédule. S'il l'étoit, il n'y auroit rien à eſpérer de lui, ſe glorifiant comme il fait de ſon imagination féconde en inventions & en malice; il eût été un homme abandonné,

incorrigible, un vrai ſauvage. [*] Et il faut obſerver que les railleurs impies attachent trop de prétention d'eſprit à leur ſyſtême, ou en d'autres termes, ſe glorifient trop de leur impiété, pour chercher à la cacher.

D'ailleurs ſi Lovelace eût ajouté à ſes autres licences, celle de jeter ſur la religion les ſarcaſmes de la débauche, la liberté avec laquelle ils s'écrivent, Belford & lui, auroit produit entr'eux une correſpondance d'un genre infernal, & on a voulu faire entendre que l'homme qui ſe permet contre la religion des libertés de propos ou d'actions que Lovelace lui-même regarde comme honteuſes, eſt encore plus méchant que Lovelace. C'eſt par cette raiſon que Lovelace dans toutes les occaſions regarde les railleries ſur les choſes ſacrées, même ſur la mythologie du paganiſme entre payens, comme la marque infaillible d'une mauvaiſe éducation, & l'obſcénité dans les images ou dans les termes, comme des licences honteuſes & groſſières que les plus grands libertins mêmes ne doivent pas ſe permettre; & l'injuſtice envers ſes créanciers & dans toute diſcuſſion du *tien* & du *mien*, comme une baſſeſſe trop au-deſſous de lui.

D'autres ont reproché au caractère de M. Hickman une bonté trop ſoumiſe & patiente à l'excès. Cependant Lovelace avoue que dans leur entrevue, il lui a montré deux fois du courage & de la fermeté; la première,

[*] Voyez Tome VII, lettr. 14.

lorſqu'il

lorſqu'il crut qu'une réflexion de Lovelace pouvoit tomber ſur Miſs Howe [1] la ſeconde lorſqu'il ſe crut lui-même traité avec mépris. [2] Il faut convenir que Miſs Howe fait quelquefois de lui des portraits riſibles, (& ce n'eſt pas la partie la plus louable de ſon caractère.) Mais elle s'en permet autant ſur ſa mère, & peut-être une jeune perſonne de la vivacité de Miſs Howe auroit-elle traité de même tout autre homme qu'un Lovelace. M. Belford parle de M. Hickman en termes honorables & reſpectueux, [3] le Colonel Morden en parle de même, [4] Clariſſe lui rend le même témoignage en toute occaſion, & tout ce que Miſs Howe dit de lui, eſt plus propre à honorer M. Hickman qu'à le décréditer, [5] comme Clariſſe le lui fait obſerver elle-même. [6]

Quant à la manière dont Lovelace en uſe avec lui, le lecteur doit avoir obſervé que c'étoit ſon ton avec tout le monde, & qu'il traitoit les autres avec mépris, en partie pour s'exalter lui-même, en partie pour ſatisfaire la gaieté naturelle de ſon humeur. Il dit à Belford: [7] „Tu ſais, Belford, que „ je ne l'aime pas; & ceux que nous n'ai-

[1] Voyez Tome XI, lettr. 1.
[2] Ibidem.
[3] Voyez Tome XI, lettr. 21.
[4] Voyez lettre XIII de ce vol.
[5] Voyez Tom. II, lett. 13, & T. V, lettr. 5.
[6] Voyez Tom. II, lettre 22.
[7] Voyez Tom. XI, lettr. 1.

„ mons pas, nous ne pouvons nous réſoudre „ à leur accorder du mérite ; même celui „ qu'ils ont réellement „. —„ L'homme modeſte „ & qui ſe défie de ſoi, lui répond Belford „ à l'occaſion de M. Hickman, ne peut ſe „ défaire ſitôt de ces formes cérémonieuſes „ qu'un homme préſomptueux a bientôt ſur- „ montées. „ [1]

Mais comme Miſs Howe traite ſa mère d'une manière auſſi libre que ſon amant, de même Lovelace prend avec Belford des libertés bien plus grandes, que celles qu'il s'eſt permiſes avec M. Hickman. Il le plaiſante ſans ceſſe ſur ſa perſonne, ſur ſon air, ſur ſa manière de faire ſa cour au ſexe, comme M. Belford le fait entendre lui-même à M. Hickman, [2] & cependant ces plaiſanteries ne font pas autant de tort à M. Belford dans l'eſprit des dames que celles qui tombent ſur M. Hickman. D'où peut provenir cette partialité ?

M. Belford a été un libertin, mais il eſt ſur le point de ſe réformer ; M. Hickman a toujours été un honnête homme, & Lovelace a l'audace de dire que les femmes aiment un homme dont l'opinion qu'il a d'elles eſt fondée ſur la connoiſſance qu'il a de leur ſexe. [3]

Cependant, il faut avouer qu'en traçant le caractère de M. Hickman, on ne s'eſt pas

---

[1] Voyez Tom. XI, lettr. 21.

[2] Voyez lettre 3 de ce vol.

[3] Tom. VIII, lettr. 4.

propoſé de peindre l'homme dont toutes les femmes doivent *raffoller*. Si c'eût été là l'intention de l'auteur. La bonté du cœur, la politeſſe dans les manières, l'aſſiduité des ſoins, un amour modeſte & inaltérable, n'euſſent pas paru des recommandations ſuffiſantes. On ne ſe ſeroit pas permis de mêler à ſon caractère la moindre doſe d'affectation ni de cérémonial, quoiqu'on pût imputer ces défauts à ſon grand reſpect pour l'objet de ſa paſſion, mais le but de ce caractère eſt de montrer qu'un homme ne peut avoir toutes les qualités ; & de faire entendre aux belles que lorſqu'il s'agit de ſe choiſir une ſociété pour la vie, elles doivent préférer le cœur honnête d'un Hickman, qui ſoit à elles tous entier, au riſque de partager avec des créatures notées, & probablement avec quelques-unes des plus abandonnées de leur ſexe, le cœur volage & malfaiſant d'un Lovelace: enfin, ſi elles déſirent un bonheur durable, elles doivent plutôt s'attacher à la droiture du cœur, qu'aux agrémens de la perſonne & de la parure, & jamais ne ſe faire un jouet d'un honnête homme, & l'immoler à un méchant, qui à ſon tour ſe fera un jouet d'elles & de tout leur ſexe.

On a cependant inſéré, par voie d'accommodement, dans cette édition deux lettres qui ſerviront, peut-être, à relever le caractère d'Hickman aux yeux des belles qui aiment le courage & la réſolution dans un homme, & qui aiment mieux ſouffrir perſonnellement de ces qualités que de ne pas les y trouver.

„ Les femmes naiſſent pour être gouvernées : & elles ſe ſoumettent à l'homme entreprenant & hardi, dit Waller, „ — & Lovelace auſſi.

Quelques perſonnes auroient déſiré que cette hiſtoire eût été écrite en forme de narration, comme le ſont ordinairement les romans deſtinés à ſervir d'amuſement au lecteur, & non en forme de lettres écrites par les différentes perſonnes dont elles contiennent l'hiſtoire. L'auteur ne prétend pas faire la loi au goût des autres. Mais il a cru qu'il étoit libre de ſuivre le ſien. Peut-être s'eſt-il méfié de ſes talens pour une narration ſuivie. Il a eu le bonheur de réuſſir déjà une fois, dans le ſtyle épiſtolaire, il a cru qu'une hiſtoire dans laquelle tant de perſonnes jouent un rôle ou principal ou ſubalterne, & qui comprend tant de caractères divers & de ſituations variées, conduite avec une certaine liaiſon & dévelopées avec clarté dans une ſuite de lettres des différens perſonnages ſans le ſecours des digreſſions & des épiſodes étrangères au but principal ; l'auteur a cru qu'une hiſtoire écrite ainſi, auroit au moins pour elle le mérite de la nouveauté, qui à ſon avis n'eſt pas une petite recommandation dans le ſiècle où nous ſommes.

Nous nous appuierons encore du jugement d'un écrivain étranger, homme d'eſprit & de mérite, & qui confirme notre opinion.

„ La méthode que l'auteur a ſuivi, dit-il, „ dans l'hiſtoire de Clariſſe, eſt la même que „ dans la vie de Pamela. Toutes les deux

„ ſont en formes de lettres familières, écrites
„ par les perſonnes mêmes à l'inſtant où
„ chaque événement arrive. Cette méthode a
„ donné à l'auteur de grands avantages que
„ toute autre eſpèce de narration lui auroit
„ refuſé. Les détails particuliers & circonſ-
„ tanciés des événemens, les ſentimens & la
„ converſation des perſonnages, ſont à la faveur
„ de ce plan, préſentés avec toute la chaleur
„ & la vie que peut produire la paſſion dont
„ chacun d'eux eſt prédominé au moment
„ même de l'action, & avec tous les détails
„ caractériſtiques que la mémoire peut con-
„ ſerver, dans une hiſtoire d'événemens
„ récens. „

Les romans en général & entr'autres ceux de Marivaux manquent de vraiſemblance, en ce que l'hiſtoire eſt ſuppoſée écrite après que l'ordre des événemens a été fermé par la cataſtrophe ; ce qui ſuppoſe dans les perſonnages une ſi prodigieuſe mémoire, pour être en état de rapporter mot à mot après pluſieurs années toutes les particularités d'une converſation fugitive, qu'elle eſt au-deſſus de tout exemple & de toute probabilité ; ou bien il faut ſuppoſer avec plus d'invraiſemblance encore, une confidence intime & familière entre tous ces perſonnages & l'hiſtorien.

Il y a cependant une difficulté inſéparable de la forme épiſtolaire, car il faut pour cela que tous les caractères aient un goût extraordinaire pour cette eſpèce de correſpondance, & qu'ils ne laiſſent paſſer aucun événement,

ni même aucune converſation remarquable, ſans courir auſſitôt en coucher les détails par écrit. Mais l'auteur a ſu ménager avec jugement ce qui pourroit former & conſerver le recueil de ces lettres une fois écrites, & porter cette dernière circonſtance au plus haut degré de vraiſemblance [*] poſſible.

On préſume que cet inconvenient du ſtyle épiſtolaire, dont parle le critique français, ne ſe rencontre point ici. On explique aſſez comment les deux amies trouvent tant de plaiſir dans leur mutuelle correſpondance. Les ſujets de leurs lettres ne ſont pas de ſimple amuſement: ils ſont d'un grand intérêt pour l'une & l'autre. On voit encore aujourd'hui pluſieurs dames entretenir pareille correſpondance, quand elles ſont ſéparées, ſur des ſujets bien moins importans à leur bonheur mutuel, à leur amitié que ceux qui occupent Clariſſe & Miſs Howe. Les deux principaux caractères d'hommes ont pour s'écrire un attrait ſuffiſant dans leur gaieté & leur amour-propre. Perſonne ne s'étonnera que deux hommes qui ont autant de talent pour les lettres familières qu'on en ſuppoſe à M. Lovelace & à M. Belford, s'amuſent habituellement de leur plume, & même dans des occaſions bien moins critiques, que celles où ils ſe trouvent. Ces quatre perſonnes dont l'hiſtoire particulière tient l'une à l'autre,

[*] Cette citation eſt tirée d'une critique de l'hiſtoire de Clariſſe écrite en français & publiée à Amſterdam.

ſont dans la foule des autres caractères introduits dans l'ouvrage, les ſeuls qui poſſédent le ſtyle épiſtolaire dans un degré ſupérieur. Les autres ne prennent la plume que par occaſion, & plutôt par néceſſité que par choix, d'après les différentes relations où ils ſe trouvent avec les quatre principaux perſonnages.

Cette hiſtoire a paru longue à quelques perſonnes qui peut-être ne l'ont regardée que comme une ſimple nouvelle ou roman, quoique parmi les ouvrages de ce genre on en trouve d'auſſi longs.

Ils trouvent que l'action marche trop lentement, ſurtout dans les deux premiers volumes, qui ſont compoſés preſqu'en entier d'altercations entre Clariſſe & pluſieurs perſonnes de ſa famille.

Mais ces altercations ne ſont-elles pas le fondement de tous les événemens, & conſéquemment une partie néceſſaire de l'ouvrage. On croit pouvoir dire que les lettres ou converſations, où l'hiſtoire avance le moins, ſont au moins caractériſtiques. Elles donnent auſſi occaſion au développement des caractères & à pluſieurs traits qui portent avec eux une grande partie de l'inſtruction néceſſaire à un ouvrage de cette nature. On doit ſe rappeler encore, que nous avons prévenu le lecteur que cette hiſtoire (quoiqu'elle ſoit regardée comme très-intéreſſante par elle-même) n'étoit cependant qu'un cadre d'inſtruction & de morale.

Nous pouvons encore ajouter qu'il eſt ſouvent néceſſaire de deſcendre dans le détail

des plus légères circonſtances pour conſerver cet air de vraiſemblance que doit avoir une hiſtoire deſtinée à offrir un tableau de la vie ſociale & qui devient extrêmement active & intriguée par les complots & les inventions que forge & qu'exécute un des principaux perſonnages.

Quelques dames, même de la première qualité, ont penſé que les perfections de l'héroïne ſont portées juſqu'à l'invraiſemblance, & s'élèvent dans cette hiſtoire à une hauteur impraticable. Mais on doit regarder l'éducation qu'avoit reçue Clariſſe dès ſa plus tendre jeuneſſe, comme un de ſes plus grands avantages, & même comme le fondement de toutes ſes perfections, & nous eſpérons qu'on voudra bien faire attention à ce principe en conſidération de la morale que nous avons eu deſſein qu'on en recueillît.

Elle eut pour nourrice une femme pieuſe, inſtruite, & d'une famille honnête, qui avec ſon lait lui donna, comme dit Mde. Harlowe, [*] une nourriture ſalutaire qu'aucune autre nourrice n'eût pu lui donner. Elle trouva de bonne heure du plaiſir à la converſation & aux viſites de ſon digne & ſavant docteur Lewen, & dans ſa correſpondance tant avec lui qu'avec d'autres eccléſiaſtiques éclairés & vertueux, dont elle fait mention dans ſon teſtament. Sa mère étoit après tout une femme de bien, qui faiſoit honneur à ſa naiſſance & à ſa fortune, & qui étoit en

[*] Voyez Tom. VI, lettr. 8.

état d'inſtruire les jeunes années de ſa fille. Son père n'étoit pas un homme ſans mœurs & ſans principes. Tous deux faiſoient leurs délices de leur fille, à cauſe de ſes talens & de ſes perfections, dont l'éclat réjailliſſoit ſur eux, ce qui a fait dire à quelques perſonnes, que Clariſſe une fois ſortie de leurs mains, la famille des Harlowes n'étoit plus *qu'une famille ordinaire*. [*] De plus elle avoit été élevée à la campagne & comme on l'a vu dans la peinture que fait Miſs Howe du caractère de ſon amie. [†] Elle ſe plaiſoit beaucoup aux occupations champêtres & à l'adminiſtration intérieure de la maiſon, quoique faite pour orner les cercles les plus brillans.

Il ne faut pas, nous en convenons, chercher une Clariſſe parmi les *abandonnées* du Renelagh ou du Wauxhall, ni parmi celles qu'on peut appeler les filles *du tapis verd*. Si nous avions pris là notre héroïne, ſon caractère pourroit, à juſte titre, être regardé comme invraiſemblable, & comme impraticable; mais ce n'eſt point ici le lieu d'une diſcuſſion ſatyrique, & nous ne nous ſentons point d'inclination à nous y livrer. Nous nous contenterons d'aſſurer que nous ſavons qu'il exiſte dans l'étendue de la Grande-Bretagne (où il n'en exiſte nulle part en Europe) quelques femmes, & même pluſieurs, nous

[*] Voyez Tom. XII, lettr. 17. Voyez auſſi les éloges que donne la mère de Clariſſe à Mde Norton, Tom. II, lettre 7.

[†] Voyez lettre 22 de ce vol.

oſons le croire, qui quand l'occaſion les a appelées à déployer des vertus humbles & modeſtes, & en même temps utiles & conſtantes, ont atteint les perfections d'une Clariſſe.

Après cet expoſé ſuccinct des objections les plus importantes qu'on ait faites ſur les différentes parties de cette hiſtoire, on nous permettra d'ajouter que ſi nous avions cru pouvoir prendre la liberté de donner au public copie de quelques-unes des lettres qui nous ont été adreſſées en grand nombre en faveur de la cataſtrophe adoptée, de la conduite générale, & de l'exécution de l'ouvrage, par quelques-uns des meilleurs juges en fait de compoſition & de goût qui ſoient dans les diverſes claſſes des littérateurs, elles nous auroient diſpenſé en grande partie de cette eſpèce d'apologie.

Mais comme l'objection principale tombe ſur la longueur de l'ouvrage, nous ajouterons à ce que nous avons dit ſur ce ſujet, les propres paroles de ces écrivains diſtingués : „ ſi dans l'hiſtoire qu'on nous préſente, nous „ trouvons que la chaleur & l'intérêt y ſoient „ généralement repandus, que les caractères „ ſoient variés & naturels, bien prononcés „ & conſtamment ſoutenus ; ſi l'on y trouve „ une variété d'incidens ſuffiſante pour exciter „ une conduite propre à tenir ſans ceſſe „ l'attention du lecteur en haleine, plus l'ou„ vrage eſt long, plus il procurera de ce „ plaiſir que tout homme de goût éprouve à „ la vue d'un tableau reſſemblant à la nature.

„ Mais lorſque les défauts contraires bleſſent „ le bon ſens du lecteur, l'extravagante com- „ poſition ſera toujours jugée ennuyeuſe, „ n'eût-elle que la longueur d'un conte de „ fées. „ (ß)

(¶) A L'AUTEUR DE CLARISSE.

Si c'eſt un mérite d'attirer l'attention de la folâtre jeuneſſe, & de lui faire écouter au ſein du plaiſir même de ſages & vertueuſes leçons: d'obſcurcir ſon œil riant par les larmes de l'attendriſſement, de diſputer aux cartes & à la toilette les heures & la ſociété des belles, de captiver, ainſi que les Bardes vantés des ſiècles claſſiques, les regards du ſavant dédaigneux; de pénétrer le cœur endurci du libertin, & d'y réveiller les ſentimens de l'humanité: ce mérite eſt le tien, Richardſon: tu le partages avec la nature & la vérité: & le jeune homme, les belles, le ſavant & juſqu'au libertin conviennent tous d'une voix que c'eſt-là ta gloire.

Tantôt tranſportés au château des Harlowes, nous admirons ton incomparable Clariſſe ſuivant ſa courſe vertueuſe, & ſa tâche ſublime: nous la voyons viſiter l'homme ſouffrant de la douleur ou de la faim, adoucir ſes maux par un généreux ſecours, ou les charmer par ſes paroles conſolantes. Nous l'écoutons converſant avec le pieux & ſage Lewen, élevant

ſon intelligence à des hauteurs où ſon ſexe n'avoit jamais atteint. Enſuite nous aimons à nous retirer avec elle ſous ſon berceau de verdure; à l'entendre animer ſous ſes doigts légers les touches tremblantes d'un inſtrument harmonieux: Philomèle ravie interrompt ſa plainte, & écoute avec nous des chants plus mélodieux que ſa voix.

Tantôt: affreux contraſte! nous appercevons les bergers d'alentour aſſis & triſtes ſous l'ombre de leur cabane: & les jeunes filles toutes en pleurs. — Ecoutez.... Quels ſons lugubres! cette cloche monotone annonce une perte inexprimable! Bientôt dans un profond & morne ſilence, paroît un triſte objet qui redouble les ſoupirs & renouvelle les larmes. Hélas! déjà l'œil apperçoit le convoi funèbre s'avançant dans une marche lente & mélancolique, au milieu des prairies, & attriſtant leur verdure de ſon ombre noire. Il me ſemble entendre la terre gémir au loin ſous le poids du char, & le pavé retentir d'un grave & ſourd murmure. Ah tous les regards me parlent: & l'œil en pleurs des domeſtiques déſolés me dit: le cercueil! le cercueil!

Mais toi, tendre ſœur du cœur de Clariſſe, qui pourroit peindre l'angoiſſe de ton ame! lorſque t'élançant de ta voiture, & reſpirant à peine, tu embraſſes... une inſenſible & froide argile, mais belle encore & conſervant ſes formes divines! & que ta voix, ſuffoquée par les ſanglots, s'écrie en accens interrompus: eſt-ce là... eſt-ce là les reſtes d'une

d'une amie ſi chère ? — Portez vos regards ſur les viſages des Harlowes. Voyez-y peints le remords, le déſeſpoir, & une conſcience qui s'accuſe & ſe condamne. Enfin le frère, pouſſant de coupables ſoupirs, ſent pour la première fois ſon cœur s'ouvrir à l'affection fraternelle. La ſœur, accablée de honte & de regrets, ſe tord les mains & ſe frappe le ſein. La mère, verſant deux ruiſſeaux de larmes, ſe reproche, mais trop tard, ſa paſſive ſoumiſſion à ſon deſpotique époux. Et lui, ce père tyran, penché ſur le cercueil, déplore ſes fureurs téméraires, & révoque ſa malédiction.

Pères aveugles, qui, comme lui, voulez que votre enfant obéiſſe & tremble ſous une impérieuſe autorité; qui vous flattez de maintenir par la violence un rigoureux pouvoir, & qui encenſez baſſement l'autel de l'avarice, vous pleurerez comme lui votre erreur funeſte, & ſous les tourmens du repentir, vous avouerez que la fortune ne donne point le bonheur. L'or charme les yeux; le luxe a ſes attraits : mais qu'ils ſont ſtériles & vains, ſi les cœurs ne ſont pas unis ! chaſſez donc de votre ſein l'inſatiable avarice; & ne croyez plus qu'un vil Solmes, couvert d'or, puiſſe faire le bonheur d'une Clariſſe.

Et vous, belles, déſir de tous les cœurs, vous qui êtes ſi fières des grâces de la nature, & des ornemens de l'art; vous êtes dans la fleur de la jeuneſſe; vous avez la fraîcheur du printemps; & l'incarnat de la beauté colore vos joues vermeilles : mais regardez ici : voyez avec quelle rapidité ces roſes

d'un jour, frappées d'un ſouffle mortel, ſe décolorent, ſe flétriſſent & meurent! Ni la jeuneſſe, ni la beauté n'ont pu ſauver Clariſſe. C'eſt ſon inviolable innocence, ſortie pure & ſans tache des ombres formées par le crime; c'eſt la conſcience d'un cœur ſans reproche, qui l'échauffant d'un courage plus qu'humain à l'heure inévitable de la mort, ont déſarmé pour elle l'affreux tyran. En vain la mort l'environne & l'aſſiége de toutes ſes terreurs: elle la fixe ſans être émue; & elle expire le ſourire ſur les lèvres.

Et vous, jeunes débauchés, qui vous faites un jeu d'outrager la vertu, un plaiſir cruel des pleurs de l'innocence: qui mettez votre gloire dans votre honte, & élevez vos triomphes ſur les naufrages de la pudeur; ouvrez les yeux avec Belford: & voyez, en frémiſſant, le bras de la vengeance ſuſpendu ſur vos têtes. Si vous mépriſez cet avis, contemplez dans l'agonie de Belton mourant, quel ſort vous attend au terme de vos jours.

En vain Lovelace lui-même, dans la fleur de l'âge, dans la vigueur de la ſanté, dans l'ivreſſe de la folie, Lovelace formé par la nature pour plaire & pour ſéduire, cherche, en changeant de lieux & de climats, à s'éviter lui-même. Partout l'impatience & l'inévitable penſée le pourſuit & le tourmente. Il n'a plus ni goût, ni ſentiment pour le plaiſir. Il erre avec ennui dans les cours étrangères: ſa conſcience l'y ſuit & empoiſonne dans ſes mains la coupe de la joie. Dans l'ombre des nuits, le fantôme de ſa victime le réveille:

Clariſſe vêtue de lumière, s'élève devant ſes yeux. Le jour, rien ne le conſole : il gémit, il pleure, ſans ſe ſentir ſoulagé. Et le trait dont ſon cœur eſt profondément bleſſé, eſt plus cruel, plus pénétrant que l'épée de Morden.

Ah ! ſi jadis dans les champs de la Grèce, un ſage avoit ainſi réuni la morale aux charmes du ſentiment : s'il eût dans l'antique Athènes enſeigné d'auſſi grandes leçons, on eût vu ſur les bords fameux de l'Ilyſſus, ſon buſte reſpirer dans un marbre immortel. Platon lui-même, ſuſpendant ſes leçons ſous l'ombrage du Lycée, auroit lu avec enchantement cette inſtructive & touchante hiſtoire : il auroit avoué, que ſon auteur étoit digne de remplir la place que ſes loix refuſoient à Homère. [*] (¶)

[*] (¶) Les loix de la république idéale de Platon en banniſſoient Homère lui-même à cauſe de l'immortalité de ſes dieux & de ſes héros. Mais comme il eſt juſte, dit le philoſophe, que chaque dégré de mérite obtienne ſa récompenſe, verſez vos parfums ſur la tête du poëte ; poſez ſur ſa tête une couronne de laine, & banniſſez-le dans quelque autre cité. *Plato de rep. lib.* 3. (♭)

Fin du quatorzième & dernier volume.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du quatorzième & dernier volume.

LETTRE I. Le Colonel Morden à M. Belford. *Lecture faite du teſtament. Ce qui ſe paſſe à cette occaſion.*

II. Belford à Milord M.... *Il craint qu'il ne ſoit reſté quelque ſentiment de vengeance dans le cœur du Colonel. Il déſireroit qu'on pût engager Lovelace à faire un voyage.*

III. Réponſe de Miſs Montaigu. *Détail abrégé des opérations relatives à l'exécution du teſtament & à d'autres objets. Précis d'une lettre de M. Belford à M. Hickman De la réponſe du dernier, & d'une lettre de Miſs Howe à M. Belford. Lettre poſthume de Clariſſe à M. Lovelace.*

IV. Lovelace à Belford. *Deſcription de la fin de ſon délire & du retour de ſa raiſon & de ſa mémoire. Tout eſt, dit-il, conſcience & horreur pour lui, il décrit ſa misère portée à ſon comble.*

V. Du même. *Il révoque ſa dernière lettre, honteux de l'avoir écrite. Il s'abandonne encore à des tranſports & à des écarts d'imagination & paroit être ſur le point de retomber.* Pourquoi, dit-il, ma mère m'a-t-elle élevé de manière à me laiſſer ignorer ce que c'étoit que contradiction ? *Son cœur*

ſuccombe au ſouvenir de ſes actions paſſées, il craint le retour de ſa maladie. Il fait un effort pour tout oublier.

LETTRE VI. Lovelace à Belford. *Il ſe prépare à quitter le royaume. Sa route. Il donne à Belford des avis raiſonnables, quoique ſur un ton badin, ſur ſon projet de réforme. Il ſe plaint des myſtères qu'on lui a faits & de pluſieurs lettres qu'on lui a cachées. Il demande une copie du teſtament.*

VII. Belford à Lovelace. *Il lui apprend que la juſtice va probablement ſe ſaiſir de ſon digne agent Tomlinſon, à quelle occaſion? Remords de ce méchant homme par rapport à Clariſſe. Belford preſſe Lovelace de voyager, ne fût-ce que pour ſa ſanté. Il répond fort ſérieuſement aux avis qu'il lui a donnés. Plan louable de conduite pour l'avenir.*

VIII. Lovelace à Belford. *Il plaint Tomlinſon. Il a appris qu'il étoit mort en priſon; heureux événement qui l'avoit ſauvé de la potence. Pourquoi. Il n'eſt point de ſi grande infortune dont on ne puiſſe tirer quelque conſolation. Il entreprend de ſe défendre par une idée bizarre où il met en oppoſition un avare & un voleur.*

IX. Du même. *Il le raille ſur le plan de conduite qu'il s'eſt tracé. Il donne à Belford quelques autres avis & inſtructions à ſa manière. Il lui reproche de n'avoir pas ſauvé Clariſſe de ſa ruine. Il eſt des occaſions, où il eſt plus à propos de commettre une indiſcrétion que de garder trop fidellement un ſecret. Il plaiſante ſur ſa perſonne, ſur ſon air, ſur*

le goût qu'il lui ſuppoſe pour ſa couſine Charlotte & ſur la veuve Lowick.

LERTTE X. Belford au Colonel Morden. *Sur ce qu'il avoit ouï dire que le Colonel avoit juré de tirer vengeance de M. Lovelace. Divers argumens qu'il emploie pour l'en détourner.*

XI. Lettre poſthume de Clariſſe à ſon couſin Morden. *Argumens contre le duel & dans leſquels elle a prévu tous les cas généraux & particuliers. Voyez auſſi la lettre* XXXV *Tome* XIII, *à ſon frère ſur le même ſujet.*

XII. Le Colonel Morden à Belford. *Il répond aux raiſons qu'il lui a alléguées pour le détourner du deſſein de venger ſa couſine. Il peint de fortes couleurs le chagrin & la détreſſe où toute ſa famille a été plongée par la perte d'une enfant dont le caractère & les perfections reconnues, font aujourd'hui le tourment de leur vie.*

XIII. Du même. *Autres particularités relatives à l'exécution du teſtament. Réflexions ſur l'amitié des femmes en général; ſur celle de Miſs Howe & de ſa couſine en particulier. Rien n'eſt ſi propre à former l'eſprit des jeunes perſonnes, que l'habitude & une correſpondance de lettres. Il déſapprouve la conduite de Miſs Howe envers M. Hickman. Excellent caractère de M. Hickman. Avis aux parens qui déſirent ſe conſerver le reſpect de leurs enfans. M. Hickman à l'inſçu de Miſs Howe, prend le deuil de Clariſſe & le fait prendre à tous ſes gens. Dialogue de Miſs Howe avec lui à cette occaſion. Ce que le*

Colonel attend de la généroſité de Miſs Howe en faveur de M. Hickman. Foibleſſe de ceux que la crainte empêche de faire leur teſtament.

LETTRE XIV. Belford à Miſs Howe. *Copies des lettres poſthumes de Clariſſe. Il la preſſe reſpectueuſement, au nom du Colonel Morden & au ſien, d'accomplir l'article du teſtament de ſa chère amie qui la concerne en rendant heureux un des plus digne homme de toute l'Angleterre. Il l'inſtruit du délire de Lovelace, afin d'exciter ſa compaſſion pour lui, de la mort terrible de la Sinclair & de celle de Tomlinſon.*

XV. Miſs Howe à M. Belford. *Obſervations ſur les lettres & autres ſujets qu'il lui a communiqués dans la précédente. Elle lui promet une autre lettre en réponſe à ſon exhortation au nom du Colonel Morden & au ſien, elle applaudit à la généroſité du Colonel, d'avoir acheté les bijoux de ſa chère amie, pour les offrir à Miſs Dolly Hervey.*

XVI. De la même. *Elle explique ſa conduite avec M. Hickman, ſans prétendre la juſtifier. Elle avoue que c'eſt un homme digne d'un meilleur choix; qu'il n'eſt point d'homme qu'elle eſtime plus que lui, & elle aſſure M. Belford & le Colonel, que de ſon côté il n'y aura plus d'obſtacle au bonheur de M. Hickman.*

XVII. Belford à Miſs Howe. *Il lui fait mille remercimens des deux lettres précédentes.*

XVIII. Milord M.... à M. Belford. *Il lui apprend que ſon neveu part pour Londres*

dans l'intention de s'embarquer. Il le prie de prévenir toute rencontre entre lui & le Colonel Morden.

LETTRE XIX. M. Belford à Milord M. *Il a reçu la visite de M. Lovelace, ce qui se passe entr'eux à cette occasion. M. Belford a une entrevue avec le Colonel Morden.*

XX. Du même. *Il revient d'accompagner M. Lovelace, pendant une partie du chemin de Londres à Douvres: leurs adieux.*

XXI. Du même. *Récit de ce qui s'est passé entre lui & le Colonel Morden à leur dernière entrevue. Les marques d'affection réciproque qu'ils se sont données en se séparant.*

XXII. Miss Howe à M. Belford. *Elle lui fait, comme il l'en avoit prié, un portrait du caractère de sa chère amie & le récit de la distribution particulière de son temps dans les vingt-quatre heures de la journée.*

XXIII. Lovelace à Belford; de Paris. *La conscience conquiert & subjugue les ames. Il ne peut se dérober à ses réflexions. Changement dans le plan de sa route. Il demande une relation particulière de tout ce qui s'est passé depuis qu'il a quitté l'Angleterre.*

XXIV. Belford à Lovelace. *Il le satisfait sur toutes les particularités qu'il avoit demandées dans la précédente.*

XXV. Lovelace à Belford. *Il a reçu une lettre de Joseph Leman, (qui, dit-il, est* surmené *par sa conscience) pour l'informer que le Colonel Morden est résolu de satisfaire sa vengeance sur lui. Il ne peut soutenir d'être menacé, il va écrire au Colonel pour savoir*

de lui-même ſon deſſein. Il prie Belford de lui dire ſans déguiſement tout ce qu'il en ſait. Il ne peut ſe ſauver de ſes remords à l'occaſion de la chère Lady, au prix même de ſon ſang.

LETTRE XXVI. Belford à Lovelace. *Ce ſeroit pour moi, dit-il à Lovelace, un ſujet de réflexions bien ſérieuſes, ſi ce Leman même qui fut l'inſtrument de ſes mauvais deſſeins alloit devenir celui de ſa perte. Il le conjure d'éviter le Colonel: ſes raiſons.*

XXVII. Lovelace à Belford. *Son reſſentiment à l'idée qu'on le menace. Il a écrit au Colonel pour connoître ſes intentions, mais cependant de manière qu'il peut honorablement éviter de prendre ſa lettre pour un défi, quoique dans le même cas, dit-il, il ne balanceroit pas à y en voir un. Copie de ſa lettre au Colonel.*

XXVIII. Lovelace à Belford. *Il eſt maintenant en chemin pour* Trente *où il va rejoindre le Colonel pour avoir ſa réponſe à ſa lettre. Copie de cette réponſe, & de celle qu'il y fait. Ses réflexions ſur ſon ingratitude envers la plus parfaite des femmes le pourſuivent au milieu de tous ſes amuſemens & le rendent le plus miſérable des êtres. Il juſtifie Clariſſe de tout reproche de* tyrannie, d'affectations, ou de réſerve outrée. *Il maudit les femmes, qui par la force que la folie & la préſomption de ſon caractère déréglé donnoient à leurs inſtigations*, ont, *dit-il*, amplement vengé ſur lui leur propre ruine, dont ils l'accuſoient d'être l'auteur. *Il eſt*

sûr de la victoire ; mais par respect pour la mémoire de Clarisse ; il ne veut pas, s'il peut s'en dispenser, tuer le Colonel.

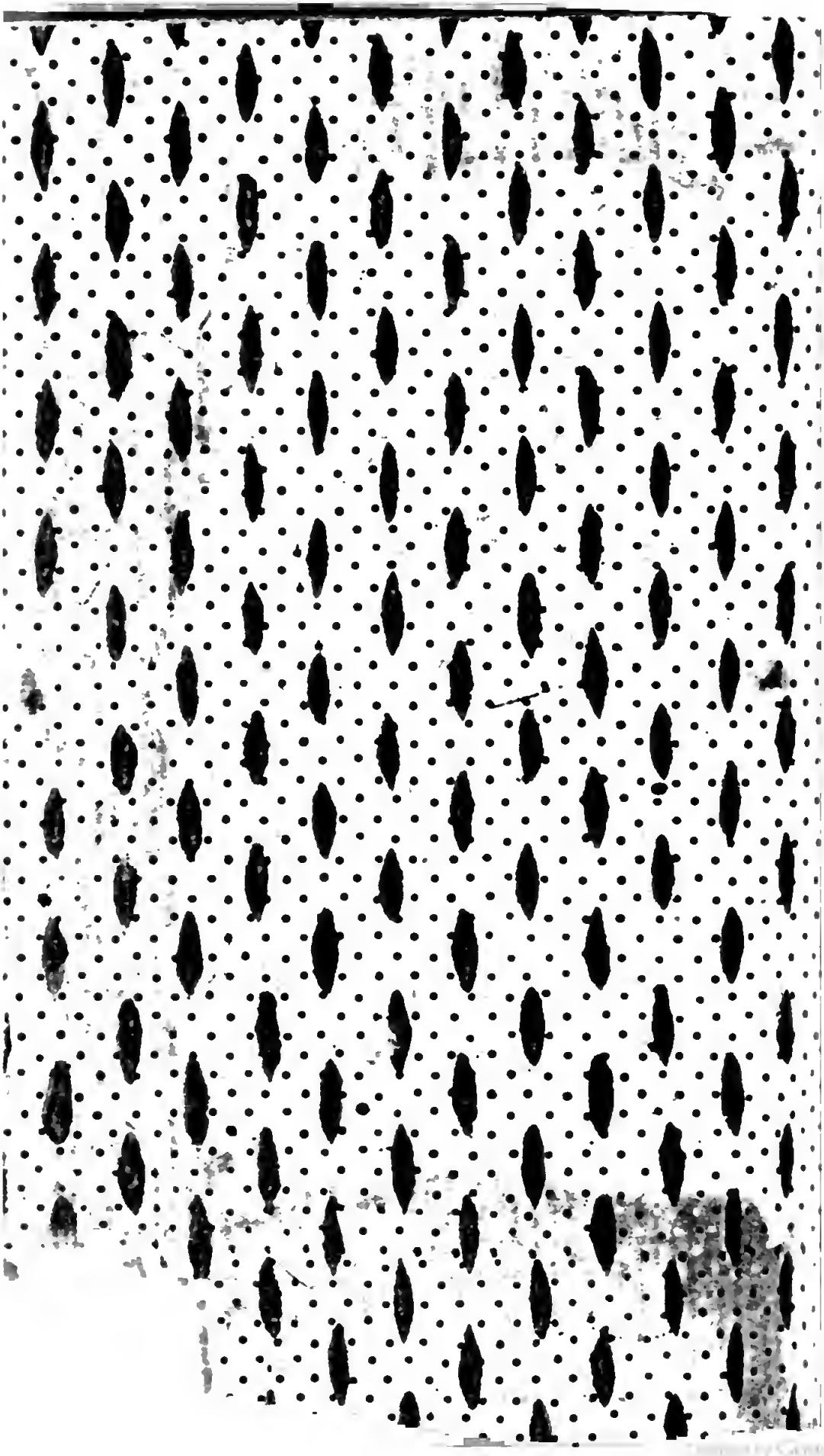
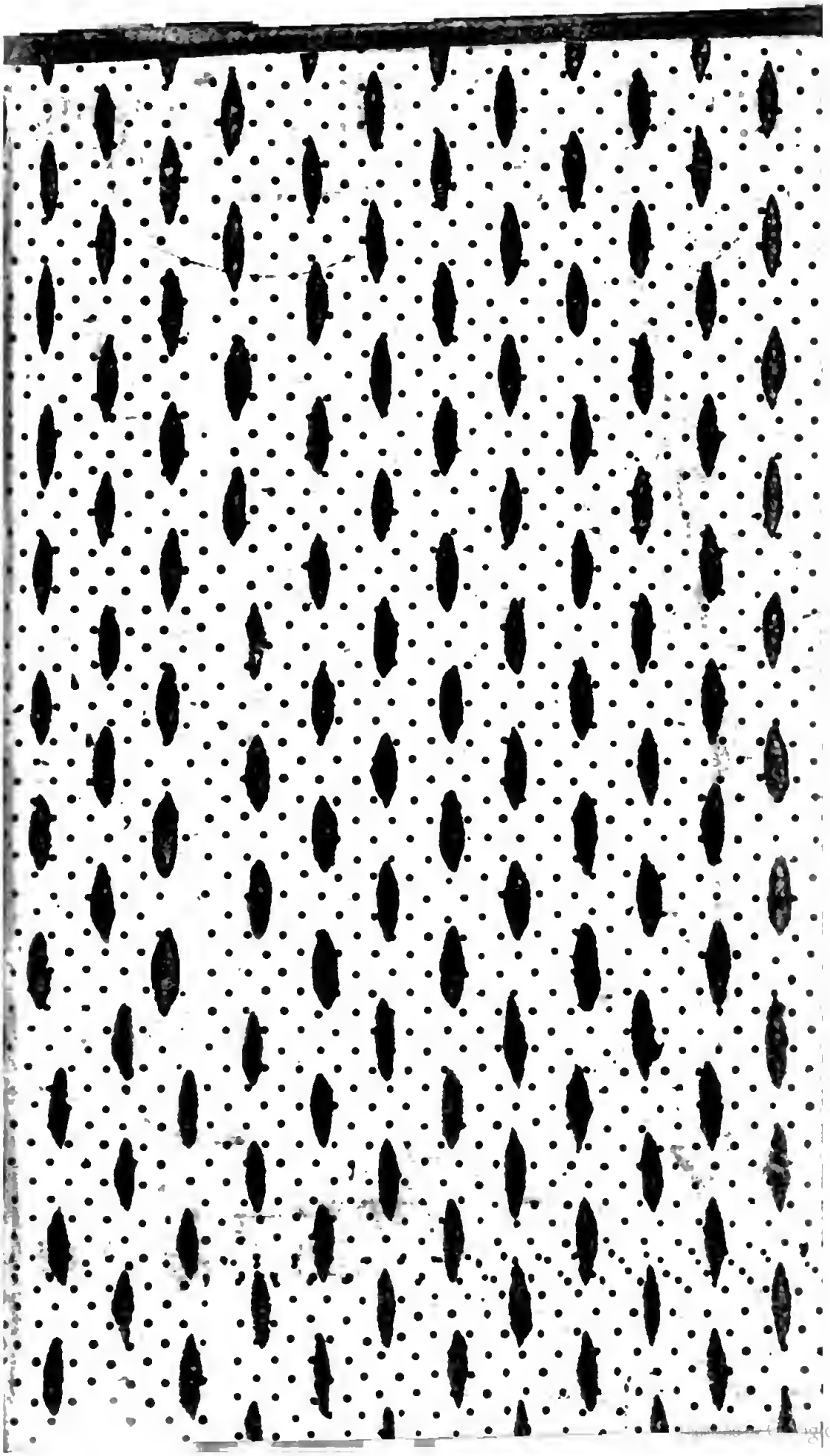
LETTRE XXIX. Lovelace à Belford. *Son entrevue avec le Colonel Morden. Demain, dit-il, est le jour qui va probablement envoyer une ame ou deux servir de cortège aux mânes de Clarisse. Il ne doute pas que le Colonel ne lui doive bientôt ou la vie ou la mort ; & qu'à onze heures du matin il ne soit en état de lui écrire toutes les particularités de leur combat.*

XXX. *Issue du duel.*

Conclusion.

Examen de quelques objections faites à l'auteur sur la catastrophe & différentes parties de cette histoire.

A l'auteur de Clarisse.

Fin de la Table du quatorzième & dernier vol.

583243